This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1245

ZAHAROFF
FUND

Bought from Librairie des
Pas-Perdus

RECUEIL

D'OPUSCULES LITTERAIRES.

Mme Sidonie de Chazelles

LA JONCHERE

RECUEIL

D'OPUSCULES LITTERAIRES,

AVEC UN

DISCOURS

DE LOUIS XIV.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

tirés d'un Cabinet d'Orleans,

ET

publiés par

UN ANONIME.

A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.

MDCCLXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 DEC 1975
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE
DE
L'EDITEUR.

Il n'y a peut-être point de ville dans l'Europe où il ne ſe trouve quelque Cabinet qui renferme des Opuſcules de gens de Lettres d'un nom célèbre dans le monde ſavant. Si les Curieux qui les poſſedent vouloient bien en faire part au Public à l'exemple du Savant d'Orleans qui nous a envoyé ceux-ci, ce ſeroit ajoûter aux trophées de ces hommes illuſtres, meriter d'avoir part à leur Gloire, & s'aſſûrer la reconnoiſſance du Public. On pourroit alors former tous les ans d'excellents Recueils également agréables & in-

ſtructifs. Le Libraire chargé de publier celui-ci ſe trouvera très honoré que les Curieux dépoſitaires de ces Piéces, le mettent dans le cas d'en donner ſouvent de pareils.

Le preſent Recueil contient quatre morceaux ſur leſquels nous allons donner un mot d'éclairciſſement au Lecteur.

I. *Diſcours de Louis XIV. à Monſeigneur le Dauphin, par Mr. Peliſſon.* La minute toute entière de la propre main de Mr. Peliſſon, ſe conſerve à Paris dans la Bibliothèque du Roi. Nous avons ſuivi ici une Copie où ſe trouvent quelques légères corrections qui ne peuvent venir que de l'illuſtre Auteur.

II. *Lettres de Mr. l'Abbé d'Olivet de l'Académie Françoiſe à Mr. le Pre-*

ſident Boubier de la même Académie. De ces ſix Lettres la première ſe trouve dans le Recueil des Lettres de Rouſſeau, miſes au jour par Louis Racine à Genève 1750; la ſeconde & la troiſiéme, dans *les Mêlanges Hiſtoriques & Philologiques de Michaut*, à Paris 1754. Les trois dernières, imprimées chacune en ſon tems à Paris n'étoient avant cette Collection que des feuilles Volantes, *rapidis ludibria Ventis.*

III. *Reflexions ſur le Goût, par Mr. l'Abbé Gédoyn, de l'Académie Françoiſe, & par Mr. le Preſident Du Gas, Prévôt des Marchands de Lyon.* Ces judicieuſes reflexions ſont imprimées ici pour la première fois d'après des Copies, dont la fidelité ne peut pas nous être ſuſpecte.

IV. *Poëſies diverſes, par Mr. l'Abbé Regnier des Marais, Secretaire de l'Académie Françoiſe.* Aucune de ces Poëſies ne ſe trouve dans les Editions faites juſqu'à-préſent des Oeuvres de Mr. l'Abbé Regnier des Marais, pas même dans la plus ample qui fut procurée par feu Mr. de Sallengre, à Amſterdam chez Du Sauzet 1716. Tout ce que nous en diſons, c'eſt que nous avons entre les mains l'Original de l'Auteur.

DISCOURS

DE LOUIS XIV.

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Par Mr. PELISSON.

DISCOURS

DE LOUIS XIV.

À

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par Mr. PELISSON.

PREMIERE PARTIE.

MON Fils, beaucoup de raiſons, & toutes fort importantes, m'ont fait réſoudre à vous laiſſer, avec aſſez de travail pour moi, parmi mes occupations les plus grandes, ces Mémoires de mon regne & de mes principales actions. Je n'ai jamais cru que les Rois, ſentant comme ils ſont en eux toutes les tendreſſes paternelles, fuſſent diſpenſés de

l'obligation commune des peres, qui eſt d'inſtruire leurs enfans par l'exemple & par le conſeil. Au contraire, il m'a ſemblé qu'en ce haut rang où nous ſommes, vous & moi, un devoir public ſe joignoit au devoir de particulier, & qu'enfin tous les reſpects qu'on nous rend, toute l'abondance & tout l'éclat qui nous environnent, n'étant que les récompenſes attachées par le ciel même au ſoin qu'il nous confie des peuples & des Etats, ce ſoin n'étoit pas aſſez grand, s'il ne paſſoit au-delà de nous-mêmes, en nous faiſant communiquer toutes nos lumieres à celui qui doit régner après nous. J'ai même eſpéré que dans ce deſſein je pourrois vous être auſſi utile, & par conſéquent à mes ſujets, que le ſauroit être perſonne du monde: car ceux qui auront plus de talent & plus d'expérience que moi, n'auront pas régné, & régné en France; & je ne crains pas de vous dire que plus la

place eſt élevée, plus elle a de choſes qu'on ne peut voir ni connoître qu'en l'occupant.

J'ai conſidéré d'ailleurs ce que j'ai ſi ſouvent éprouvé moi-même, la foule de ceux qui s'empreſſeront autour de vous, chacun avec ſon propre deſſein, la peine que vous aurez à y trouver des avis ſinceres, l'entiere aſſurance que vous pourrez prendre en ceux d'un pere qui n'aura eu d'autre intérêt que le vôtre, ni de paſſion que celle de votre grandeur.

Je me ſuis auſſi quelquefois flatté de cette penſée, que ſi les occupations, les plaiſirs, & le commerce du monde, comme il n'arrive que trop ſouvent, vous déroboient quelque jour à celui des livres & des hiſtoires, le ſeul toutefois où les jeunes Princes trouvent mille vérités, ſans nul mêlange de flatterie, alors la lecture de ces mémoires pourroit ſuppléer en quelque ſorte à toutes les autres lectures, conſervant tou-

jours ſon goût & ſa diſtinction pour vous, par l'amitié & par le reſpect que vous conſerveriez pour moi.

J'ai fait enfin quelques réflexions à la condition, en cela dure & rigoureuſe des Rois, qui doivent, pour ainſi dire, un compte public de leurs actions à tout l'univers, & à tous les ſiecles, mais ne peuvent toutefois le rendre à qui que ce ſoit dans le temps même, ſans découvrir le ſecret de leur conduite. Et ne doutant pas que les choſes aſſez grandes & aſſez conſidérables où j'ai eu part, n'exercent un jour diverſement le génie & la paſſion des écrivains, je ne ſerai point fâché que vous ayez ici dequoi redreſſer l'hiſtoire, ſi elle vient à s'écarter ou à ſe méprendre, faute de rapporter fidélement, ou d'avoir bien pénétré mes projets & leurs motifs. Je vous les expliquerai ſans déguiſement, lors même que mes bonnes intentions n'auront pas été heureuſes; perſuadé qu'il eſt d'un petit eſprit, &

qui se trompe ordinairement, de vouloir ne s'être jamais trompé, & que ceux qui ont assez de mérite pour réussir le plus souvent, trouvent quelque magnanimité à reconnoître leurs fautes.

Je ne sais si l'on doit mettre au nombre des miennes de n'avoir pas pris d'abord à moi-même la conduite de mon Etat. J'ai tâché, si c'en est une, de la bien réparer par les suites; & je puis hardiment vous assurer que ce ne fut jamais un effet ni de négligence ni de molleſſe.

Tout enfant que j'étois, le seul nom des Rois fainéans & de leurs Maires du Palais me faisoit peine, quand on le prononçoit en ma présence. Mais il faut se représenter l'état des choses. Des agitations terribles par tout le Royaume avant & après ma Majorité. Une guerre étrangere, où ces troubles domestiques avoient fait perdre à la France mille & mille avantages. Un Prince

de mon ſang & d'un très-grand nom à la tête des ennemis. Beaucoup de cabales dans l'Etat. Les Parlemens encore en poſſeſſion & en goût d'une autorité uſurpée. Dans ma Cour très-peu de fidélité ſans intérêt, & par-là mes ſujets en apparence les plus ſoumis, autant à charge & autant à redouter pour moi que les plus rebelles. Un Miniſtre rétabli malgré tant de factions, très-habile, très-adroit, qui m'aimoit & que j'aimois, qui m'avoit rendu de grands ſervices, mais dont les penſées & les manieres étoient naturellement très-différentes des miennes; que je ne pouvois toutefois contredire, ni lui ôter la moindre partie de ſon crédit, ſans exciter peut-être de nouveau contre lui par cette image, quoique fauſſe, de diſgrace, les mêmes orages que l'on avoit eu tant de peine à calmer. Moi-même aſſez jeune encore, Majeur, à la vérité, de la majorité des Rois, que les loix de l'Etat ont avan-

vancée pour éviter de plus grands maux, mais non pas de celle où les ſimples particuliers commencent à gouverner librement leurs affaires, qui ne connoiſſois entiérement que la grandeur du fardeau, ſans avoir pu juſqu'alors connoître mes propres forces, préférant, ſans doute dans le cœur, à toutes choſes & à la vie même une grande & haute réputation, ſi je la pouvois acquérir, mais comprenant en même temps que mes premieres démarches, ou en jetteroient les fondemens, ou m'en feroient perdre juſqu'à l'eſpérance.

Je ne laiſſois pas cependant de m'éprouver en ſecret, & ſans confident, raiſonnant ſeul & en moi-même, ſur tous les événemens qui ſe préſentoient; plein d'eſpérance & de joie quand je découvrois quelquefois que mes premieres penſées étoient celles où s'arrêtoient à la fin les gens habiles & conſommés; & perſuadé au fond que je n'avois point été mis & con-

ſervé ſur le trône avec une ſi grande paſſion de bien faire, ſans en devoir trouver les moyens. Enfin quelques années s'étant écoulées de cette ſorte, la paix générale, mon mariage, mon autorité plus affermie, & la mort du Cardinal Mazarin, m'obligerent à ne pas différer davantage ce que je ſouhaitois & que je craignois tout enſemble depuis ſi longtemps.

Je commençai à jetter les yeux ſur toutes les diverſes parties de l'Etat, & non pas des yeux indifférens, mais des yeux de Maître ſenſiblement touché de n'en voir pas une qui ne m'invitât & même preſſât d'y porter la main, mais obſervant avec ſoin ce que le temps & la diſpoſition des choſes me pouvoient permettre. Le déſordre regnoit partout. Ma Cour en général étoit encore aſſez éloignée des ſentimens où j'eſpere que vous la trouverez. Les gens de qualité ou de ſervice accoutumés aux négociations continuelles avec un Miniſtre

qui n'y avoit pas d'aversion, & à qui elles avoient été nécessaires, se faisoient toujours un droit imaginaire sur tout ce qui étoit à leur bienséance. Nul Gouverneur de place qu'on n'eût peine à gouverner. Nulle demande qui ne fût mêlée d'un reproche du passé, ou d'un mécontentement à venir, qu'on vouloit laisser entrevoir & craindre. Les graces exigées & arrachées plutôt qu'attendues, & toujours tirées à conséquence de l'un à l'autre, n'obligeoient plus personne, & n'étoient bonnes qu'à maltraiter désormais ceux à qui on voudroit les refuser.

Les finances, qui donnent le mouvement & l'action à tout ce grand corps de la Monarchie, étoient entiérement épuisées, & à tel point qu'à peine y voyoit-on la de ressource. Plusieurs des dépenses les plus nécessaires & les plus privilégiées de ma Maison & de ma propre personne étoient retardées contre toute bien-

ance, ou soutenues par le seul crédit, dont les suites étoient à charge. L'abondance paroissoit en même temps chez les gens d'affaires, qui couvroient d'un côté leurs malversations par toute sorte d'artifices, & les découvroient de l'autre par un luxe insolent & audacieux, comme s'ils eussent appréhendé de me les laisser ignorer.

L'Eglise, après de longues disputes sur des matieres de l'Ecole, dont on avouoit que la connoissance n'étoit nécessaire à personne pour le salut, les différends s'augmentant chaque jour avec la chaleur & l'opiniâtreté des esprits, & se mêlant même sans cesse de nouveaux intérêts humains, étoit ouvertement menacée d'un schisme, par des gens d'autant plus dangereux qu'ils étoient d'un grand mérite s'ils en eussent été eux-même moins persuadés. Il ne s'agissoit plus seulement de quelques Docteurs particuliers & cachés, mais

d'Evêques établis dans leurs sieges, capables d'entraîner la multitude après eux ; d'une grande réputation, & d'une piété digne en effet d'être révérée, tant qu'elle seroit suivie de soumission aux sentimens de l'Eglise. Le Cardinal de Retz, Archevêque de Paris, que des raisons d'Etat très-connues m'empêchoient alors de souffrir dans le Royaume, favorisoit cette secte naissante, & en étoit favorisé.

Le moindre défaut dans l'ordre de la Noblesse, étoit de se trouver mêlée d'un nombre infini d'usurpateurs sans aucun titre ; ou avec un titre acquis à prix d'argent, sans aucun service. La tyrannie qu'elle exerçoit dans quelques-unes de mes provinces sur ses vassaux & sur ses voisins, ne pouvoit plus être soufferte, ni réprimée que par des exemples de sévérité & de rigueur. La fureur des duels, un peu modérée depuis l'exacte observation des derniers ré-

glemens, ſur quoi je m'étois toujours rendu inflexible, montroit ſeulement par la guériſon déja avancée d'un mal ſi invétéré, qu'il n'y en avoit point où il fallût déſeſpérer du remede.

La Juſtice à qui il appartenoit de réformer tout le reſte, me paroiſſoit elle-même la plus difficile à réformer. Une infinité de choſes y contribuoient. Les charges remplies par le haſard & par l'argent, plutôt que par le choix & le mérite. Peu d'expérience dans une partie des Juges, & moins encore de ſavoir. Les Ordonnances ſur l'âge & ſur le ſervice éludées preſque partout. La chicane établie par une poſſeſſion de pluſieurs ſiecles, fertile en inventions contre les meilleures loix; & ce qui la produit principalement, un peuple exceſſif vivant de procès & les cultivant comme ſon propre héritage, ſans autre application que d'en augmenter & la durée & le nombre. Mon Conſeil même, au lieu de régler les autres Jurisdic-

tions, ne les dérégloit que trop souvent par une quantité étrange d'Arrêts contraires, tous également donnés sous mon nom, & comme par moi-même; ce qui rendoit le désordre beaucoup plus honteux.

Tous ces maux ensemble, j'entends leurs suites & leurs effets, retomboient principalement sur le bas peuple, chargé d'ailleurs d'impositions, pressé de la misere en plusieurs lieux, incommodé en d'autres de sa propre oisiveté depuis la paix, & ayant un égal besoin d'être soulagé & occupé.

Parmi tant de difficultés, dont quelques-unes se présentoient comme insurmontables, trois considérations me donnoient courage. La premiere, qu'en ces sortes de choses il n'est pas au pouvoir des Rois, parce qu'ils sont hommes, & qu'ils ont à faire à des hommes, d'atteindre toute la perfection qu'ils se proposent, mais que cette impossibilité est une mau-

vaiſe raiſon de ne pas faire ce que l'on peut. La ſeconde, qu'en toutes les entrepriſes juſtes & légitimes, le temps, l'action même, le ſecours du ciel ouvrent mille voies, & découvrent mille facilités qu'on n'attendoit pas. La derniere enfin, que le Ciel ſembloit lui-même me promettre viſiblement ce ſecours, diſpoſant toutes choſes au deſſein qu'il m'inſpiroit.

En effet tout étoit calme en tous lieux. Ni mouvement, ni crainte ou apparence de mouvement dans le Royaume, qui pût m'interrompre ou s'oppoſer à mes projets. La paix étoit établie avec mes voiſins, vraiſemblablement pour autant de temps que je le voudrois moi-même, par les diſpoſitions où ils ſe trouvoient.

L'Eſpagne ne pouvoit ſe remettre ſi promptement de ſes grandes pertes. Elle étoit non ſeulement ſans finances, mais ſans crédit, incapable d'aucun grand effort en matiere d'argent

ni d'hommes. Occupée par la guerre de Portugal, qu'il m'étoit aisé de lui rendre plus difficile, & que la plupart des Grands du Royaume étoient soupçonnés de ne vouloir pas finir. Le Roi étoit vieux & d'une santé douteuse. Il n'avoit qu'un fils en bas âge assez infirme. Lui & son Ministre Don Louis de Haro appréhendoient également tout ce qui pouvoit ramener la guerre, & elle n'étoit pas en effet de leur intérêt, ni par l'état de la Nation, ni par celui de la Maison Royale.

Je ne voyois rien à craindre de l'Empereur, choisi seulement parce qu'il étoit de la Maison d'Autriche, lié en mille sortes par une Capitulation avec les Etats de l'Empire, peu porté de lui-même à rien entreprendre, & dont les résolutions suivroient apparemment le génie, plutôt que l'âge & la dignité.

Les Electeurs qui lui avoient principalement imposé des conditions si

dures, ne pouvant douter de son ressentiment, vivoient dans une défiance continuelle avec lui. Une partie des autres Princes de l'Empire étoient dans mes intérêts. La Suede ne pouvoit en avoir de véritables & de durables qu'avec moi. Elle venoit de perdre un grand Prince, & c'étoit assez pour elle de se maintenir dans ses conquêtes durant l'enfance de son nouveau Roi. Le Dannemarck affoibli par une guerre précédente avec elle, où il avoit été prêt à succomber, ne pensoit plus qu'à la paix & au repos. L'Angleterre respiroit à peine de ses maux passés, & ne tâchoit qu'à affermir le Gouvernement sous un Roi nouvellement rétabli, porté d'ailleurs d'inclination pour la France.

Toute la politique des Anglois & de ceux qui les gouvernoient, n'avoit alors pour but que deux choses; entretenir leur commerce, & abaisser

la Maiſon d'Orange. La moindre guerre leur nuiſoit à l'un & l'autre, & leur principal ſupport étoit en mon amitié.

Le Pape, ſeul en Italie, par un reſte de ſon inimitié avec le Cardinal Mazarin, conſervoit aſſez de mauvaiſe volonté pour les François. Mais elle n'alloit qu'à me rendre difficile ce qui dépendroit de lui, & qui m'étoit au fond peu conſidérable. Les voiſins n'auroient pas ſuivi ſes deſſeins, s'il en eût formé contre moi. La Savoye gouvernée par ma Tante, m'étoit très-favorable. Veniſe engagée dans la guerre contre le Turc, entretenoit avec ſoin mon alliance, & eſpéroit plus de mon ſecours que de celui des autres Princes Chrétiens. Le Grand-Duc s'alliſoit de nouveau avec moi par le mariage de ſon fils avec une Princeſſe de mon ſang. En un mot les Potentats d'Italie, dont une partie m'étoient amis & alliés,

comme Parme, Modene & Mantoue, étoient trop foibles ſéparément pour me faire peine, & ni crainte ni eſpérance ne les obligeoit à ſe lier contre moi. Je pouvois même profiter de ce qui ſembloit un déſavantage, on ne me connoiſſoit point encore dans le monde, mais auſſi on me portoit moins d'envie qu'on n'a fait depuis; on obſervoit moins ma conduite, & on penſoit moins à traverſer mes deſſeins.

C'eût été ſans doute mal jouir d'une ſi parfaite tranquillité, qu'on rencontreroit quelquefois à peine en pluſieurs ſiecles, que de ne la pas employer au ſeul uſage qui me la pouvoit faire eſtimer. Loin donc d'écouter l'ardeur de l'âge, & de ſouhaiter un peu plus d'affaires au dehors, je m'occupai du dedans. Mais comme la principale eſpérance de toutes ces réformations étoit dans ma volonté, leur premier fondement étoit de rendre ma volonté bien ab-

folue par une conduite qui imprimât la ſoumiſſion & le reſpect. Je voulus que la ſuite de mes actions fît connoître que pour ne rendre raiſon à perſonne, je ne m'en gouvernois pas moins par la raiſon. Et pour cela deux choſes m'étoient abſolument néceſſaires, un grand travail de ma part, un grand choix de perſonnes qui puſſent le ſeconder.

Quant au travail, il ſe pourra faire, mon Fils, que vous commenciez à lire ces Mémoires en un âge où l'on a bien plus accoutumé de le craindre que de l'aimer; trop content d'être échappé à la ſujettion des précepteurs, & de n'avoir plus d'heure réglée, ni d'application longue & certaine.

Je ne vous avertirai pas ſeulement là-deſſus que c'eſt toutefois par là qu'on regne, pour cela qu'on regne, & que ces conditions de la Royauté, qui pourront quelquefois vous ſembler rudes & fâcheuſes dans une ſi

grande place, vous paroîtroient douces & aisées, s'il étoit queſtion d'y parvenir.

Il y a quelque choſe de plus, mon Fils, & je ſouhaite que votre propre expérience ne vous l'apprenne jamais; rien ne vous ſauroit être plus laborieux qu'une grande oiſiveté. Si vous avez le malheur d'y tomber, dégoûté premiérement des affaires, puis des plaiſirs, puis de l'oiſiveté même, & cherchant partout inutilement ce qui ne ſe peut trouver, c'eſt-à-dire la douceur du repos & du loiſir ſans quelque fatigue & quelque occupation qui précede.

Je m'impoſai pour loi de travailler régulierément deux fois par jour, & deux ou trois heures à chaque fois avec diverſes perſonnes, ſans compter le temps que je paſſerois ſeul & en particulier, ni celui que je pourrois donner extraordinairement aux affaires extraordinaires, s'il en ſurvenoit, n'y ayant pas un moment où

il ne fût permis de m'en parler, pour peu qu'elles fussent pressées: à la réserve des Ministres étrangers, qui trouvent quelquefois dans la familiarité qu'on leur permet, de trop favorables conjonctures, soit pour obtenir, soit pour pénétrer, & qu'on ne doit gueres écouter sans y être préparé.

Je ne puis vous dire quel fruit je recueillis bientôt de cette résolution. Je me sentis comme élever l'esprit & le courage. Je me trouvai tout autre. Je découvris en moi ce que je n'y connoissois pas, & me reprochai avec joie de l'avoir trop longtemps ignoré. Cette premiere timidité qu'un peu de jugement donne toujours, & qui d'abord me faisoit peine, surtout quand il falloit parler quelque temps, & en public, se dissipa en moins de rien. Il me sembla seulement alors que j'étois Roi, & né pour l'être. J'éprouvai enfin une douceur difficile à exprimer, & que vous ne connoi-

trez point vous-même qu'en la goûtant comme moi. Car il ne faut pas vous imaginer, mon Fils, que les affaires d'Etat soient comme quelques endroits obscurs & épineux des sciences qui vous auront peut-être fatigué, où l'esprit tâche à s'élever avec effort au dessus de sa portée, le plus souvent pour ne rien faire, & dont l'inutilité, du moins apparente, nous rebute autant que la difficulté. La fonction des Rois consiste principalement à laisser agir le bon sens, qui agit toujours naturellement & sans peine. Ce qui nous occupe est quelquefois moins difficile que ce qui nous amuseroit seulement; l'utilité suit toujours. Un Roi, quelqu'habiles & éclairés que soient ses Ministres, ne porte point lui-même la main à l'ouvrage sans qu'il y paroisse. Le succès qui plaît en toutes les choses du monde, jusqu'aux moindres, charme en celle-ci, la plus grande de toutes. Nulle satisfaction n'égale celle

de

de remarquer chaque jour qu'on augmente la félicité des peuples, & qu'on avance les entrepriſes glorieuſes dont on a formé ſoi-même le plan ou le deſſein. Tout ce qui eſt le plus néceſſaire à ce travail, eſt en même temps agréable: car c'eſt, mon fils, avoir les yeux ouverts ſur toute la terre, apprendre à toute heure les nouvelles de toutes les Provinces & de toutes les Nations, le ſecret de toutes les Cours, l'humeur & le foible de tous les Princes & de tous les Miniſtres étrangers, pénétrer parmi nos ſujets ce qu'ils nous cachent avec le plus de ſoin, découvrir les vues les plus éloignées de nos propres courtiſans, leurs intérêts les plus obſcurs qui viennent à nous par les intérêts contraires; & je ne ſais enfin quel autre plaiſir nous ne quitterions point pour celui-là, ſi la ſeule curioſité nous le donnoit.

Je me ſuis arrêté ſur cet endroit à deſſein, & beaucoup plus pour vous

que pour moi; car en même temps que je vous ai découvert ces facilités & ces douceurs dans les plus grands soins de la Royauté, je n'ignore pas que je diminue d'autant l'unique, ou presque l'unique mérite que je puis avoir. Mais votre honneur, mon fils, m'est en cela plus cher que le mien; & s'il arrive que Dieu vous appelle à gouverner avant que vous ayez pris cet esprit d'application & d'affaires dont je vous parle, la moindre déférence que vous puissiez rendre aux avis d'un père à qui j'ose dire que vous devez beaucoup en toutes sortes, est de faire d'abord & durant quelque temps, même avec contrainte, même avec dégoût, pour l'amour de moi qui vous en conjure, ce que vous ferez toute votre vie pour l'amour de vous-même, si vous avez une fois commencé.

Je commandai aux quatre Secrétaires d'Etat de ne plus rien signer du tout sans m'en parler; au Sur-Inten-

dant de même; & qu'il ne se fît rien aux Finances, sans être enregistré dans un livre, qui me devoit demeurer, avec un extrait fort abregé, où je pusse voir à tous momens & d'un coup d'œil l'état des fonds & des dépenses faites ou à faire.

Le Chancelier eut un pareil ordre, c'est-à-dire de ne rien sceller que par mon Commandement, hors les seules lettres de Justice, qu'on appelle ainsi parce que ce seroit une injustice de les refuser, étant nécessaires plus pour la forme que pour le fond des choses; & je laissai alors en ce nombre les offices & les rémissions aux cas manifestement graciables, quoique j'aie depuis changé d'avis sur ce sujet, comme je vous le dirai en son lieu.

Je fis connoître qu'en quelque nature d'affaires que ce fût, il falloit me demander directement ce qui n'étoit que grace, & je donnai pour cela à tous mes sujets, sans distinction, la liberté de s'adresser à moi à toute

heure, de vive voix, ou par placets.

Les placets furent d'abord en un très-grand nombre, qui ne me rebuta pas néanmoins. Le desordre qui avoit précédé en produisoit beaucoup. La nouveauté & les espérances, ou vaines ou injustes, n'en attiroient pas moins. On m'en donnoit une grande quantité sur des procès que je ne pouvois ni ne devois tirer de la Jurisdiction ordinaire pour les faire juger devant moi. Mais dans ces choses mêmes qui paroissoient si inutiles, je découvrois de grandes utilités. Je m'instruisois par-là en détail de l'état de mes peuples : ils voyoient que je pensois à eux, & rien ne me gagnoit tant leurs cœurs. L'oppression me pouvoit être représentée de telle sorte dans les Jurisdictions ordinaires, que je trouvois à propos de m'en faire informer davantage pour y pourvoir extraordinairement au besoin. Un exemple ou

deux de cette nature empêchoient mille maux semblables. Les plaintes même fausses & injustes retenoient mes officiers de donner lieu à de plus véritables & de plus justes.

Quant aux personnes qui devoient seconder mon travail, je resolus sur toutes choses de ne point prendre de premier Ministre : & si vous m'en croyez, mon fils, & tous vos successeurs après vous, le nom en sera pour jamais aboli en France ; rien n'étant plus indigne que de voir d'un côté toutes les fonctions, & de l'autre le seul titre de Roi.

Pour cela il étoit nécessaire de partager ma confiance & l'execution de mes ordres, sans la donner toute entière à pas un ; appliquant ces diverses personnes à diverses choses, selon leurs divers talens, qui est peut-être le premier & le plus grand talent des Princes.

Je resolus même quelque chose de plus ; car afin de mieux réünir en moi

seul toute l'autorité de maître, encore qu'il y ait dans toute sorte d'affaires un certain détail où nos occupations & notre dignité même ne nous permettent pas de descendre ordinairement, je fis dessein, après que j'aurois choisi mes Ministres, d'y entrer quelquefois avec chacun d'eux, & quand il s'y attendroit le moins, afin qu'il comprît que j'en pourrois faire autant sur d'autres sujets, & à toutes les heures, outre que la connoissance de ce petit détail prise seulement quelquefois, & par divertissement plûtôt que par régle, instruit peu à peu sans fatigue de mille choses qui ne sont pas inutiles aux resolutions générales, & que nous devrions savoir & faire nous-même, s'il étoit possible qu'un seul homme sçût tout & fît tout.

Il ne m'est pas aussi aisé de vous dire, mon fils, ce qu'il faut faire pour le choix de divers Ministres. La fortune y a toûjours, malgré nous,

autant ou plus de part que la ſageſſe; & dans cette part que la ſageſſe y peut prendre, le génie y peut beaucoup plus que le Conſeil.

Ni vous, ni moi, mon fils, n'irons pas chercher pour ces ſortes d'emplois ceux que leur éloignement ou que leur obſcurité dérobent à notre vue, quelque capacité qu'ils puiſſent avoir. Il faut par néceſſité ſe déterminer ſur un petit nombre que le haſard nous préſente, c'eſt-à-dire, qui ſe trouvent déja dans les charges, & que leur naiſſance ou leur inclination ont attachés de plus près à nous.

Et pour cet art de connoître les hommes, qui vous ſera ſi important, non ſeulement en ceci, mais en toutes les actions de votre vie, je vous dirai, mon fils, qu'il ſe peut apprendre, mais qu'il ne ſe peut enſeigner.

Il eſt juſte, ſans doute, de donner beaucoup à la réputation générale & établie, parce que le public n'a

point d'intérêt, & qu'on lui impoſe difficilement pour longtemps. C'eſt ſagement fait d'écouter tout le monde, & de ne croire entièrement ceux qui nous approchent, ni ſur leurs ennemis, hors le bien qu'ils ſont contraints d'y reconnoître, ni ſur leurs amis, hors le mal qu'ils tâchent d'y excuſer. Il eſt ſage encore d'éprouver dans les petites choſes ceux qu'on veut employer aux grandes. Mais j'abregé des préceptes pour bien diſtinguer les talens, les inclinations, & la portée de chacun, c'eſt que la beſogne nous plaiſe aſſez pour nous rendre délicats ſur le choix des ouvriers.

Dans le partage que je fis des emplois, les perſonnes dont je me ſervois le plus ſouvent pour les matières de conſcience étoient mon Confeſſeur le Pere *Annat*, que j'eſtimois en particulier, pour avoir l'eſprit droit & deſintéreſſé, & ne ſe mêler d'aucune intrigue; l'Archevêque de Toulouſe (*Mar-*

(*Marca*) que je fis depuis Archevêque de Paris, homme d'un profond ſavoir & d'un eſprit fort net; l'Evêque de Rennes, parce que la Reine ma mère l'avoit ſouhaité; & celui de Rodez, depuis Archevêque de Paris, qui avoit été mon précepteur.

Pour les affaires de la Juſtice, je les communiquai particulièrement au Chancelier, très-ancien Officier, reconnu généralement pour très-habile en ces matières. Je l'appellois auſſi à tous les Conſeils publics que je tenois moi-même, & particuliérement deux jours la ſemaine, avec les quatre Secrétaires d'Etat, pour les dépêches ordinaires du dedans du Royaume & pour les placets.

Je voulus même quelquefois aſſiſter au Conſeil des parties, qu'il tient pour moi, & où il ne s'agit que de procès entre particuliers ſur les Juriſdictions. Et ſi des occupations plus importantes vous en laiſſent le tems, vous ne ferez pas mal d'en

user quelquefois ainſi, pour exciter & animer à leur devoir par votre préſence ceux qui le compoſent, & pour connoître par vous-même les Maîtres des Requêtes qui rapportent & opinent, d'où ſe prennent ordinairement les ſujets pour les Intendances des Provinces, pour les Ambaſſades, & pour d'autres grands Emplois.

Mais à l'égard des intérêts les plus importans de l'Etat, où le petit nombre de têtes eſt à deſirer, parce qu'ils demandent le ſecret, ne voulant pas les confier à un ſeul Miniſtre, les trois que j'ai crû y pouvoir ſervir le plus utilement, furent le Tellier, Fouquet, & Leonne.

La charge de Secrétaire d'Etat exercée vingt ans par le Tellier, avec beaucoup d'attachement & d'aſſiduité, lui donnoit une fort grande connoiſſance des affaires. On l'avoit employé de tout temps en celles de la dernière confiance. Le Cardinal Mazarin m'avoit ſouvent dit que dans

les occasions les plus délicates il avoit reconnu sa suffisance & sa fidélité. Je l'avois aussi remarqué moi même. Il avoit une conduite sage, précautionnée, & modeste, dont je faisois état.

Lionne avoit le même témoignage du Cardinal Mazarin, par qui il avoit été formé. Je savois que nul autre de mes sujets n'avoit été plus souvent employé que lui aux négociations étrangères, ni avec plus de succès. Il connoissoit les diverses Cours de l'Europe, parloit & écrivoit facilement plusieurs langues, avoit des belles lettres, l'esprit aisé, souple & adroit, propre à cette sorte de traités avec les Etrangers.

Pour Fouquet, on pourra trouver étrange que j'aye voulu me servir de lui, quand on saura que dès ce temps-là ses voleries m'étoient connues. Mais je savois qu'il avoit de l'esprit, & une grande connoissance du dedans de l'Etat; ce qui me faisoit imaginer

que, pourvu qu'il avouât ſes fautes paſſées, & qu'il me promît de ſe corriger, il pourroit me rendre de bons ſervices. Cependant pour prendre avec lui mes ſûretés, je lui donnai dans les finances Colbert pour Controlleur, ſous le tître d'Intendant. Colbert étoit homme en qui je prenois toute la confiance poſſible, parce que je ſavois qu'il avoit beaucoup d'application, d'intelligence & de probité, & je le commis dès-lors pour tenir ce Regiſtre des fonds dont je vous ai parlé.

J'ai ſu depuis que le choix de ces trois Miniſtres avoit été conſidéré diverſement dans le monde, ſuivant les divers intérêts dont le monde eſt partagé; mais pour connoître, ſi je pouvois faire mieux, il n'y a qu'à conſidérer les autres ſujets à qui j'aurois pu donner la même place.

Le Chancelier étoit véritablement habile, mais plus dans les affaires de Juſtice, comme j'ai dit, que dans

celles d'Etat. Je le connoissois fort affectionné à mon service, mais il étoit en réputation de n'avoir pas toute le fermeté nécessaire. Son âge, & les continuelles occupations d'une charge si laborieuse, le pouvoient rendre moins assidu & moins propre à me suivre par-tout où les besoins du Royaume & les guerres étrangères me pouvoient porter, d'ailleurs sa place de premier Officier du Royaume & de Chef de tous les Conseils, étoit si grande d'elle-même, qu'étant jointe à l'intime participation des affaires secrètes, elle sembloit faire, du moins en ce temps-là, un de mes Ministres trop grand, & l'élever au dessus des autres; ce que je ne voulois pas.

Le Comte de Brienne, Secrétaire d'Etat, qui avoit le Département des Etrangers, étoit vieux, présumant beaucoup de soi, & ne pensant d'ordinaire les choses, ni selon mon sens, ni selon la raison.

Son fils qui avoit la survivance de

la charge ſembloit avoir intention de bien faire; mais il étoit ſi jeune que bien loin de prendre ſes avis ſur mes autres intérêts, je ne pouvois même lui confier la fonction du ſien, dont Lionne faiſoit la plus grande partie.

La Vrillière & du Pleſſis étoient de bonnes gens, mais dont les lumières paroiſſoient ſeulement proportionnées à l'exercice de leurs charges, dans leſquelles il ne tomboit rien de bien important.

J'aurois pu, ſans doute, jetter les yeux ſur des gens de plus haute conſidération, mais non pas qui euſſent eu plus de capacité que ces trois, & ce petit nombre comme je vous l'ai dit, me paroiſſoit meilleur qu'un plus grand.

Pour vous découvrir même toute ma penſée, il n'en étoit pas de mon intérêt de prendre des ſujets d'une qualité plus éminente. Il falloit avant toutes choſes établir ma propre répu-

tation, & faire connoître au public par le rang même d'où je les prenois, que mon intention n'étoit pas de partager mon autorité avec eux. Il m'importoit qu'ils ne conçussent pas eux-mêmes de plus hautes espérances que celles qu'il me plairoit de leur donner: ce qui est plus difficile aux gens d'une grande naissance ; & ces précautions, m'étoient tellement nécessaires, qu'avec cela même le monde fut assez longtemps à me bien connoître.

Plusieurs se persuadoient que dans peu quelqu'un de ceux qui m'approchoient, s'empareroit de mon esprit & de mes affaires. La plûpart regardoient l'assiduité de mon travail comme une chaleur qui devoit bientôt se ralentir ; & ceux qui vouloient en juger plus favorablement attendoient à se déterminer par les suites.

Le tems a fait voir ce qu'il en falloit croire, & c'est ici la dixiéme année que je marche, comme il me

semble, assez constamment dans la même route, ne relâchant rien de mon application, informé de tout, & écoutant mes moindres sujets, sachant au vrai le nombre & la qualité de mes troupes & l'état de mes places, donnant incessamment mes ordres pour tous leurs besoins, traitant immédiatement avec les Ministres étrangers, recevant & lisant les depêches, faisant moi-même une partie des reponses, & donnant à mes secrétaires la substance des autres, réglant la recette & la dépense de mon Etat, me faisant rendre compte directement par ceux que je mets dans les emplois importans; tenant mes affaires aussi secrètes qu'il est possible, distribuant les graces par mon propre choix, & retenant, si je ne me trompe, ceux qui me servent, quoique comblés de bienfaits pour eux-mêmes & pour les leurs, dans une modestie fort éloignée de l'élévation & du pouvoir des premiers Ministres.

L'obſervation que l'on fit à loiſir de toutes ces choſes, commença ſans doute à donner quelque opinion de moi dans le monde, & cette opinion n'a pas peu contribué au ſuccès des affaires que j'ai entrepriſes depuis, rien ne faiſant de ſi grands effets en ſi peu de temps que la réputation du Prince.

Mais ne vous trompez pas, mon fils, comme tant d'autres, & ne penſez pas qu'il ſoit tems de l'établir quand il faut s'en ſervir. On ne la met point ſur pied avec les Armées, & l'on auroit beau ouvrir ſes tréſors pour l'acquérir. Il faut y avoir penſé auparavant, & ce n'eſt même qu'une poſſeſſion aſſez longue qui nous en aſſûre.

J'avois dès les premières années aſſez de ſujet apparemment d'être content de ma conduite ; mais les applaudiſſemens que cette nouveauté m'attiroit, ne laiſſoient pas de me donner une continuelle inquiétude,

par la crainte que j'avois, & dont je ne ſuis pas encore tout-à-fait exempt, de ne les pas aſſez bien mériter.

On vous dira dans quelle défiance j'ai vêcu là-deſſus avec mes Courtiſans, & combien de fois, éprouvant leur génie, je les ai engagés à me louer des choſes mêmes que je penſois avoir mal faites, pour le leur reprocher auſſitôt après, & les accoûtumer à ne me point flatter.

Mais quelque obſcures que puiſſent être leurs intentions, je vous enſeignerai, mon fils, un moyen aiſé de profiter de tout ce qu'ils diront à votre avantage, c'eſt de vous examiner ſecrètement vous-même, & d'en croire votre propre cœur plus que leurs louanges; les prenant toûjours ſuivant l'humeur de ceux qui vous parleront, ou pour un reproche malin de quelque défaut oppoſé, ou pour une exhortation ſecrète à ce que vous ne ſentirez pas en vous; perſuadé de plus, quand même vous pen-

ſeriez les mériter, que vous n'en avez pas encore aſſez fait, que la réputation ne peut ſe conſerver, à moins qu'elle n'aille en croiſſant, & que la gloire enfin n'eſt pas une maîtreſſe qu'on puiſſe jamais négliger, ni être digne de ſes premières faveurs, ſi l'on n'en ſouhaite toûjours de nouvelles.

Fin de la Première Partie.

SECONDE PARTIE.

Les dispositions générales dont je vous ai parlé m'occupèrent tout le mois de Mars ; car le Cardinal Mazarin n'étoit mort que le 9. Et bien que durant sa maladie qui fut longue, & même quelque tems auparavant, j'eusse observé avec plus de soin que jamais l'état des choses, je ne crus pas devoir toucher au détail des affaires qu'après m'en être fait rendre compte en particulier, par chacun de ceux qui en avoient été chargés avec lui. Je voulus savoir d'eux quelles vues ils avoient eues jusqu'alors, ou croyoient qu'on devoit avoir pour l'avenir.

Il m'a semblé nécessaire de vous le marquer, mon fils, de peur que par un excès de bonne intention dans votre première jeunesse, & par l'ar-

deur même que ces mémoires pourront exciter en vous, vous ne veniez à confondre enſemble deux choſes très-différentes, je veux dire gouverner ſoi-même, & n'écouter aucun conſeil, qui ſeroit une autre extrêmité auſſi dangéreuſe que celle d'être gouverné. Les particuliers les plus habiles prennent avis d'autres perſonnes habiles, dans leurs petits intérêts: que ſera-ce des Rois qui ont en main l'intérêt public, & dont les reſolutions font le bien ou le mal de toute la terre? Ils ne devroient rien reſoudre ſans appeller, s'il étoit poſſible, tout ce qu'il y a de plus éclairé, de plus raiſonnable, & de plus ſage parmi leurs ſujets. Puiſque la la néceſſité nous réduit à un petit nombre de perſonnes choiſies entre les autres, c'eſt un ſecours qu'il ne faut pas du moins négliger.

Vous éprouverez de plus, mon fils, ce que je reconnus bientôt, qu'en parlant de nos affaires, quand

nulle autre considération ne nous en doit empêcher, nous n'apprenons pas seulement beaucoup d'autrui, mais notre esprit achève, pour ainsi dire, ses propres pensées en les mettant au dehors. Il les gardoit auparavant confuses, imparfaites, & seulement ébauchées; mais échauffé par l'entretien, qui le porte insensiblement d'objet en objet, il trouve dans les difficultés mêmes qu'on lui oppose, mille nouveaux expédiens. D'ailleurs, notre élévation nous éloigne en quelque sorte de nos peuples, dont nos Ministres sont plus proches; capables de voir par conséquent mille particularités que nous ignorons, & sur lesquelles il faut néanmoins se déterminer. Ajoûtez l'âge, l'expérience, l'étude, la facilité qu'ils ont, & que nous n'avons pas, de prendre les lumières de quelques inférieurs, qui prennent eux-mêmes celles des autres, de degré en degré jusqu'aux moindres. Mais quand, dans les occa-

sions importantes, ils nous ont rapporté tous les partis & toutes les raisons contraires, tout ce qu'on fait ailleurs en pareil cas, tout ce qu'on a fait autrefois, & tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est à nous, mon fils, à choisir ce qu'il faut faire en effet; & ce choix-là, j'oserai vous dire que, si nous ne manquons ni de sens ni de courage, nul autre ne le fait mieux que nous: car la décision a besoin d'un esprit de maître, & il est sans comparaison plus facile de faire ce que l'on est, que d'imiter ce que l'on n'est pas.

Que si l'on remarque presque toujours quelque différence entre les lettres particulières que nous nous donnons la peine d'écrire nous-mêmes, & celles que nos secrétaires les plus habiles écrivent pour nous, découvrant en ces dernières je ne sais quoi de moins naturel, & l'inquiétude d'une plume qui craint éternellement d'en faire trop ou trop peu, ne

doutez pas que dans les affaires de plus grande conſéquence la différence ne ſoit encore plus grande entre nos propres reſolutions, & celles que nous laiſſerons prendre à nos Miniſtres ſans nous. Plus ils ſeront habiles plus ils héſiteront par la crainte des événemens, dont ils ſentent qu'ils ſeront chargés. Ils s'embaraſſent quelquefois longtemps de difficultés qui ne nous arrêteroient pas un moment. La ſageſſe veut qu'en certaines rencontres on donne beaucoup au haſard: la raiſon elle-même conſeille alors de ſuivre je ne ſais quels mouvemens preſqu'aveugles qui ſont au deſſus de la raiſon, & qui ſemblent venir du ciel; mouvemens connus de tous les hommes, mais de plus grand poids, ſans doute, dans ceux que le ciel a placés lui-même aux premiers rangs. De dire quand c'eſt qu'il faut ſe défier de ces mouvemens, ou s'y abandonner, perſonne ne le peut; ni livres, ni régles,

gles, ni expérience, ni l'enſeignement; on ne peut avoir pour guide qu'une certaine juſteſſe & une certaine hardieſſe d'eſprit, toûjours plus libres en celui qui ne doit compte de ſes actions à perſonne.

Quoi qu'il en ſoit, pour ne revenir plus ſur ce ſujet, auſſitôt que j'eus commencé à tenir cette conduite avec mes Miniſtres, je connus fort bien, non pas tant à leurs diſcours qu'à un certain air de vérité qui ſe fait diſtinguer de la flatterie, comme une perſonne vivante de la plus belle ſtatue, & il me revint depuis par pluſieurs voies non ſuſpectes, qu'ils n'étoient pas ſeulement ſatisfaits, mais en quelque ſorte ſurpris de me voir dans les affaires les plus difficiles, ſans m'attacher préciſément à leurs avis, & ſans affecter non plus de m'en éloigner, prendre auſſi facilement mon parti, & le plus ſouvent celui que la ſuite des choſes montroit clairement avoir été le meilleur. Ils

TAYLOR INST. OXFORD

virent assez dès-lors qu'ils seroient toûjours auprès de moi ce que doivent être des Ministres, & rien de plus. Ils n'en furent que plus contens d'un emploi où ils trouvoient avec mille autres avantages une sûreté entière en faisant leur devoir, rien n'étant plus dangéreux à ceux qui occupent de pareils postes, qu'un Roi qui dort ordinairement pour s'éveiller de tems en temps, comme en sursaut, après avoir perdu la suite des affaires; & qui, dans cette lumière trouble & confuse, s'en prend à toute le monde des mauvais succès, des cas fortuits, ou des fautes dont il se devroit accuser lui-même.

Après m'être ainsi pleinement instruit par des entretiens particuliers avec eux, j'entrai plus hardiment en matière. Rien ne me sembloit plus pressé que de soulager mes peuples. La misère des provinces & la compassion que j'en avois, me sollicitoient puissamment. L'état de mes finan-

ces, tel que je vous l'ai repreſenté, ſembloit s'y oppoſer, & conſeiller en tout cas de différer: mais il faut toûjours ſe hâter de faire le bien. Il n'y avoit pas moyen de ſoutenir plus longtemps le nom même de la paix, ſans qu'il fût ſuivi d'aucune douceur, qui donnât du moins de meilleurs eſperances. Je paſſai donc par deſſus toute autre conſidération, & en attendant plus de ſoulagement, je remis d'abord trois millions ſur les Tailles de l'année ſuivante, déja réglées, & dont on alloit faire l'impoſition.

Je renouvellai en même temps, mais avec deſſein de les faire mieux obſerver qu'auparavant, comme je l'ai fait auſſi, les defenſes de l'or & de l'argent ſur les habits, & de mille ſuperfluités étrangères, qui étoient une autre eſpece de charge & de contribution volontaire en apparence, forcée en effet, que mes ſujets, & ſurtout les plus qualifiés, payoient tous les jours aux Nations voiſines,

ou pour mieux dire, au luxe & à la vanité.

Il falloit par mille raisons, & même pour se préparer aux reformations de la Justice, qui en avoit tant de besoin, diminuer l'autorité des principales compagnies qui, sous prétexte que leurs jugemens sont sans appel, & comme on parle, souverains & en dernier ressort, ayant pris peu à peu le nom de Cours souveraines, se regardoient comme autant de souverainetés séparées & indépendantes. Je fis connoître que je ne souffrirois plus leurs entreprises; & pour en donner l'exemple, la Cour des Aydes de Paris ayant commencé la première à s'écarter du devoir en quelque matière de sa Juridiction, j'en exilai quelques officiers les plus coupables, croyant que ce remede bien employé d'abord, m'empêcheroit, comme en effet je l'ai éprouvé, d'en avoir souvent besoin dans les suites.

Aussitôt après je leur fis encore

mieux entendre mes intentions par un Arrêt ſolemnel de mon Conſeil d'en haut. Car il eſt bien vrai que ces Compagnies n'ont rien à ordonner l'une à l'autre dans leurs divers reſſorts réglés par les Loix & par les Edits ; & cela ſuffiſoit autrefois pour les faire vivre en paix ; ou s'il ſurvenoit quelques différends entr'elles, ſurtout dans les affaires des particuliers, ils étoient ſi rares & ſi peu embaraſſés de procédures, que les Rois eux-mêmes les termineroient d'un ſeul mot, le plus ſouvent en ſe promenant, ſur le rapport des Maîtres des Requêtes, alors auſſi en très-petit nombre, juſqu'à ce que les affaires s'augmentant dans le Royaume, & la chicanne encore plus qu'elles, ce ſoin fut principalement confié au Chancelier de France & au Conſeil des parties dont je vous ai déja parlé, Tribunal qui doit être autoriſé néceſſairement pour régler ces autres Compagnies ſur leurs juriſdictions, & mê-

me pour toutes les autres affaires, dont nous jugeons quelquefois à propos, par des raisons de l'utilité publique & de notre service, de lui attribuer extraordinairement la connoissance, en l'ôtant à ces Compagnies qui ne la tiennent, elles-mêmes, que de nous.

On leur avoit quelquefois entendu dire qu'elles ne connoissoient point d'autre volonté du Roi que celle qui étoit dans les Ordonnances & dans les Edits vérifiés. Je leur défendi à toutes en général par cet Arrêt, d'en donner jamais de contraires à ceux de mon Conseil, sous quelque prétexte que ce pût être, soit de leur Juridiction, soit du droit des particuliers. Je leur ordonnai, quand elles croiroient qu'on auroit blessé l'un ou l'autre, de s'en plaindre à moi, & de recourir à mon autorité; celle que je leur avois confiée n'étant que pour faire justice à mes sujets, & non pas pour se faire justice elles-

mêmes, qui eſt une partie de la ſouveraineté, tellement unie avec la Couronne, & tellement propre au Roi ſeul, qu'elle ne peut être communiquée à nul autre.

Preſqu'en même temps je fis une choſe qui paroiſſoit même trop hardie, tant la Robe s'en étoit fait accroire juſqu'alors, & tant les eſprits étoient pleins encore de cette conſidération qu'elle avoit acquiſe dans les derniers troubles, en abuſant de ſon pouvoir. Je reduiſis à deux quartiers, au lieu de trois, toutes les nouvelles augmentations de gages, qui étoient aliénation de mon revenu, faites à très-vil prix durant la guerre, conſommant le plus beau de mes fermes, mais dont les Officiers des Compagnies avoient acquis la meilleure partie, ce qui faiſoit que l'on regardoit comme une grande entrepriſe de les choquer d'abord ſi rudement dans leurs intérêts les plus ſenſibles. Mais le fond de cette af-

faire étoit juste; car deux quartiers étoient encore beaucoup pour ce qu'ils en avoient payé. Je trouvai à propos de leur témoigner qu'on ne craignoit rien de leur chagrin; que les temps étoient changés; & ceux qui par divers intérêts eussent souhaité que ces Compagnies s'emportassent, apprirent de leur soumission, au contraire, celle qu'ils me devoient.

Je ne veux pas, mon fils, que vous me donniez, comme auront pû faire ceux qui me connoissent moins, des motifs d'aigreur, de haine & de vengeance pour tout ce qui s'étoit passé durant la Fronde, où l'on ne peut pas nier que ces Compagnies ne se soient souvent fort oubliées & jusqu'à d'étranges extrémités.

Mais, en premier lieu, ce ressentiment qui paroît d'abord si juste, le seroit peut-être un peu moins à l'examiner de près. Elles sont rentrées d'elles-mêmes, & sans violence, dans

le devoir; les bons ſerviteurs ont ramené les mauvais; pourquoi imputer à tout le corps les fautes d'une partie, plûtôt que les ſervices qui ont prévalu, & par où l'on a fini? Il faudroit plûtôt oublier l'un en faveur de l'autre, & ſe ſouvenir ſeulement qu'à relire les hiſtoires, à peine y a-t-il un ordre du Royaume, Egliſe, Nobleſſe, Tiers-Etat, qui ne ſoit tombé quelquefois en des égaremens terribles dont il eſt revenu.

Par-deſſus cela, mon fils, quoique les Rois ſoient hommes en pareil cas, je ne crains pas de vous dire qu'ils le ſont un peu moins quand ils ſont véritablement Rois, parce qu'une paſſion maîtreſſe & dominante, qui eſt celle de leur intérêt, de leur grandeur, & de leur gloire, étouffe dans leur cœur les autres paſſions. Cette douceur qu'on ſe figure dans la vengeance, n'eſt preſque pas faite pour nous. Un ſimple particulier aura peine à l'exercer ſur un en-

nemi tout-à-fait abattu, & qui ne s'en peut jamais relever. Pour nous, mon fils, nous ne sommes presque jamais en cet état du milieu, où l'on prend plaisir de se venger: car nous pouvons tout, sans difficulté; ou bien nous nous trouvons au contraire en certaines conjonctures délicates & difficiles, qui ne veulent pas que nous éprouvions quel est notre pouvoir.

Jamais le ressentiment & la colère des Rois sages & habiles ne doivent donc être que justice & que prudence. L'élévation trop grande des Parlemens avoit été dangéreuse à tout le Royaume durant ma Minorité: il falloit les abaisser; moins pour le mal qu'ils avoient fait que pour celui qu'ils pouvoient faire à l'avenir. Leur autorité, tant qu'on la regardoit comme opposée à la mienne, quelque bonnes que fussent leurs intentions, produisoit de très-mauvais effets dans l'Etat: il étoit donc juste que l'utilité publique l'emportât sur tout le reste. Il fal-

falloit reduire les choſes dans leur ordre légitime & naturel, quand même, ce que j'ai évité néanmoins, il eût fallu ôter à ces corps ce qui leur avoit été donné autrefois; comme le peintre ne fait aucune difficulté d'effacer lui-même ce qu'il aura fait de plus hardi & de plus beau, toutes les fois qu'il le trouve plus grand qu'il ne faut, & dans quelque diſproportion viſible avec tout le reſte de l'ouvrage.

Mais je ſais, mon fils, & je puis vous proteſter ſincèrement que je n'ai d'ailleurs ni averſion ni aigreur dans l'eſprit pour mes officiers de juſtice. Au contraire; ſi la vieilleſſe eſt vénérable dans les hommes, elle me le paroît davantage encore dans ces Corps ſi anciens. Je ſuis perſuadé qu'en nulle autre partie de l'Etat le travail n'eſt peut-être plus grand, ni les récompenſes moindres. J'ai pour eux toute l'affection & toute la conſidération que je dois, & vous, mon

fils, qui, selon toute apparence, les trouverez encore plus éloignés de ces vaines prétentions d'autrefois, vous devez pratiquer avec d'autant plus de soin ce que je fais tous les jours moi-même ; je veux dire leur témoigner de l'estime dans les occasions, en connoître les principaux sujets & ceux qui ont le plus de mérite, faire voir que vous les connoissez, les considérer, eux & leurs familles, dans la distribution des emplois & des bénéfices, favoriser leurs desseins quand ils voudront s'attacher plus particulièrement à vous, les accoûtumer enfin par de bons traitemens & des paroles honnêtes à vous voir quelquefois, au lieu qu'il y a eu un temps où une partie de leur intégrité étoit de ne pas approcher du Louvre, & cela non pas par mauvais dessein, mais par la fausse imagination d'un prétendu intérêt du peuple, opposé à celui du Prince, & dont ils se faisoient les defenseurs, sans considérer

que ces deux intérêts ne ſont qu'un, que la tranquillité des ſujets ne ſe trouve qu'en l'obéiſſance, qu'il y a toûjours moins de mal pour le public à ſupporter qu'à controller même le mauvais gouvernement des Rois dont Dieu ſeul eſt le Juge, & que ce qu'ils ſemblent faire contre la loi commune eſt fondée le plus ſouvent ſur la raiſon d'Etat qui eſt la première des loix, mais la plus inconnue & la plus obſcure à tous ceux qui ne gouvernent pas.

Juſqu'aux moindres démarches, tout étoit important pour faire voir en ces commencemens à la France quel ſeroit l'eſprit de mon Régne. J'étois bleſſé de la manière dont on s'étoit accoûtumé à traiter avec le Prince, ou plûtôt avec le Miniſtre, mettant toûjours en condition ce qu'il falloit attendre de ma juſtice ou de ma bonté. L'aſſemblée du Clergé qui avoit duré longtemps dans Paris, differoit à l'ordinaire de ſe ſéparer,

comme je l'avois témoigné souhaiter, jusqu'à l'expédition de certains Edits qu'elle avoit demandés avec instance. Je lui fis entendre qu'on n'obtenoit plus rien par ces sortes de voies ; elle se sépara, & ce fut alors seulement que les Edits furent expédiés.

En ce même temps, la mort du Duc d'Epernon fit vaquer la charge de Colonel Général de l'Infanterie Françoise. Son Frère, le premier Duc d'Epernon, élevé par la faveur de Henri troisième, avoit porté cette charge aussi haut que son ambition l'avoit voulu. Le pouvoir en étoit infini. La nomination des Officiers qu'on y avoit attachée, donnant moyen à celui qui la possédoit de mettre partout des créatures, le rendoit plus maître que le Roi même des principales forces de l'Etat. Je trouvai à propos de la supprimer, quoique j'eusse déja retranché auparavant de ce grand pouvoir, par diverses

voies, tout ce que la bienséance & le temps m'avoient permis.

Quant aux Gouverneurs des places qui abusoient si souvent eux-mêmes de leur pouvoir, je leur ôtai premièrement le fonds des contributions qu'on leur avoit abandonné durant la guerre, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de leurs places, sans attendre le secours des finances, & de les tenir en bon état; mais qui allant à des sommes immenses pour des particuliers, les rendoit trop puissans & trop absolus. Je renouvellai en second lieu insensiblement, & peu à peu, toutes les garnisons, ne souffrant plus qu'elles fussent composées comme auparavant de troupes, qui étoient dans leur dépendance, mais d'autres, au contraire, qui ne connoissoient que moi. Et ce qu'on n'eût osé proposer ni penser quelques mois auparavant, s'executa alors sans peine & sans bruit, chacun attendant & recevant en effet de moi des ré-

compenſes plus légitimes & plus juſtes en faiſant ſon devoir.

Je fis cependant continuer à Bordeaux les fortifications du château Trompette, & à Marſeille le bâtiment de la Citadelle, non que je craigniſſe rien alors de ces deux villes ; mais pour la ſûreté de l'avenir, & pour ſervir d'exemple à toutes les autres. Il n'y avoit aucun mouvement dans le Royaume, mais tout ce qui approchoit tant ſoit peu de la deſobéïſſance, comme en quelques occaſions à Montauban, à Dieppe, en Provence, à la Rochelle, étoit d'abord réprimé & châtié. La paix & les troupes que j'avois reſolu d'entretenir toûjours en bon nombre, m'en donnoient aſſez de moyens. Je crus enfin, mon fils, qu'en l'état des choſes, un peu de ſévèrité étoit la plus grande douceur que je pouvois avoir pour mes peuples ; une diſpoſition contraire leur devant produire par elle-même, & par ſes conſéquences, un

nombre infini de maux. Car auſſitôt qu'un Roi ſe relâche ſur ce qu'il a commandé, l'autorité périt, & le repos avec elle. Ceux qui voyent le Prince de plus près, connoiſſant les premiers ſa foibleſſe, ſont auſſi les premiers à en abuſer: après eux, ceux du ſecond rang, & ainſi dans les autres de ſuite, pour tous ceux qui ont en main quelque ſorte de pouvoir. Tout tombe ſur la plus baſſe partie, opprimée par-là de mille & mille petits tyrans, au lieu d'un Roi légitime, dont la ſeule indulgence néanmoins a fait tout ce deſordre.

Le mariage de ma Couſine d'Orléans s'accomplit en ce temps-là. Je la dotai de mes deniers, & la fis conduire à mes dépens juſques dans les Etats de ſon beau-pere. Deux autres mariages plus importans méritent qu'on vous en parle.

Celui de mon Frère avec la Sœur du Roi d'Angleterre avoit été terminé au mois de Mars. J'en avois été

fort aiſe, même par des raiſons d'Etat. Car mon alliance avec cette Nation ſous Cromwel avoit comme frappé le dernier coup dans la guerre d'Eſpagne, reduiſant les ennemis à ne pouvoir plus defendre les pays bas, & par conſéquent à m'accorder, ſi je l'euſſe voulu, même de plus grands avantages qu'ils ne firent par le traité des Pyrennées. Les affaires avoient depuis changé de face en Angleterre; Cromwel étoit mort, & le Roi rétabli. Les Eſpagnols ſe preparant des reſſources pour la Flandre en cas de rupture avec moi, & n'eſperant rien alors de la Hollande, ſongeoient ſur toutes choſes, à mettre ce Prince dans leurs intérêts. Le mariage de mon Frere ſervoit à le retenir dans les miens. Mais celui que je reſolus de propoſer pour ce Roi lui-même, de la Princeſſe de Portugal, ſembloit le devoir ôter entièrement à l'Eſpagne, & faire en ma faveur deux autres effets très-conſidé-

rables. Le premier de ſoutenir les Portugais, que je voyois bientôt en danger de ſuccomber ſans cela. Le ſecond de me donner plus de moyens de les aſſiſter moi-même, ſi je le jugeois néceſſaire, nonobſtant le traité des Pyrennées qui me le defendoit.

Je toucherai ici, mon fils, un endroit peut-être auſſi délicat que pas un autre dans la conduite des Princes. Je ſuis bien éloigné de vouloir vous enſeigner l'infidelité, & je crois avoir fait voir depuis peu à toute l'Europe dans la Paix d'Aix la Chapelle, quel état je faiſois d'une parole donnée, en la préférant uniquement à tous mes plus grands intérêts. Mais il y a ici quelque diſtinction à faire, que le jugement, l'équité & le conſcience font beaucoup mieux qu'aucun diſcours.

Les deux Couronnes de France & d'Eſpagne ſont telles aujourd'hui & depuis longtemps dans le monde,

qu'on ne peut élever l'une ſans abaiſſer l'autre. Cela fait entr'elles une jalouſie, qui leur eſt, ſi je l'oſe dire, eſſentielle, & une eſpece d'inimitié permanente, que les Traités peuvent couvrir, mais qu'ils n'éteignent jamais, parce que le fondement en demeure toûjours, & que l'une d'elles travaillant contre l'autre, ne croit pas tant nuire à autrui que ſe maintenir & ſe conſerver ſoi-même; devoir ſi naturel qu'il emporte facilement tous les autres.

Et à dire la vérité ſans déguiſement; elles n'entrent jamais enſemble qu'avec cet eſprit dans aucun traité, quelques clauſes ſpécieuſes qu'on y mette d'union, d'amitié, de ſe procurer reciproquement toutes ſortes d'avantages. Le véritable Sens, que chacun entend fort bien de ſon côté, par l'expérience de tant de ſiécles, eſt qu'on s'abſtiendra de toutes ſortes d'hoſtilités, & de toutes demonſtrations publiques de mauvaiſe volonté.

Car pour les infractions ſecrètes, & qui n'éclatent point, chacun les attend de l'autre par le principe naturel que j'ai dit, & ne promet le contraire qu'au même ſens que l'autre le promet. Ainſi l'on pourroit dire qu'en ſe diſpenſant également d'obſerver les traités à la rigueur, on n'y contrevient point, parce qu'on n'en a point pris les paroles à la lettre.

Les Eſpagnols nous en ont les premiers montré l'exemple. Car en quelque profonde paix qu'on ait été avec eux, ont-ils jamais manqué à fomenter nos deſordres domeſtiques, & nos guerres civiles? La qualité de Catholiques par excellence les a-t-elle empêchés en aucun temps de fournir de l'argent ſous main aux Huguenots rebelles? Ils accueillent ſans ceſſe, avec ſoin, avec dépenſe, tout ce qui ſe retire mécontent de ce pays-ci, juſqu'à des perſonnes de néant & de nulle conſidération, non qu'ils ignorent ce qu'elles ſont, mais pour mon-

trer par-là à celles qui valent mieux ce qu'on feroit en leur faveur. Je ne pouvois pas douter enfin qu'ils n'euſſent violé les premiers, & en mille ſortes, le traité des Pyrennées; & j'aurois cru manquer à ce que je dois à mes Etats, ſi en l'obſervant plus ſcrupuleuſement qu'eux, je leur laiſſois librement ruïner le Portugal, pour retomber enſuite ſur moi avec toutes leurs forces, & me redemander, en troublant la paix de l'Europe, tout ce qu'ils m'avoient cédé par ce même traité.

Rien ne m'empêchoit, ſelon ces principes, de ſecourir la Couronne de Portugal dans le cas de néceſſité, ſecrètement, avec modération; ce qui ſe pouvoit plus commodément par l'interpoſition & ſous le nom du Roi d'Angleterre, s'il étoit une fois Beau-Frère de celui de Portugal. Je n'oubliai donc rien pour le porter à cette alliance. Et parce que c'eſt une Cour où l'on fait d'ordinaire beau-

coup par l'argent, que les Miniſtres de cette Nation ont été en général fort ſouvent accuſés d'être penſionnaires d'Eſpagne, & que le Chancelier Hyde, très-habile homme pour le dedans du Royaume paroiſſoit alors avoir une fort grand pouvoir ſur l'eſprit du Roi, je liai avec lui en particulier, une négociation très-ſecrète, dont mon Ambaſſadeur même en Angleterre ne ſavoit rien. Je lui envoyai diverſes fois un homme d'eſprit qui en étoit connu, & qui ſous prétexte d'acheter du plomb pour mes Bâtimens, avoit des lettres de crédit juſqu'à cinq-cens mille livres, qu'il offrit de ma part à ce Miniſtre, ſans lui demander autre choſe que ſon amitié. Il refuſa l'offre, avec d'autant plus de mérite, qu'en même temps il avoua à cet envoyé qu'il étoit lui-même d'avis du mariage de Portugal pour l'intérêt du Roi ſon maître, à qui il le fit après cela parler en ſecret.

Les Eſpagnols lui faiſoient propoſer de leur côté la Princeſſe de Parme, qu'ils offroient de doter à leurs dépens, comme une Infante : puis, quand j'eus fait rejetter cette propoſition, la fille du Prince d'Orange avec les mêmes avantages, ſans ſe ſouvenir alors de leur grand zèle pour la Foi, & que donner à cet Etat une Reine proteſtante, c'étoit ôter aux Catholiques la ſeule conſolation & le ſeul ſupport qu'ils y peuvent eſperer. Mais je ménageai les choſes de telle ſorte, que cette ſeconde propoſition fut rejettée comme la première, & ſervit, même à conclure plus promptement ce que je voulois pour le Portugal & pour ſon Infante.

Voilà de toutes les affaires étrangères de cette année la plus importante. Je ne laiſſerai pas d'en toucher ici quelques autres de moindre conſéquence, mais qui vous feront voir qu'en affermiſſant, autant qu'il étoit poſſible, mon autorité au dedans,

dans, je n'oublois pas de maintenir au dehors, en toutes rencontres, les avantages & la dignité de la Couronne.

Les Ambassadeurs de Gènes, par un artifice souvent réiteré, dont ils se vouloient faire une espece de possession & de titre, usurpoient depuis quelques années à ma Cour le traitement Royal. Ils s'étoient assujettis pour cela à ne prendre jamais leurs audiences qu'au même jour où on la donnoit à quelque Ambassadeur de Roi, afin qu'entrant au Louvre immédiatement après lui, & au même son du tambour, on ne pût distinguer si cet honneur les regardoit, ou non. Vanité d'autant plus ridicule, que cet Etat longtemps possedé par nos Ancêtres, n'a aucune souveraineté que celle qu'il s'est donné lui-même par sa rebellion depuis cent quarante & tant d'années: nous appartenant légitimement à plusieurs bons titres, tels que sont les traités vo-

lontaires & ſolemnels avec tout le peuple qui s'étoit donné à nous, ſouvent renouvellés avec un plein & entier conſentement, & confirmés plus d'une fois par le droit des armes. Je fis connoître à ces Ambaſſadeurs combien j'étois éloigné de ſouffrir leur folle prétention, dont ils avoient bien oſé s'expliquer; & ni eux, ni leurs ſupérieurs, n'ont eu garde d'en parler depuis.

L'Empereur avoit cru de ſon intérêt de me donner part de ſon élection, comme ſes prédéceſſeurs aux miens. Mais il s'étoit fait cette chimère qu'il n'étoit pas de ſa dignité de m'écrire le premier; & il avoit adreſſé ſa depêche à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, avec ordre de ne la point délivrer qu'il n'eût obtenu de moi quelque lettre de compliment, par où il parût que je l'avois prévenu. Je ne refuſai pas ſeulement d'en écrire aucune, mais pour apprendre à ce Prince à me mieux connoître, je l'obli-

geai, auſſitôt après, à rayer dans les pouvoirs de ſes Miniſtres, les qualités de Comte de Ferrelle & de Landgrave d'Alſace ; ces Etats m'ayant été cédés par le Traité de Munſter. Je lui fis auſſi retrancher d'un projet de Ligue contre les Turcs, le titre qu'il ſe donnoit de Chef du peuple Chrétien, comme s'il eût poſſedé véritablement le même Empire & les mêmes droits qu'avoit autrefois Charlemagne, après avoir défendu la Religion contre les Saxons, les Huns, & les Sarraſins.

Prenez bien garde, mon fils, qu'on ne veuille quelquefois vous impoſer par les beaux noms d'Empire Romain, de Céſar, ou de ſucceſſeurs de ces grands Empereurs dont nous tirons nous-même notre origine. Les Empereurs d'aujourd'hui ne ſont nullement ce qu'étoient les anciens Empereurs Romains, ni ce qu'étoient nos Ayeux. Car, à leur faire juſtice, on doit les regarder ſeulement

comme les Chefs & les Capitaines généraux d'une République d'Allemagne assez nouvelle, en comparaison de plusieurs autres Etats, & qui n'est ni si grande, ni si puissante qu'elle doive prétendre aucune supériorité. On leur impose, en les élisant, les conditions que l'on veut. La plûpart des membres de l'Empire, c'est-à-dire des Princes & des villes libres d'Allemagne, ne déférent à leur ordre qu'autant qu'il leur plaît. En cette qualité d'Empereurs ils n'ont que peu de revenus, & s'ils ne possédoient, de leur chef, d'autres états héréditaires, ils seroient réduits à n'avoir pour habitation dans tout leur Empire, que l'unique ville de Bamberg, que l'Evêque, qui en est seigneur souverain, est obligé de leur céder en ce cas-là. Aussi plusieurs Princes qui pouvoient par l'élection parvenir à cette dignité, n'en ont jamais voulu, la croyant plus onéreuse qu'honorable. De mon temps l'E-

lecteur de Bavière étoit Empereur, s'il n'eût refuſé de ſe nommer lui-même, comme les loix le permettent, en joignant ſa voix à celles dont je m'étois aſſûré pour lui dans le Collége des Electeurs, & que je lui fis offrir.

Je ne vois donc pas, mon fils, par quelle raiſon des Rois de France, Rois héréditaires, & qui peuvent ſe vanter qu'il n'y a aujourd'hui dans le monde, ſans exception, ni meilleure Maiſon que la leur, ni Monarchie auſſi ancienne, ni Puiſſance plus grande, ni Autorité plus abſolue, ſeroient inférieurs à ces Princes électifs. Il ne faut pas diſſimuler néanmoins que les Papes, par une ſuite de ce qu'ils avoient fait pour Charlemagne, ont inſenſiblement donné dans la Cour de Rome la préſéance aux Ambaſſadeurs de l'Empereur ſur tous les autres, & que la plûpart des Cours de la Chrétienté ont imité cet exemple, ſans que nos prédeceſſeurs ayent fait

effort pour l'empêcher. J'ai cru, à ce sujet, ne devoir rien demander de nouveau dans la Chrétienté. J'ai cru encore moins, en l'état où je me trouvois, devoir en façon du monde rien souffrir de nouveau, où ces Princes affectassent de prendre le moindre avantage sur moi.

Pour affermir mes conquêtes vers l'Allemagne & vers la Flandres, par une plus étroite union à mes anciens Etats, ne voyant pas lieu de pratiquer ce que faisoient les Romains & les Grecs, qui étoit d'envoyer des Colonies de leurs sujets naturels dans les pays nouvellement subjugués, je tâchai du moins d'y établir les mœurs Françoises. Je changeai les Conseils Souverains en Présidiaux. J'en fis ressortir les appellations à mes Parlemens. Je mis des François, & autant qu'il me fut possible, des gens de mérite, dans les premières charges. J'écrivis aux Généraux d'Ordre, afin qu'ils missent les couvens de ces pays-

là aux anciennes Provinces de France. J'empêchai que les Eglises d'Artois & du Hainault ne continuassent à recevoir les Rescripts de Rome par la voie de l'Internonce de Flandres; & je ne permis plus que les Abbés des trois Evêchés de Metz, Toul & Verdun, fussent élus sans ma nomination; mais je trouvai bon seulement qu'à chaque vacance on me présentât trois sujets, dont je permis d'en agréer l'un.

Je fis cesser dans l'Artois certaines levées que les Magistrats des Villes y faisoient, sous prétexte d'Octrois accordés par le Roi d'Espagne. Je voulus, pour soulager le peuple, que les Officiers des garnisons eux mêmes portassent comme les habitans tous les autres droits qui se levoient sur les denrées. Je fis donner surséance pour trois ans aux pauvres familles de la frontière, que leurs créanciers pressoient cruellement depuis la paix. Je fis ensorte qu'une bon-

ne partie des limites furent marquées dès cette année, en exécution du traité des Pyrennées ; les fortifications de Nanci démolies ; toutes mes places réparées, mises en défense, & munies des choses nécessaires, comme si l'on eût été au milieu de la guerre ; ne craignant rien tant que le reproche qu'on fait depuis si longtems aux François, mais que j'espere de bien effacer par ma conduite, qu'ils savent conquérir, & ne savent pas conserver.

Vous dirai-je, mon fils, ce que je vous puis bien dire en toute vérité, que plus je voyois les choses me devenir faciles, & me réüssir, plus je me sentois touché du desir de servir Dieu, & de lui plaire par une humble reconnoissance. Je donnai pouvoir au Cardinal Antoine, & à Daubeville, chargé de mes affaires à Rome, de faire une ligue contre le Turc, où j'offrois de contribuer de mes deniers & de mes troupes, beaucoup

coup plus que pas un des autres Princes Chrétiens. Je donnai cent mille écus aux Vénitiens pour leur guerre de Candie, m'engageant de nouveau à leur fournir des forces considérables toutes les fois qu'ils voudroient faire un effort pour chasser les Infidèles de cette Isle. Je fis offrir à l'Empereur contre cet ennemi commun, une Armée de 20000 hommes toute composée de mes troupes ou de celles de mes Alliés.

Je retablis par une nouvelle ordonnance la rigueur des anciens Edits, contre les juremens & les blasphêmes, & je voulus qu'on en fît aussitôt quelques exemples publics. Aussi puis-je assûrer qu'à cet égard mes soins & l'aversion que j'ai témoignée pour ce dérèglement scandaleux, n'ont pas été inutiles; ma Cour en étant maintenant, graces à Dieu, plus exemte qu'elle ne l'a été durant plusieurs siécles sous les Rois mes prédécesseurs.

J'ajoûtai de nouvelles précautions à celles que j'avois déja prises contre les duels; & pour faire voir que ni naissance ni rang ne dispenseroient personne, je bannis de ma Cour le Comte de Soissons, qui avoit fait faire un appel au Duc de Navailles; & je mis à la Bastille celui dont il s'étoit servi pour porter la parole, quoique la chose n'eût eu aucun effet.

Je m'appliquai à détruire le Jansenisme, & à dissiper les Communautés où se fomentoit cet esprit de nouveauté, bien intentionnées peut-être, mais qui ignoroient ou vouloient ignorer les dangereuses suites qu'il pouvoit avoir.

Je fis diverses instances auprès des Hollandois pour les Catholiques de Gueldres. Je donnai ordre qu'on distribuât des aumones considérables aux pauvres de Dunkerque, de peur que leur misère ne les tentât de suivre la Religion des Anglois, à qui la guerre d'Espagne m'avoit obligé de

donner cette place durant le Ministère du Cardinal de Mazarin.

Quant à ce grand nombre de mes sujets de la Religion pretendue réformée, qui étoit un mal que j'avois toûjours regardé, & que je regarde encore avec beaucoup de douleur, je formai dès-lors le plan d'une conduite, que je n'ai pas lieu de croire mauvaise, puisque Dieu a voulu qu'elle ait été suivie, & le soit encore tous les jours d'un grand nombre de conversions.

Autant que je l'ai pu comprendre jusqu'ici, l'ignorance des Ecclésiastiques au siécle précédent, leur luxe, leur débauche, les mauvais exemples qu'ils donnoient, & ceux qu'ils étoient obligés de souffrir par la même raison, donnèrent lieu, plus que toute autre chose, aux grandes blessures que l'Eglise reçut par le schisme & par l'hérésie. Les nouveaux Réformateurs qui reprenoient ces desordres avec autant de justice que d'aigreur, pri-

rent de là occaſion d'impoſer en ce qui ne regardoit pas le fait & la pratique, mais la croyance & les dogmes. Or il n'eſt pas au pouvoir du peuple de diſtinguer une fauſſeté bien déguiſée, quand elle ſe cache d'ailleurs parmi pluſieurs vérités évidentes.

On commença par de petits différends, dont j'ai appris que les Proteſtans d'Allemagne, ni les Huguenots de France, ne tiennent preſque plus de compte aujourd'hui. Ces petits différends en produiſirent de plus grands, principalement parce qu'on preſſa trop un homme violent & hardi, qui, ne voyant plus de retraite honnête pour lui, s'engagea plus en avant dans le combat; &, s'abandonnant à ſon propre ſens, prit la liberté d'examiner tout ce qu'il révéroit auparavant. Il promit au monde une voie facile & abregée pour ſe ſauver: moyen très-propre à flatter le ſens humain, & à entraîner la multitude. Divers intérêts des Princes ſe mêlè-

rent à cette querelle. Les guerres en Allemagne, puis en France, redoublèrent l'animosité du mauvais parti. Le bas peuple douta encore moins qu'une Religion ne fût bonne pour laquelle on s'exposoit à tant de périls.

Sur ces idées générales, je crus, mon fils, que le meilleur moyen pour réduire peu à peu les Huguenots de mon Royaume, c'étoit de faire observer ce qu'ils avoient obtenu sous les Règnes précédens, mais aussi de ne leur accorder rien de plus, & d'en renfermer même l'exécution dans les plus étroites bornes que la justice & la bienséance le pourroient permettre. Je nommai, pour cela dès cette année même des Commissaires exécuteurs de l'Edit de Nantes. Je fis cesser, par-tout avec soin les entrepriſes des Huguenots; comme dans le fauxbourg St. Germain, où j'appris qu'ils commençoient d'établir des assemblées secrètes, & des écoles de

leur secte; à Jametz en Lorraine, où n'ayant pas droit de s'assembler, ils s'étoient refugiés en grand nombre durant les desordres de la guerre, & y faisoient leurs exercices; à la Rochelle, où l'habitation n'étant permise qu'aux anciens habitans & à leurs familles, elles en avoient attiré, peu à peu, quantité d'autres que j'obligeai d'en sortir.

Mais quant aux graces qui dépendoient de moi seul, je resolus, & j'ai assez ponctuellement observé depuis de n'en faire aucune à ceux de cette Religion, & cela par bonté, non par aigreur, pour les obliger par-là à considérer de tems en tems, d'eux-mêmes & sans violence, si c'étoit par quelque bonne raison qu'ils se privoient volontairement des avantages qui pouvoient leur être communs avec mes autres sujets.

Pour profiter cependant de l'état où ils se trouvoient, d'écouter plus volontiers qu'autrefois ce qui pouvoit

les détromper, je resolus aussi d'attirer, même par les recompenses, ceux qui se rendoient dociles. Je recommandai aux Evêques de travailler plus que jamais à leur instruction. Je cherchai à ne mettre dans ces premières places que des personnes de pieté & de savoir, capables de réparer par une conduite toute contraire les desordres que celle de leurs anciens prédécesseurs avoient vraisemblablement causés dans l'Eglise.

Mais il s'en faut encore beaucoup, mon fils, que je n'aie employé tous les moyens que j'ai dans l'esprit, pour ramener ceux que la naissance, l'éducation, & peut-être un grand zèle sans connoissance, tiennent de bonne foi dans ces pernicieuses erreurs. Mais je ne puis ni ne dois, quant à present, vous expliquer des projets où le temps & les circonstances peuvent apporter mille changemens.

Je prenois ces soins par une véritable reconnoissance des graces que je

recevois tous les jours. Mais je m'apperçus en même temps qu'ils ſervoient beaucoup à me conſerver l'affection des peuples, très-contens de voir qu'étant ſans comparaiſon plus occupé qu'auparavant, je continuois à vivre pour les exercices de la pieté, dans la même régularité où la Reine ma mère m'avoit fait élever. On fut particulièrement édifié de ce que je fis cette année, à pied, avec toute ma Maiſon, les ſtations d'un Jubilé; ce que je ne penſois pas même devoir être remarqué.

Conſidérez mon fils, que nous ne manquons pas ſeulement de reconnoiſſance & de juſtice, mais de prudence & de bon ſens, quand nous manquons de vénération pour celui dont nous ne ſommes que les Lieutenans. Nôtre ſoumiſſion pour lui eſt la règle & l'exemple de celle qui nous eſt dûe. Les armées, les conſeils, toute l'induſtrie humaine, ſeroient de foibles moyens pour nous maintenir ſur le

Trône, ſi chacun croyoit y avoir même droit que nous, & ne révèroit pas une Puiſſance ſupérieure, dont la nôtre eſt une partie. Les reſpects publics que nous rendons à cette Puiſſance inviſible, pourroient être nommés juſtement, la première & la plus importante partie de notre polique, s'il ne devoient avoir un motif plus noble & plus deſintéreſſé.

Je vous en conjure, mon fils, n'ayez point dans la Religion cette vue d'intérêt, très-mauvaiſe quand elle eſt ſeule, mais qui d'ailleurs ne vous réüſſiroit pas, parce que l'artifice ſe dément toûjours, & ne produit pas longtems les mêmes effets que la vérité. Tout ce que nous avons d'avantages ſur les autres hommes dans la place que nous tenons, ſont ſans doute autant de nouveaux tîtres de ſujettion pour celui qui nous les a donnés: mais à ſon égard, l'extérieur ſans l'intérieur n'eſt rien du tout, & ſert plûtôt à l'offenſer qu'à

lui plaire. Jugez-en par vous-même, mon fils, ſi jamais vous vous trouvez dans un état aſſez ordinaire aux Rois, & où je me ſuis vu ſi ſouvent. Mes ſujets rebelles, lorſqu'ils ont eu l'audace de prendre les armes contre moi, m'ont donné peut-être moins d'indignation que ceux qui dans ce même tems-là, ſe tenant auprès de ma perſonne, me rendoient le plus d'aſſiduités, quoique je fuſſe bien informé qu'ils me trahiſſoient, & n'avoient pour moi ni véritable affection ni véritable reſpect dans le Cœur.

Pour conſerver cette diſpoſition intérieure que je deſire avant toutes choſes ; & ſur toutes choſes en vous, il eſt utile, mon fils, de ſe remettre de tems en tems devant les yeux, les vérités dont nous ſommes perſuadés, mais dont nos occupations, nos plaiſirs, notre grandeur même, n'effacent que trop aiſément l'image dans nos eſprits.

Je ne ferai point ici le Théologien avec vous. J'ai pris un soin extrême de choisir pour votre éducation ceux que j'ai cru les plus propres à vous enseigner la pieté par les discours & par l'exemple. Ils ne manqueront pas, & j'y prendrai garde, de vous confirmer dans les bonnes maximes, & de plus en plus, à mesure que vous ferez plus capable de raisonner avec eux.

Plusieurs de mes Ancêtres ont attendu l'extrémité de leur vie pour faire de pareilles exhortations à leurs enfans; j'ai cru au contraire qu'elles auroient plus de force & plus de poids auprès de vous, pendant que la vigueur de mon âge, la liberté de mon esprit, l'état florissant de mes affaires ne vous permettroient point d'y soupçonner du déguisement, ni de les attribuer à la vue du péril. Ne me donnez pas ce déplaisir, mon

fils, qu'elles n'ayent ſervi qu'à vous rendre plus coupable, comme elles le feroient ſans doute, ſi vous veniez à les oublier.

Fin de la ſeconde & dernière Partie.

LETTRES
DE
M. L'ABBÉ D'OLIVET
De l'Academie Françoiſe,
à
M. LE PRESIDENT BOUHIER,
De la même Academie.

LETTRES
DE
M. L'ABBÉ D'OLIVET
à
M. LE PRESIDENT BOUHIER.

LETTRE I.

Vous me demandez, Monsieur, une ample relation de mon voyage. Pour ample, c'est ce qu'elle ne sauroit être. Je vous la promets, au contraire, des plus courtes; & cependant il n'y aura rien d'omis.

Avant mon départ, je vous mandai que je me brouillois pour quelques temps avec mes livres, & que j'allois chercher à me distraire. J'en avois véritablement besoin. Un hom-

me qui, tel que moi, n'eſt rien, & Dieu merci, ne veut rien être dans le monde, doit precieuſément conſerver le goût de l'étude. Que deviendrois-je, ſi le je perdois? On y trouve, vous le ſavez mieux que moi, des plaiſirs doux, innocens, qui ſe varient à l'infini, qui dependent toûjours de nous, & qui ne nous rendent dependans de perſonne. Mais le decouragement eſt à craindre. J'en avois ſenti les approches, il y a deux mois, lors qu'après un long travail, je compris que l'ouvrage dont je m'occupois, ne pouvoit jamais rien valoir. Je vous écrivis, à la verité, que je lachois priſe; mais je n'ajoûtai pas, que la mauvaiſe humeur me gagnoit. En pareil cas, ſi l'on veut ſe diſpoſer à enviſager un autre ſujet, à former un autre plan, il faut attendre que l'imagination ſe calme, & qu'elle prenne un nouveau tour. Voilà ce qui me determina bruſquement à voyager. Les cinquan-

quante jours que j'ai été hors de Paris j'en ai fait deux parts, dont j'ai conſtamment paſſé l'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Je n'aurois pas autre choſe à vous raconter, ſi Bruxelles ne me fourniſſoit une article intéreſſant. A une lieu de cette Ville, la Voiture publique où je tenois gravement mon coin, fut abordée par un caroſſe bourgeois, où étoit un homme ſeul, qui me demanda. Auſſitôt de part & d'autre nous deſcendîmes; & il m'embraſſa, mais avec une ardeur que je rendois mal, ne ſachant qui c'étoit. Vous ne vous remettez pas, me dit-il, le pauvre Rouſſeau! A ce mot jugez s'il fut embraſſé à ſon tour. Une prairie bordoit le chemin: nous y paſſâmes; & là pendant une demi-heure de promenade, nous donnâmes l'eſſor à nos ſentimens réciproques. Après quoi nous nous rendîmes chez M. le Duc d'Aremberg, qu'il avoit prévenu ſur mon arrivée. Je trou-

vai chez ce Seigneur, dont le grand nom & le mérite perſonnel vous ſont connus, la plus haute nobleſſe du pays, hommes & femmes. J'y ſoupai: & mes yeux, mes oreilles ne tardèrent pas à dementir tout ce qui ſe débite ici ſur le compte de M. Rouſſeau dont je reprendrai l'hiſtoire dans un moment.

Pour vous dire cecy en paſſant, je fus mené le lendemain à la comédie par M. le Comte de la Marck, qui m'aſſûra que l'Archiducheſſe étoit une choſe à voir. Je la vis en effet, tellement caparaçonnée de perles & de pierreries que je n'avois de ma vie rien vû de ſemblable, excepté notre Dame de Lorette. Un ſpectacle auſſi nouveau pour moi, ce fut de voir deux Jeſuites dans la loge voiſine. On m'apprit que c'étoient le Confeſſeur & l'Aumonier de la Princeſſe, deux bons Allemands qui ne ſavent pas un mot de François; & que l'Etiquette oblige d'être par-tout

où Madame la Gouvernante se montre en public. On jouoit l'Avocat Pathelin, la plus ancienne de nos farces, mais qui ne vieillit point. Pendant toute la piéce l'un de ces Jesuites, avec de grandes lunettes sur le nez, une bougie à côté de lui, récita tranquillement son bréviaire, & l'autre dormoit comme s'il avoit été au sermon. Voyez, je vous prie, ce que peut faire une distance si petite puisqu'elle n'est que de soixante lieues. Voir ici deux Jesuites à une premiére loge de la Comédie ou de l'Opéra, quel étonnement! quelles clameurs! Personne à Bruxelles ne s'avise d'en sourciller. Mais comme Pathelin l'ordonne, revenons à nos moutons.

Jusqu'alors mes liaisons avec M. Rousseau n'avoient rien eu de particulier. Avant sa sortie du Royaume, nous ne nous étions vûs que rarement & chez des amis communs. Il est vrai que nous avions continué

à nous écrire de loin à loin, mais lettres de pur compliment ou de Littérature. Ainſi ſon âme ne pouvant m'être aſſez connue, j'avois réſolu d'aller bride en main avec lui quand je ſerois à Bruxelles. Je fus agréablement ſurpris d'y voir les plus honnêtes-gens, & gens à qui le Bel-Eſprit n'impoſe point empreſſés à lui donner des marques d'amitié. Qu'on ne diſe pas que c'eſt qu'il eſt habile à ſe maſquer? car la conduite dans Bruxelles eſt bientôt percée à jour; & je doute que la nobleſſe de Flandres, délicate au point qu'elle l'eſt ſur l'honneur, goûtat long-temps un homme équivoque. Mais ces fameux Couplets? vous m'attendiez-là: & c'eſt juſtement où j'en veux venir, prenez d'abord la peine de lire l'écrit ſuivant.

MEMOIRE DE ROUSSEAU.

„ ROUSSEAU fut accusé au mois
„ de Fevrier 1710. d'être Au-
„ teur de plusieurs Chansons diffama-
„ toires répandues dans un Caffé où
„ il avoit été autrefois, mais où
„ depuis dix ans il n'avoit plus d'ha-
„ bitude; & composée contre des
„ personnes dont plusieurs étoient
„ de ses amis, & les autres lui étoient
„ ou indifférentes, ou tout à fait
„ inconnues.

„ Au mois de mai de la même
„ année, il se fit relever de cette
„ accusation par un arrêt du Parle-
„ ment: & peu de tems après ayant
„ eu des preuves que Saurin de l'A-
„ cadémie des sciences étoit l'Auteur
„ véritable de ces mêmes Chansons,
„ il les produisit en Justice & le fit
„ arrêter au mois de Septembre.

„ Quoique ces preuves fussent
„ plus claires que le jour, la pro-

„ tection de Saurin se trouva la plus
„ forte. Il fut déchargé de l'accusa-
„ tion, & M. le Procureur Général,
„ ayant fait casser l'Arrêt de décharge
„ ge de Rousseau, il le poursuivit
„ en son nom pour raison des mêmes
„ Chansons & le fit bannir du
„ Royaume.

„ Toutes monstrueuses qu'ont été
„ ces procédures, elles se trouvent
„ appuyées par des arrêts. Il n'est
„ plus Question de chercher la Vé-
„ rité dans l'assistance des tribunaux,
„ & la voie de l'autorité est la seule
„ qui reste pour y parvenir.

„ Peut être cette voie s'ouvriroit-
„ elle, si l'on connoissoit Saurin. Les
„ quatres dernières années qui ont
„ précédé son rétour en France, il
„ a vécu en Suisse, où il faisoit
„ la fonction de Ministre. Ses ta-
„ lents pour la prédication, joints
„ à une profonde hypocrisie, l'avoit
„ fait considérer dans le Canton de
„ Berne: & cette considération au-

„ roit toujours duré, ſi une infini-
„ té de vols publics n'avoit enfin
„ diſſillé les yeux. „Le bruit que
„ ces vols excitèrent l'obligea de ſe
„ ſauver pour éviter les pourſuites
„ de la Juſtice, qui après ſon éva-
„ ſion fit faire des informations juri-
„ diques de ſes larcins, dont on a
„ une copie tirée des Archives de la
„ Chancellerie de Berne. Il ſe re-
„ tira à Schafouſe, d'où il écrivit à
„ un Miniſtre de Morge, nommé
„ Gonon, qui avoit été ſon ami
„ intime, & il lui fit dans pluſieurs
„ Lettres une peinture ſi touchante
„ de ſon répentir, un aveu ſi hum-
„ ble de ſes crimes, & une expoſi-
„ tion ſi pathétique de ſa miſère, que
„ ce bon homme attendri fit pour
„ lui une collecte de quarante écus,
„ qu'il lui fit tenir à Caſſel.

„ Ce peu d'argent lui donnant de
„ quoi vivre quelque temps, il écri-
„ vit à feu M. l'Evêque de Meaux,
„ que la lecture de ſes Livres l'avoit

„ éclairé sur plusieurs erreurs de la
„ Communion où il étoit né ; &
„ qu'il desiroit sincèrement d'embras-
„ ser la Réligion Catholique. M. de
„ Meaux lui obtint un passeport,
„ reçut son abjuration & lui fit don-
„ ner la pension que le Roi accordoit
„ aux Ministres convertis.

„ Depuis ce temps-là il s'est fait
„ connoître à M. l'Abbé Bignon,
„ qui l'a fait recevoir dans l'Acadé-
„ mie des sciences ; & il jouit depuis
„ nombres d'années à divers titres,
„ de grosses pensions du Roi.

„ Toute la Hollande, toute la
„ Suisse, & une partie de l'Alle-
„ magne, où la memoire de ses cri-
„ mes est aussi récente que le pre-
„ mier jour, voit avec un scandale
„ injurieux au Gouvernement de
„ France, un personnage si indigne
„ tenir sa place dans une Academie
„ composée de tout ce qu'il y a de
„ plus illustre dans le Royaume, &
„ on s'étonne qu'il ait si longtemps

„ abu-

„ abusé le Roi & ses Ministres, mal-
„ gré la foule des témoignages qui
„ s'élevent contre lui de puis plus
„ de trente ans.

„ On peut s'en informer à M. le
„ Comte du Luc qui a été Ambassa-
„ deur en Suisse l'espace de six ans:
„ & si l'on croit effectivement que
„ la gloire du Gouvernement soit in-
„ téressée dans le triomphe scanda-
„ leux d'un scélérat, & dans l'op-
„ pression d'un homme innocent; il
„ est aisé de parvenir par la vérité
„ connue, à la connoissance de celle
„ qui est encore cachée. En voici
„ les moyens. De ces Lettres qu'il
„ écrivit au Ministre Genon lors de
„ sa fuite, il s'en est conservé qua-
„ tre, dont trois sont en original.
„ Il y fait sa confession, l'aveu de
„ ses crimes, & nommément de ses
„ larcins. Il s'y reconnoît digne de
„ l'échaffaut, & n'oublie aucun terme
„ pour exciter la compassion de celui
„ dont il attend son dernier secours.

» On a encore une Lettre qu'il
» écrivit à ce même Miniſtre en
» 1712, au retour d'un voyag
» qu'il venoit de faire furtivement
» Lauſane, où il n'arriva que la nu
» & repartit un quart d'heure ap
» ſur l'avis qu'il eut que les M
» ſtrats de Berne, avertis de ſon
» rivée, avoient donné ordre à
» Baillifs de l'arrêter. Cette de
» te Lettre qui eſt ſignée, ſe
» de piéce de comparaiſon.
» Si donc une perſonne d'au
» choiſie par le Gouverneme
» repréſentoit ces mêmes
» l'une après l'autre, lors q
» attendroit le moins, & le
» ſoit de les rendre publiq
» de le faire chaſſer honteuſe
» l'Académie & du Royaum
» me un impoſteur qui a d
» l'un & l'autre, & qui a
» Religion du Roi & de ſes
» en ſe faiſant accorder ſo
» d'homme de bien, des h

„ des graces dont il étoit indigne, &
„ ſi cette même perſonne autoriſée
„ exigeoit pour l'unique prix de ſa
„ grace, & du ſilence du Gouverne-
„ ment, l'aveu du fait, des cir-
„ conſtances & des complices de l'af-
„ faire des Chanſons, à faute de
„ quoi, dans le moment & avant de
„ ſortir de la chambre, il ſeroit
„ chaſſé & diffamé comme voleur
„ convaincu; il eſt hors de doute que
„ Saurin avoueroit ce qu'on deman-
„ de; & cela ſuffiroit à Rouſſeau,
„ qui ſera content, pourvu que le
„ Gouvernement ſoit convaincu de
„ ſon innocence, & de l'injuſtice qui
„ lui a été faite.

„ Mais il faudroit que la choſe fut
„ conduite dans le plus profond ſe-
„ cret, ces impoſteurs ayant une in-
„ finité d'adhérans, par qui Saurin
„ pourroit être averti ſur le moindre
„ indice; tous ceux qui ont contri-
„ bué à ſon triomphe, ayant deſor-

„ mais le même intérêt que lui à ca-
„ cher ſa honte.".

Voilà Monſieur ce qui m'a été confié par M. Rouſſeau, à mon retour de Hollande. Car j'ai eu la curioſité de pouſſer juſqu'à Amſterdam, mais ſans m'arrêter nulle-part. J'ai vû tout avec tant de rapidité que je n'ai rien vû. Comme nous étions trop interompus à Bruxelles, il me propoſa de me retirer pendant cinq ou ſix jours dans un Château de M. le Duc d'Aremberg ſitué aux portes de Louvain. Il y apporta ſes papiers. Je les examinai de mes yeux & avec ſoin. Ce qu'il allégue dans ſon mémoire eſt vrai & n'eſt que trop vrai. Pourquoi faut-il qu'un homme qui a l'Eſprit & le ſavoir de M. Saurin, n'ait pas toûjours été honnête homme. Vous jugez bien, au reſte, que ſi je vous communique ce Mémoire, c'eſt qu'on me l'a permis expreſſément. J'ai repreſenté que pour tout ce qui s'appel-

le affaires, j'étois d'une imbecillité sans égale ; que, s'il survenoit le moindre embarras, je n'aurois que vous à consulter : & j'ai fait les honneurs de votre amitié comme d'un trésor dont je disposé à mon gré.

Quant à présent la manœuvre est simple. Tout ce que j'ai promis & tout ce qu'en effet je puis, c'est de faire que ce Mémoire soit lu à nos Puissances & bien appuyé. Je reponds de l'ami que j'emploierai. Mais le succès, quel sera-t-il ? A vous parler sans fard, je crains qu'il n'y ait ici une double chimère. Premièrement, qui se chargera d'une pareille commission ? d'ailleurs, si le personnage est tel qu'on le dépeint, un scélérat, qui ait vieilli dans l'hypocrisie, viendra-t-on à bout de l'intimider, quoi qu'il en soit, l'événement ne me regarde pas. J'ai seulement à examiner ce que j'y mets du mien, & plus je l'examine, moins je m'en fais de scrupule. Car l'accusé est coupa-

le ou il ne l'eſt pas, s'il ne l'eſt
ps, ce tête-à-tête ne l'expoſe à rien.
s'il l'eſt, ni ſa fortune, ni ſa réputa-
tion n'en ſouffriront; il en ſera quit-
e pour un peu de honte, devant un
eul témoin. Peine bien légère, au prix
e celle qu'il cauſe depuis vingt ans.
Pour moi, en attendant que la vé-
té ſe découvre pleinement, j'avoue
e deux ou trois choſes me préven-
nt fort en faveur de M. Rouſſeau.
me qu'étant maître d'imprimer à
connoi une flétriſſure ineffaca-
, en publiant les actes, & les pro-
ures, dont il a des copies légali-
; il reſiſte conſtamment à cette
ation qui feroit l'écueil d'une âme
aire. Mais de plus, ayant eu
le commencement de la Régence,
pouvoir de revenir à Paris, il
voulut rien écouter, à moins
on ne lui accordât les moyens de
ifier. On eut beau lui offrir
lettres de grace tournées de quel-
manière il voudroit. Jamais le

Prince qui deſiroit paſſionnément ſon retour, n'eut la force d'ordonner la réviſion du procès & le Poëte, quelque agrément qu'il dût ſe promettre dans le ſein de ſa patrie, n'eut pas la foibleſſe de renoncer à ſon honneur. Permettez, Monſieur, que j'encenſe un tel caractère. Et pour nous en tenir au Mémoire que je vous envoie, ne fait-il point d'impreſſion ſur vous? J'y vois un homme, qui peut ne pas connoître les autres, mais apparemment, il ſe connoît lui même. Quoi! pouvant demeurer tranquille où il eſt, il affronteroit les Priſons de Lille & braveroit le Miniſtère & la Juſtice ſi le cri de ſon innocence ne l'enhardiſſoit pas?

Voici encore une preuve bien forte, au moins pour moi. Pendant que nous avons été à la campagne, auſſi ſeuls que s'il n'y avoit eu que lui & moi ſur la terre, nous parlions de matin au ſoir, & faiſant paſſer en revue toutes ſes anciennes con-

noiſſances de Paris, je ne lui ai pas vu la moindre aigreur contre les perſonnes attaquées dans les Couplets, excepté M. Saurin & un autre qu'il eſt inutile de nommer. Pour tout le reſte, je ne vois pas même qu'autrefois il y ait eu de ſa part, ou jalouſie, ou ſujet de plainte. Sans que je ſois des plus fins, j'aurois dévoilé par quelque petit coin, ſur tout à la longue, une âme fauſſe. Mais non, il a toûjours cette ſorte d'ingénuité qui n'eſt point rare dans le Pariſien & il a eu là deſſus une franchiſe Tudeſque, bien éloignée du caractère qu'on lui attribue. En un mot ſa converſation m'a beaucoup inſtruit, car il ſait beaucoup; & je l'ai trouvé au fond le meilleur homme du monde, pourvû qu'on ne réveille point l'idée de ſon exil. Sur cette article, comment ſa bile ne ſeroit-elle pas émue? peut-on exiger d'un homme ce qui n'eſt pas dans l'humanité?

Je tiens donc ou plûtôt je crois tenir le vrai-semblable. Mais le vrai, & l'évident je ne le tiens pas. Renfermons nous dans les sages préceptes de Carnéade, puis que la Dialectique ne peut nous mener plus loin. Saurin est un scélérat : donc il a fait les Couplets. Je vous passe l'antécédent, & je nie la conséquence. Saurin les a envoiés au Caffé : donc il les a faits. Je tient l'antécédent pour certain, & je nie encore la conséquence. Qui donc les a fait, ces Couplets abominables ? En vérité je n'en sais rien & n'ai nulle envie de le scavoir. Je suis fâché seulement, qu'ils fassent perdre à la France un Poëte, qui alloit à l'immortalité, du même pas que les Racines & les Despréaux. Car, quoique le Génie se porte en tous lieux, il faut à un Poëte le séjour de la Capitale, pour conserver cette fleur d'expression qui tient à l'urbanité. Hélas ! celui-ci doit ses disgraces à la supériorité de

ſes talens. Une eſpece d'Oſtraciſme a été le fruit d'une réputation trop éclatante. Je n'ai rien de-tel à craindre il s'en faut du tout au tout: mais bien loin de courir après la gloire, quand même j'aurois la folie de m'imaginer que j'y puis atteindre, il me ſemble que je la fuirois. Rien ne vaut la prière du ſage: *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* Tout ce que l'étude a d'utile eſt indépendant du ſuccés. Elle nous occupe, voilà l'utile. A l'égard du ſuccés, quand nous ſommes imprimés, c'eſt aſſez qu'il nous laiſſe le courage de recommencer à nous occuper de même. Je vais, dans ces diſpoſitions, me reconcilier avec ma plume & mes livres. A Dieu Monſieur.

Paris, 4 *Novembre* 1730.

LETTRE II.

PERSONNE, Monsieur, n'étoit plus en état que moi, de satisfaire pleinement vôtre curiosité sur ce qui regarde feu M. l'Abbé Genest. Je l'ai fort connu ; & pendant les trois ou quatre dernières années de sa vie, il ne s'est guère passé de mois, que nous ne nous soyons vûs à table. Voilà où ses amis le possédoient tout entier. Vous allez donc le voir tel qu'il s'est montré à moi. Homme simple & vrai, dans qui les revolutions d'une vie de 80 ans, dont il passa moitié à la cour, n'avoient pas gâté les presens que la nature lui avoit faits. Homme sans éducation, sans fortune, sans étude ; mais qui par son bon sens, par ses talens, par sa bonne conduite, parvint à un rang

distingué, & dans les lettres & dans le monde.

Je sçais de lui-même, qu'il étoit né à Paris, & baptisé dans l'Eglise de Saint Gervais, le 17. Octobre 1639. A l'égard de sa famille, n'en parlons point, si ce n'est pour dire qu'un homme aussi vertueux que M. l'Abbé Genest, eut ce trait de ressemblance avec Socrate, d'être né d'une sage femme. Quand son origine seroit moins obscure, vous ne lui en feriez pas un mérite, vous, Monsieur, qui mettez votre gloire, non à être sorti d'ancêtres que la Bourgogne respecte, mais à les imiter. Peu de tems après sa naissance, il perdit son père; & il avoit déja treize à quatorze ans, que sa mère n'avoit pas encore songé à lui rien apprendre. Heureusement elle fut appellée pour accoucher la femme d'un Commis de M. Colbert; & l'accouchée dans le cours de sa convalescence, lui ayant bien répété que, pour faire fortune

auprès du Miniſtre, il ne falloit qu'avoir une belle main, le Jeune homme fut envoyé chez le plus fameux maître à écrire, où durant trois ou quatre ans il travailla ſans relâche; mais ſon projet de chercher place dans un Bureau, fut dérangé par l'eſperance qu'on lui donna de gagner des millions en peu de tems. Un de ſes camarades, héritier d'un petit fonds de boutique, ſe mit en tête d'aller le negocier aux Indes & s'obligea d'en partager le produit avec Geneſt, qui n'eut à mettre dans la Societé, que ſa bonne humeur & la diſpoſition qu'il avoit pour bien tenir un regiſtre. Jeuneſſe ne doute de rien: ils vont à la Rochelle, & s'embarquent. A peine furent-ils en haute mer, qu'un Vaiſſeau Anglois qui retournoit chez lui, les attaqua, &, les ayant débarraſſés de leur pacotille, prit ſoin de les tranſporter à Londres, où ils furent jettés ſur le pavé, ſans argent & ſans reſſource.

Vous voilà bien en peine, Monsieur, pour notre avanturier. Il s'en tire par le moyen d'un Seigneur Anglois, qui l'envoya dans sa campagne à quatre journées de Londres, pour enseigner le François à ses enfans, sortis depuis peu du collège & dont la plus forte passion étoit de monter à cheval. Passion, qui bientôt devint aussi vive dans le précepteur, que dans ses élèves; mais avec cette différence, que ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux fut pour lui une étude. Il acquit une grande connoissance des chevaux; & ce fut-là, par un coup du hazard, ce qui lui servit d'échelon pour monter où il arriva depuis. Car le Duc de Nevers ayant envoyé acheter des chevaux en Angleterre, son Ecuyer tomba dans la maison où étoit M. Geneft, profita de ses conseils pour l'emplette qu'il étoit chargé de faire, lui persuada de s'en revenir en France par la même occasion, & au re-

tour le preſenta à ſon Maître, comme un homme qui pouvoit être bon à tout.

Vous ſçavez que le Duc de Nevers ſe piquoit d'être poëte. Mais je ne vous ai pas encore dit que l'Abbé Geneſt, avant même que de ſçavoir écrire, ſçavoit déja ce que c'étoit que Vers. Une fille de mérite, & dont les nouveaux Moréris ont immortaliſé le nom, Louiſe Anaſtaſie Serment, logeoit ſur le même pallier que M. Geneſt, qui voyant arriver chez elle quantité de perſonnes diſtinguées par la naiſſance. (Car c'étoit encore le tems où la qualité de bel eſprit donnoit du relief) conçut pour cette vertueuſe fille une ſorte de vénération, & obtint par ſon empreſſement à lui rendre de petits ſervices, qu'elle daignât employer quelques momens à l'inſtruire. Il ſçavoit lire alors, mais rien de plus. Elle lui fit apprendre le Cid par cœur, & ne fut pas longtems à s'appercevoir que le

feu qui fait les poëtes, commençoit à étinceler déja dans son esprit. Il recevoit de son oreille les premières & les plus importantes leçons; en sorte que sa voisine lui ayant expliqué la méchanique du Vers, il ne tarda pas à faire voir de quel côté son génie devoit se tourner. Quand sa main se fut un peu fortifiée chez son maître à écrire, si l'occasion se présentoit de faire des Copies, dont il espérât d'être payé, il y passoit les nuits pour avoir de quoi aller à la comédie. En un mot, à travers les ténèbres même d'une éducation si négligée, ses dispositions pour la poësie se firent jour, quoiqu'il n'ait proprement commencé à les cultiver que lorsqu'il fut attaché au Duc de Nevers. On distribua les premiers prix de l'Académie en 1671. Tout ce que la France avoit de poëtes & de versificateurs, se mirent sur les rangs. Ils étoient soixante & seize, dont le victorieux fut M. de la Monnoye, votre ami par-

particulier, & l'un de mes premiers maîtres. Parmi tant de concurrens, si M. Geneſt n'atteignit pas à la couronne, du moins il en approcha de fort près; & ſa Piéce lui mérita des louanges, à la faveur deſquelles il ſentit croître ſon talent, & produiſit coup ſur coup diverſes autres poëſies, qui affermirent les fondemens de ſa réputation, non ſeulement par leur propre valeur, mais encore par les circonſtances où elles parurent. Il fit, à la ſuite du Duc de Nevers, la campagne de 1672 & celle de 1673. Dans la première il eut l'honneur de preſenter au Roi une Ode ſur la conquête de la Hollande, & dans la ſeconde une Ode ſur la priſe de Maſtric. Outre que ſes Vers étoient vraiment beaux, ils avoient d'ailleurs l'avantage d'être chantés, pour ainſi dire, ſur le champ de bataille, & mêlés avec les acclamations d'une armée triomphante. Pelliſſon,

cet homme illuſtre, dont le cœur méritoit encore plus de louanges que l'eſprit, & qui jamais ne perdit une occaſion d'être utile aux gens de lettres, ſe joignit au Duc de Nevers, pour faire valoir auprès du Roi les Poëſies de M. Geneſt. Auſſi furent-elles *honorées* des regards de Sa Majeſté, & recompenſées de ſes bienfaits, comme l'Auteur nous l'apprend (1) dans une Epître dedicatoire, où il témoigne ſon étonnement d'avoir pû *ſans art, ſans étude, ſans éducation parvenir à faire ces Poëſies, & ſi l'on ne m'a point trompé*, ajoute-t'il, *remontrer quelquefois les penſées de ces Anciens, que je n'ai jamais lus.* Voilà, dans un aveu ſi humble, la confirmation de ce que je vous ai dit.

A la fin de la campagne de 1673, ſa muſe reçut de nouveaux honneurs

(1) A la tête de ſon Recueil de *Poëſies à la louange du Roi*, imprimé en 1674.

il remporta le prix de l'Académie. Une victoire de cette eſpèce annoncée par les Gazettes, retentit dans tout le camp; & chacun prit part à ſa joie. Toutes les tables de l'armée ſe le diſputoient matin & ſoir. Je crois, Monſieur, vous avoir déja fait entendre qu'il aimoit les plaiſirs de la table, & qu'il s'y livroit de bonne grace. Un jour entr'autres, pendant qu'il buvoit & qu'il folâtroit avec une troupe de jeunes Officiers, le P. Ferrier, Confeſſeur du Roi, vint à paſſer devant leur tente, & lui ayant fait ſigne d'approcher, *je voudrois bien*, lui dit-il à l'oreille; *vous voir plus de ſageſſe, & un autre habit*; Paroles énergiques, qui trouvèrent un auditeur docile, enſorte qu'il n'eut pas plûtôt regagné Paris, qu'il accourcit ſa perruque, & troqua ſon épée contre un petit manteau noir. Pour peu que le P. Ferrier eût vêcu, ſes bonnes intentions ne ſeroient pas

demeurées ſans effet. Il faiſoit cas des gens d'eſprit, étant lui-même très ſçavant, & Auteur d'un excellent Traité *de Deo*. Je parlé ainſi de ce Livre pour l'avoir lû; mais une mort prématurée enleva le Père Terrier, & trompa les eſpérances de l'Abbé Geneſt, qui ne pouvant plus par reſpect pour ſa ſoutanelle, donner des ordres dans l'écurie du Duc de Nevers, prit le parti d'aller à Rome, où ce Seigneur avoit de grands biens. Il y paſſa deux ou trois ans, au bout deſquels il fût rappellé par M. Pelliſſon, qui le prit chez lui à Verſailles, où il ſe trouvoit en même tems à couvert des beſoins & à portée des graces. Mais ce qui me paroît plus heureux encore, il y eut toute facilité de ſe faufiler avec les hommes choiſis, qui furent ſucceſſivement prépoſés à l'éducation de M. le Dauphin, de M. le Duc du Maine, & de M. le Duc de Bour-

gogne. Quels hommes c'étoient ! Vous les connoiſſez, Monſieur, & je me borne ici à vous dire, qu'ils furent tous & les amis & les protecteurs de l'Abbé Geneſt; & qu'après l'avoir bien connu, ils conſpirèrent tous enſemble pour le placer, en qualité de Précepteur, auprès de Mademoiſelle de Blois, aujourd'hui S. A. R. Madame la Ducheſſe d'Orleans.

Jugez combien ſes mœurs devoient être aimables, puiſqu'un Boſſuet, un Decourt, un Malézica, charmés de voir juſqu'à quel point la nature avoit été libérale pour lui, entreprirent à frais communs de ſuppléer à ce que l'éducation ne lui avoit pas donné. Pendant qu'il étoit chez le Duc de Nevers, une prodigieuſe envie d'apprendre, mais jointe à l'impoſſibilité de puiſer dans les ſources, le rendoit aſſidu aux Conférences du célèbre Rohault, qui enſeignoit la Philoſophie de Deſcartes. Il n'en avoit

pû prendre dans les entretiens publics, qu'une teinture ſuperficielle, mais ſuffiſante néanmoins pour entrer là-deſſus en matière avec M. Boſſuet, qui, comme nous le ſçavons, d'ailleurs, étoit grand Cartéſien (2). D'abord ce ſçavant maître s'apperçut que les fondemens néceſſaires pour bâtir ſolidement, n'étoient pas jettés dans l'eſprit de ſon diſciple; je veux dire, que les règles de la Dialectique lui étoient inconnuës. Ainſi les leçons qu'il lui donna, commencèrent par cette ſcience, qui eſt la clef du raiſonnement. Tous les mardis, l'Abbé Geneſt ſe trouvoit au lever du prélat, & jouiſſoit de ſon entretien juſqu'à l'heure où M. le Dauphin entroit à l'étude. Peu à peu ils attaquèrent toutes les parties de la Philoſophie, & ce fut-là ce qui donna naiſſance à cette eſpèce de

(2) Huet. Comment. Lib. V. pag. 196.

Poëme. (3) qu'il ne publia que ſur la fin de ſes jours; mais dont il s'étoit occupé plus de trente ans: ouvrage auquel le Public n'a fait qu'un froid accueil, parce qu'il eſt venu dans un tems où la faveur du Carteſianiſme étoit déja bien diminuée.

Je n'ai pû voir le fameux Caton Decourt, mort en 1694. mais généralement tous ceux qui l'ont vû diſent que c'étoit un homme qu'on auroit mis au deſſus de tous ſes contemporains, s'il n'avoit apporté autant de ſoin à cacher ſon mérite, que ceux au contraire qui en ont peu, étudient les moyens de briller. Il conçut pour M. l'Abbé Geneſt une amitié ſans égale. Quand il avoit un moment à prendre l'air, il s'enfonçoit avec lui dans un boſquet de Verſailles; & le livre à la main lui

(3) Principes de la Philoſophie, ou Preuves de l'Exiſtence de Dieu, &c. Paris 1716.

expliquoit (4) quelque bel endroit des poëtes, ou des philosophes anciens. Vous ne croirez pas tout à fait, que cela seul ait pû lui tenir lieu de bonnes études, ébauchées dès l'enfance, & reprises dans l'âge mûr. Mais du moins il n'en falloit guères davantage pour lui former le goût; & ceux de nos confrères qui ont été de son tems à l'Académie, m'ont dit qu'en effet il opinoit toûjours avec un grand sens, & que, si l'on s'appercevoit quelquefois de son peu d'étude, ce n'étoit que par un silence également sage & modeste.

Venons à son troisième maître, M. de Malézieu, dont les mânes, si vous me permettez de parler poëtiquement, doivent être bien glorieux de voir que la place qu'il occupoit parmi les quarante, a été si dignement remplie. On lui est redevable de

(4) Portrait de M. Decourt, pag 18.

de tout ce que l'Abbé Geneſt à fait pour le théâtre: car non ſeulement il le forçoit à travailler en ce genre; mais il l'éclairoit, il le guidoit. Vous connoiſſez *Zéloïde*, *Pénélope* & *Joſeph*, Tragédies imprimées, qui ont été jouées avec un grand ſuccès. Une autre de ſes Tragédies, *Polymneſtre*, étoit de pure invention, & ſur un plan romaneſque, tracé par Mr de Maléziеu, qui prétendoit que la nouveauté toucheroit les ſpectateurs, & que les ſujets tirés de la Fable, ou de l'Hiſtoire, étoient ſi uſés, qu'on ne s'y intéreſſoit plus. Au contraire M. Decourt ſoutenoit que pour nous toucher, il faut des objets réels, & connu juſqu'à un certain point; qu'ayant, pour ainſi dire, paſſé notre enfance avec les Héros de la Gréce & de Rome, c'eſt-là ce qui nous fait prendre un intérêt à ce qui leur arrive ſur le théâtre, & qu'en conſéquence de ces principes, *Polym-*

neſtre échouëroit, quoique d'ailleurs la piéce fût bien verſifiée, bien conduite, pleine de ſentimens & d'heureuſes ſituations : l'événement juſtifia M. Decourt.

Un homme de Lettres ne trouve pas moins à profiter avec les femmes d'une grande condition, lorſqu'elles ont eu une éducation proportionnée à leur rang; & de ce côté-là votre confrère fut auſſi heureux qu'en hommes. Car Madame de Thiange, à qui le Duc de Nevers, ſon gendre, le preſenta, ne put lui refuſer ſon amitié, & bientôt le mit en liaiſon avec ſes deux ſœurs, Madame de Monteſpan, & l'Abbeſſe de Fontevraud. Celle-ci joignoit aux ſolides vertus de ſon état, un rare génie, & un ſçavoir encore moins commun. Homère & Platon lui étoient auſſi familiers qu'à vous. Elle goûta fort l'Abbé Geneſt : il alla paſſer pluſieurs étés à Fontevraud, & l'envie de lui

plaire l'engagea, quoiqu'âgé de quarante ans, à vouloir apprendre le Latin. Il eſt vrai que notre ami, Monſieur de la Monnoye, n'étoit guères moins âgé lorſqu'il ſe mit au Grec, où cependant il fit d'étonnans progrès. Mais l'Abbé Geneſt, avec des efforts incroyables, ne parvint qu'à une médiocrité, qui eſt inutile.

Puiſque je vous fais ici la liſte des perſonnes illuſtres, dont le commerce a le plus contribué à lui orner l'eſprit, comment oublierois-je Madame la Ducheſſe du Maine, qui pour l'avoir plus ſouvent auprès d'elle, lorſque ſes fonctions de précepteur furent finies auprès de Madame la Ducheſſe d'Orleans lui donna un appartement à Sceaux, où depuis il a toujours paſſé une partie de l'année, & même ſon dernier été, les plaiſirs ordinaires de cette Cour étant de tout âge?

Vous ſouvenez-vous, Monſieur,

d'avoir lû dans les *Divertiſſemens de Sceaux*, que M. le Duc & Madame la Ducheſſe du Maine faiſant l'honneur à notre confrère de plaiſanter avec lui, & cherchant l'anagramme de ſon nom, *Charles Geneſt*, trouvèrent ces mots: *Eh! c'eſt large Nés.* Il avoit effectivement un nés qui s'attiroit de l'attention, & qui ſurtout avoit extrêmement frapé M. le Duc de Bourgogne. Quand ce Prince apprenoit à deſſiner, il tournoit tous ſes deſſeins à faire le nés de l'Abbé Geneſt: qu'il fût en carroſſe, & que la glace vint à ſe tenir, auſſitôt il y traçoit avec ſon doigt ce Maître nés. Un jour le Comte de Matignon, celui-là-même chez qui vous ſçavez que je paſſe ſouvent la belle ſaiſon, ayant paru au lever de M. le Duc de Bourgogne avec un juſtaucorps tout blanc de poudre, auſſitôt l'aimable Prince avec la dente d'un peigne, repréſenta ſi parfaitement ce fameux nés,

qu'il y avoit de quoi rire en même tems, & de quoi admirer, en comparant la Copie avec l'original, qui étoit present. J'ai vû entre les mains de l'Abbé Geneſt une grande médaille de carton, où ce Prince l'avoit crayonné divinement bien. Autour de la médaille, il y avoit mis de ſa propre main, *Carolus Geneſtus Naſo.* A l'égard du revers, je vous dirai tout à l'heure ce que c'étoit; mais auparavant il faut que je vous faſſe un autre conte ſur ce nés ſi merveilleux.

Pendant que l'Abbé Geneſt étoit à Rome, il alloit ſouvent manger chez le Cardinal d'Eſtrées, qui aimoit fort les poëtes, & qui, lui même dans ſa jeuneſſe, avoit fait joliment des Vers (5). Un jour que ſon Eminen-

(5) On voit des vers de l'Abbé d'Eſtrées, depuis Cardinal, dans les Epigrammes de Colletet.

ce avoit beaucoup de gens à ſa table, il s'y trouva un homme qui, ayant le nés extrêmement grand, donnoit matière à un *bel humore*, l'un des convives, de dire beaucoup de gentilleſſes, bonnes ou mauvaiſes, ſur ce nés monſtrueux, dont il faiſoit ſemblant d'être effrayé. Arrive l'Abbé Geneſt, qui d'abord ne fit que ſe montrer à la porte, prêt à diſparoître pour ne rien déranger: mais le Cardinal d'Eſtrées l'appella & lui ordonna de prendre place. Alors le *bel humore*, ayant conſidéré ce ſecond nés, dont il parut plus effrayé que du premier, s'écria, en adreſſant la parole au Cardinal: *Eminentiſſimo, per un, ſi puo ſoffrire, via per due*, nô, & là deſſus, jettant ſa ſerviette, s'enfuit, & court encore, auſſi bien que le loup de la Fable.

Je vais en venir au revers de la médaille, dont je parlois; mais comment me rendre intelligible? Voyez,

je vous prie, dans les nouvelles Lettres de Madame de Sévigné, ce qu'elle raconte du Marquis d'Hoquincourt, qui à une cérémonie des Cordons bleus, étoit tellement habillé, que ſes chauſſes de page étant moins commodes que celles qu'il avoit d'ordinaire, ſa chemiſe ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît. Ainſi en uſoit ſouvent la chemiſe de l'Abbé Geneſt, ſans qu'il ſe mît en peine de la corriger. Or voici ce qui arriva de plaiſant: une de ces longues ſoirées d'hiver, où l'ennui cherche à pénétrer dans Verſailles, comme ailleurs, le Roi ſe divertit à voir un joueur de gobelets, qui faiſoit l'admiration de Paris & dont un des principaux tours étoit de prendre entre ſes mains un verre, le plus grand que l'on pût trouver, & de le faire diſparoître avec tant de ſouplеſſe, que ceux qui le regardoient de plus près, ſçavoient ce que le

verre étoit devenu. Pour mieux voir ſon jeu, l'Abbé Geneſt, près de la porte, avoit pris une lunette. Tout à coup l'Operateur ayant jetté les yeux ſur cette phyſionomie frapante, & ſçachant que ſa Majeſté ne demandoit qu'à rire, dit fort haut, & comme en colère: *Qui eſt cet homme-là qui oſe me regarder avec une lunette? Qu'on me l'amene.* Il fallut deſcendre du piedſtal: la compagnie s'entrouvre pour le laiſſer paſſer, pendant ce tems-là le verre eſt eſcamotté; & l'Operateur s'étant aperçu que l'Abbé Geneſt étoit habillé à la manière du Marquis d'Hoquincourt, il eut l'inſolence d'y porter la main, en diſant: *A quoi ſongez-vous, Monſieur l'Abbé, d'avoir là-dedans un verre qui peut vous bleſſer?* On vit en effet ſortir de-là ce grand verre, qui avoit diſparu. Jamais le Roi n'a ri de ſi bon cœur, & c'eſt un trait à mettre dans ſon hiſtoire: Car il me paroît édifiant,

qu'un Roi, & un ſi grand Roi, ait ri, du moins une fois en ſa vie, de ce rire naturel, qui eſt le partage de l'innocence champêtre.

Vous me demanderez ſi c'eſt donc là ce revers de médaille, que je vous avois promis ? Oui, Monſieur, & vous allez voir que je ne me ſuis point écarté. Quoique notre confrère fût l'homme du monde qui entendoit le mieux raillerie, cette avanture le déconcerta un peu. Il ne pouvoit ſe montrer nulle part dans Verſailles, qu'on ne ſe prît à rire ; enſorte qu'il fut pluſieurs jours ſans oſer paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non ſans avoir pris ſes précautions cette fois-là, pour être vêtu décemment. On fit remarquer cette nouveauté au Prince, qui ſur le champ & ſans dire mot, ayant recherché la médaille qu'il avoit faite de l'Abbé Geneſt mit au revers un temple de Janus fermé, avec ces pa-

roles à l'entour *Quod janum clauſit*; après quoi, il fit preſent de la médaille à l'Abbé Geneſt, qui l'en remercia par une fort jolie épître en vers.

On s'étonnera qu'ayant vêcu tant d'années à la Cour, où il étoit chéri des Princes & des Princeſſes, ſous la protection des perſonnes qui pouvoient le plus, il ait eu ſi peu de part aux graces. Car il n'eut du feu Roi qu'une Abbaye, qui rendoit à peine cinq cens écus. Ce ne fut qu'au commencement de la Regence, & par conſéquent peu de tems avant ſa mort, qu'il eut deux mille livres de penſion ſur l'Archevêché de Sens. Mais ne ſcait-on pas que la Cour ne jette rien à la tête de ceux qui ne ſont pas importuns? Et après tout, puiſqu'un revenu modique ſuffiſoit à ſes beſoins, & qu'il avoit l'âme aſſez belle pour ne point connoître l'avidité, n'a-t'il pas été l'homme le plus riche de ſon tems?

Outre celles de ſes poëſies qui ont été imprimées, & dont je vous ai cité la plûpart il en a laiſſé beaucoup d'autres, que je crois entre les mains de Madame la Ducheſſe du Maine. Ce ſont des Odes à la louange de Louïs XIV. ce ſont des comédies héroïques, qui ont été jouées à Sceaux; ce ſont des recits pour de petits ballets, qu'il faiſoit par l'ordre de Madame de Montespan, & dont quelquefois Madame de Maintenon donnoit le cannevas. Je me ſouviens d'en avoir lû pluſieurs, & particulièrement ceux qu'il fit pour le ballet que les Princeſſes danſèrent à Trianon, après la campagne de Philisbourg.

A l'égard de ſa proſe, je ne connois que ce qu'il y en a d'imprimé, c'eſt-à-dire, ſon *Portrait de M. Decourt*, & une *Diſſertation ſur la poëſie Paſtorale*, compoſée pour obéïr à une déliberation de l'Académie, qui portoit que chacun des Académiciens

traiteroit un ſujet de Rhétorique, ou de Poëtique, en attendant que la compagnie donnât quelque choſe de complet ſur ces deux arts, dont les diverſes parties, quoique dépendantes les unes des autres, peuvent aiſément ſe détacher.

Voilà, Monſieur, ce que ma mémoire peut ſe rappeller touchant M. l'Abbé Geneſt, que nous perdîmes la nuit du 19 au 20 de Novembre 1719. Je vous remercie de m'avoir mis ſur ce ſujet: vous êtes cauſe que j'ai paſſé une journée, qui me paroît une des plus belles de ma vie. Je viens de l'employer toute entière à m'entretenir d'un ami, & avec un ami. Qu'y auroit-il de plus doux pour moi, ſi ce n'eſt de vous entendre?

Paris, 6 Fevrier 1733.

LETTRE III.

J'AI dit la vérité, Monſieur, lorsque j'ai imprimé dans mon Hiſtoire de l'Académie, que j'en avois brûlé la ſuite paſſé 1700, vous en avez vu la minute qui alloit juſqu'à 1715. Je m'étois propoſé de finir par M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, parce que cela eût achevé le règne de Loüis XIV; mais de fortes raiſons, que je vous ſupplie de vouloir entendre, m'ont préſcrit les bornes où je me ſuis renfermé.

Premièrement, c'eſt depuis 1700 que l'Académie des Sciences & celle des Belles Lettres ont pris la forme qu'elles ont; & pluſieurs de nos confrères ayant été membres de l'une, ou de l'autre, leurs éloges ont été

faits il y a longtems par M. de Fontenelle, ou par M. de Boze. Pour me faire lire après deux écrivains d'une réputation ſi bien établie, ne faudroit-il pas que je fiſſe mieux qu'eux? Je ne le pourrois aſſûrément pas, quand je le voudrois; & même, dans le cas preſent, je ne le voudrois pas quand je le pourrois.

Mais de plus, à meſure que nous avançons, le nombre des Seigneurs & des Prélats ne fait que croître dans notre Académie. Or il n'y a pas de plaiſir à parler d'eux; ce qui ſoit dit en général: car il y a des exceptions. Je ſçais, & je ne le ſçais que trop, qu'on mécontente leurs familles, à moins qu'on ne raconte tout ce qu'ils ont fait, ou pretendent avoir fait de mémorable, ſoit dans l'Etat, ſoit dans l'Egliſe. Tout cela, je le veux, eſt digne d'admiration; mais, étant étranger à leur qualité d'Académicien, ne doit pas occuper tant de place dans

un livre, où le bon ſens demande qu'on s'attache principalement à ce qu'il y a de littéraire. Je n'aime les tracaſſeries, ni actives, ni paſſives. Toute la gloire qui peut revenir d'un ouvrage imprimé, ſi tant eſt que cette eſpèce de gloire ſoit faite pour moi, vaut-elle quelques minutes de chagrin? A l'égard de ceux qui n'ont été que gens de Lettres, il n'y a pas les mêmes dangers à courir. Mais encore faut-il ſçavoir quel rang ils tenoient parmi les gens de Lettres. Car quoique l'Academie ne reconnoiſſe aucune ſupériorité, ni de condition, ni de mérite, & qu'étant *fils d'Apollon, nous ſoyons tous égaux*, comme l'a dit Saint Evremont, il eſt cependant vrai que le Public, dès à preſent, n'admet pas cette égalité prétenduë, & que la poſtérité l'admettra encore moins. Ainſi ſuppoſé que tel de nos confrères, mort il y a trente ans, n'ait rien fait de merveilleux, c'eſt

bien assez, ce me semble, qu'il ait joui d'une réputation, qui ne se refuse point à un mérite tant soit peu distingué : pourquoi demander que l'histoire le ressuscite, & qu'on lui decerne des honneurs si long-tems après sa mort ?

Je me souviens d'avoir lû, que l'ordre de Cîteaux, assemblé capitulairement, fit un statut, par lequel il fut ordonné que, vû le grand nombre de leurs Religieux qui avoient été inscrits au Catalogue des Saints, ils ne poursuivroient désormais la canonisation d'aucun ; & cela, de peur que la trop grande quantité n'en fit baisser le prix : *Ne multitudine Sancti vilescerent in ordine* (1). Précaution sage, & nécessaire sans doute, dans les tems héroïques de ce fa-

(1) *Voy. l'Epît. Déd. du Père Thomas le Blanc*, au devant de la *Vie du P. Vincent Carafe*, imprimée à *Lyon* en 1657.

fameux rodré, leſquels, je l'avouë, me ſont encore moins connus, que ceux de la Grèce. Quoiqu'il en ſoit, je ne ſerois pas fâché que les Académies fiſſent un ſtatut dans ce goût-là d'autant plus qu'elles n'ont pas l'infallibilité de l'Egliſe. A force de multiplier nos héros, les véritables y perdront; les faux n'y gagneront pas: & le monde ſe fera tellement à nos Apothéoſes, quelles ne ſignifieront plus rien.

Que de Militaires aiment à lire la vie d'un Condé, d'un Turenne, cela eſt dans l'ordre: ils y trouveront l'agréable & l'utile. Mais à quoi bon les memoires d'un guerrier, qui ne s'eſt point ſignalé? Voilà cependant à quel excès l'Hiſtoire Littéraire eſt portée de nos jours. Autant que j'en puis juger par les Journaux d'Allemagne, cette mode nous eſt venue de certaines Univerſités, où il n'eſt guère permis d'enterrer un Bachelier, & à plus forte raiſon un Docteur,

ſans prononcer & imprimer ſon Oraiſon funèbre. Voyez, je vous prie, le Dictionnaire de Moreri, combien vous y verrez des gens inconnus d'ailleurs! combien d'illuſtres, qui n'ont brillé que dans l'enceinte d'une paroiſſe, ou d'une Communauté; & dont la mémoire ne pouvoit être précieuſe qu'à leur petite contrée! Où en ſerions-nous, ſi plutarque avoit ſuivi cette metode? A peine la mémoire de l'homme ſuffiroit-elle pour retenir les noms propres des Grecs & des Romains, dont il auroit eu à rendre compte. Pour moi, je ſerois bien charmé que nous euſſions une bonne vie d'Homère, de platon, d'Horace, de Virgile & de leurs pareils. Voilà le cas où les plus minces détails ne pourroient que m'intéreſſer; mais je ne donnerois pas un fétu pour ſçavoir quelle année de Rome naquit Bavius; qui étoient ſon père, ſa mère, ſa nourrice, ſon précepteur; combien il eut de frè-

res, combien de sœurs ; quelle année & quel jour il mourut.

Je ne conclus pas de tout ceci, qu'à la mort de nos confrères, & le jour destiné à les pleurer, nous fassions mal de leur payer le tribut des louanges qui leur est dû. Rien n'est plus légitime ; & même quand on passeroit un peu les bornes d'une trop scrupuleuse vérité, ce seroit partir d'un bon principe : Car l'amitié & la douleur grossissent les objets. Mais de vouloir que plus de trente ans après leur mort, car voilà de quoi il s'agit pour la continuation de notre Histoire, j'aille rechauffer leur panégyrique, sans avoir trouvé de nouveaux matériaux, qui mérite d'être mis en œuvre, c'est une carrière que je laisse ouverte à ceux qui auront, je ne dis pas plus de zèle, mais plus d'art que je n'en ai.

Par exemple, j'en suis demeuré au Président Rose, qui mourut le 6 Janvier 1701. Vous sçavez que

Madame la première Préſidente (2) eſt aujourd'hui tout ce qui reſte de ſa poſterité. Je ſerois bien flaté certainement, de pouvoir écrire quelque choſe de ſon goût, & qui fît honneur à ſon ayeul. Toute la France ſçait qu'il étoit aimé de Louis XIV. qu'il avoit beaucoup d'eſprit, qu'il fit une grande fortune. Mais venons à l'Académicien. Qu'ai-je à en dire? Qu'il a plus d'une fois harangué le Roi à la tête de la Compagnie, & avec beaucoup de ſuccès. Je ne trouve que cela, ni dans nos Regiſtres, ni dans la mémoire de ſes contemporains. Or, dites-moi, Monſieur, ſi cela ſeul eſt ſuffiſant pour qu'un lecteur, qui ne cherche que du Littéraire dans mon ouvrage, me pardonne de lui raconter, & l'éducation de M. Roſe, & par quels emplois il a paſſé, & *tous ſes faits & geſtes* pendant une vie d'environ 90

(2) *Madame Portail.*

ans? Je n'ai point assez d'art, encore une fois, pour coudre proprement un accessoire très-long avec un principal très-court.

A la vérité, l'expérience de mon prédecesseur me condamne car M. Pelliſſon, dans ſes éloges de nos premiers Académiciens, ne fait point ſcrupule de s'étendre ſur quantité de choſes, tout à fait étrangères à l'Académie; & il narre avec tant de graces, qu'on lui ſçait gré de tout ce qu'il dit. Mais il avoit pris un tour heureux: ſon Hiſtoire eſt écrite en forme de lettre à un de ſes parens; & une lettre, comme vous le ſçavez mieux que moi laiſſe un champ libre aux digreſſions, aux réflexions, au badinage même. Tout ce qu'on veut y entre ſans difficulté, & y eſt bien reçu. Pourquoi donc n'ai-je pas pris le même tour, me direz-vous? Parcequ'il n'appartient qu'à celui qui s'en ſert le premier. On aura beau dire qu'on l'auroit imaginé ſans lui:

LETTRES DE

s'y trouvant assemblés, l'un d'eux mit la conversation sur la campagne de Flandres dont il paroissoit renvoyer toute la gloire à M. de Louvois, Vittorio qui haïssoit M. de Louvois, interrompit ce louangeur, & avec son jargon, qui n'étoit ni Italien, ni François *Monsu*, lui dit-il, vous nous faites ici de votre *Monsu Louvet il piu grand-huom* qui soit dans l'Europe: contentez-vous de nous le donner *per il piu grand commis*, & si vous y ajoutez quelque chose, dites, *per il piu grand brutal.*

Vous jugez bien, Monsieur, que dès le landemain M. de Louvois fut instruit, & ne manqua pas de se plaindre au Roi: ce grand Prince, qui eut toûjours pour maxime, que de s'attaquer à ceux qu'il honoroit de sa confiance, c'étoit lui manquer de respect à lui même; repondit qu'il châtieroit l'insolence de l'Abbé Siri. Rose, dont le Roi se servoit pour écrire ses lettres particulières, étoit

actuellement dans le cabinet de Sa Majesté : il entendit ce qui se disoit. Quand le Ministre se fut retiré, il supplie le Roi de vouloir suspendre sa juste colère jusqu'au soir : il va promptement à Chaillot, il se met au fait, & revint au coucher du Roi ; & lui ayant demandé un moment d'audience : Sire, lui dit-il, le fait est à peu près tel qu'on l'a rendu à Votre Majesté. Vous sçavez que mon ami Siri à une méchante langue, & se met en colère aisément mais il devient fou & furieux, lorsqu'il croit qu'on blesse la gloire de votre Majesté. On s'est avisé en presence de tous les Etrangers, qui étoient chez lui, de louer M. de Louvois, comme si la dernière campagne n'avoit roulé que sur ce Ministre. On la voulu faire admirer à tous ces Etrangers, comme le plus grand homme de l'Europe. Alors la tête a tourné à mon pauvre ami :

il

il a dit que Mr. de Louvois pouvoit être un grand commis & rien autre chose : qu'il étoit aisé de réüssir, dans son métier, lorsqu'avec tout l'argent du Royaume, on n'avoit qu'à exécuter des projets aussi sagement formés, & des ordres aussi prudemment donnés, que ceux de Votre Majesté. Ah! il est si âgé, dit le Roi, qu'il ne faut pas lui faire de la peine.

Je ne doute pas, Monsieur, que ce récit n'intéressât les honnêtes gens, quelque part qu'il fût placé. On aime toûjours ce qui porte le caractère d'une amitié vive & généreuse, surtout dans un homme élevé à la Cour. On est charmé aussi de voir ce que c'est qu'à propos toucher la passion. Mais plusieurs traits semblables, quand nous en aurions à foison, ne feroient pas une Histoire de l'Académie.

Remarquez donc, je vous prie, que pour un ouvrage de cette nature,

l'Auteur eſt bridé de tous côtés; & par les égards qu'il doit à ſa compagnie, s'il eſt Académicien, & par les attentions qu'il doit au public & à la vérité. Jugez-vous qu'il ſoit aiſé de ménager tout à la fois tant d'intérêts différens, & qui, de tems en tems, ſont oppoſés l'un à l'autre? Permettez-moi de vous dire. *Seigneur tant de prudence entraîne trop de ſoin*, ou du moins, ſi la choſe eſt facile, ce n'eſt pas un franc Gaulois, tel que vous me connoiſſez.

Avant que de vous quitter, & puiſqu'il s'agit ici de notre Hiſtoire, il me reſte à vous demander une grace. Remerciez bien pour moi notre cher père Oudin, de l'avis qu'il m'a donné au ſujet d'une certaine Epitaphe latine (3), que j'ai miſe mal à propos ſur le compte de M. Pelliſſon, pour m'être fié trop légèrement aux

(3) L'Epitaphe de Sarafin, rapportée dans l'Hiſtoire de l'Académie, article, PELISSON.

Mémoires que l'Abbé Ferries m'envoya. Je me crus à couvert de toute surprise, en ne partant que d'après le cousin-germain de M. Pelliſſon. Il eſt cependant très-certain, que l'Auteur de cette Epitaphe, c'eſt Ménage, puisqu'elle ſe trouve dans la ſixiéme édition de ſes poëſies, que j'ai devant les yeux, au moment que je vous écris. Ainſi je vois par moi-même que les plus attentifs ſe trompent. Mais que penſer de nos compilateurs, qui ſur la foi d'un anonyme, ou ſur un ſimple ouï-dire, farciſſent leurs récits de fauſſetés? Quelquefois ils n'attendent pas même qu'on ſoit mort. J'en pourrois citer qui me font Auteur, ou Editeur de Livres, dont à peine ai-je vu le titre. Pour achever donc de vous dire nettement ma penſée ſur l'Hiſtoire littéraire de nos jours, je crois, Monſieur, qu'elle ſeroit plus courte de moitié ſi on pouvoit la purger de tout ce qui n'a pour fonde-

ment, que la flaterie, la malignité, ou l'ignorance de l'Ecrivain.

Paris, 27 *Août* 1733.

LETTRE IV.

Je m'étois bien douté, Monsieur, que nos dernières nouvelles Académiques iroient à Dijon. Mais la Renommée, à son ordinaire, n'a pas manqué de confondre le faux avec le vrai. Je suis en état de vous faire un plus fidèle récit.

Au commencement d'Octobre, un fameux Avocat nous fit dire par M. l'Evêque de Luçon, que, si la place vacante n'étoit point encore destinée, il desiroit passionnément qu'on le nommât pour la remplir. J'étois present: nous repondîmes que l'Académie, qui est l'école de l'Eloquence, ne pouvoit qu'être flattée de s'attacher un Orateur si célèbre; & que dans un tems où le Barreau se distinguoit plus que jamais, nous étions fâchés de n'avoir qu'une place à of-

frir. On ajoûta seulement, que comme plusieurs Avocats se trouvoient impliqués dans une affaire, dont la Cour n'étoit pas contente, il devoit prendre les mesures convenables pour se ménager l'agrément du Roi. Peu de jours après, nous fûmes que tout obstacle étoit levé de ce côté-là: & dès-lors nous nous expliquâmes dans le public sur notre élection future, afin que deux ou trois concurrens qui meritoient des égards, n'eussent point à nous reprocher de leur avoir laissé faire des pas inutiles. Pendant que cela se passoit ainsi, notre Candidat revint de sa campagne pour la rentrée du Parlement, & il se rendit, selon l'usage, à la Buvette, où quelques-uns de ses Confrères, animés peut-être d'un peu de jalousie, se divertirent à representer combien il seroit glorieux à l'Ordre des Avocats, qu'un de ses dignes suppôts allât de porte en porte mandier nos suffrages. Telle fut

l'amertume de leur plaiſanteries, que non ſeulement il promit de ne voir aucun de nous, mais il s'impoſa même la loi de le déclarer publiquement, & il tint parole. Tous les Ordres, vous le ſçavez, ont leur petit orgueil. Autre choſe eſt, dirent nos Capitulans, de ne point rendre de viſites: autre choſe, d'aſſurer & de publier qu'on n'en veut point rendre. Une pure civilité, qui n'a bleſſé ni les Chefs du parlement, ni les Maréchaux de France, ni les Prelats, fuſſent-ils membres du ſacré Collége, peut-elle bleſſer l'Ordre des Avocats? Quoiqu'il en ſoit, notre Chapitre Général ayant été convoqué dans les règles, nous fîmes un autre choix ſans qu'il fût dit une parole concernant l'homme de mérite, que nous avions regardé pendant un mois, & avec un ſenſible plaiſir, comme un Confrère deſigné.

Paris a raiſonné là-deſſus, comme ſur toute autre nouvelle, ſans exa-

miner si le principe d'où l'on part, est certain. On pose donc ici pour principe, que nous exigeons des visites, & que nous avons un statut par lequel il est dit que nous ne recevrons personne qui n'ait Sollicité. Mais se sont de ces discours, qui, n'ont pour tout fondement, que la possession où ils sont de n'être pas contredits.

Où prend-on, en effet, que nous aions un statut, qui contienne rien d'approchant? Tout ce qu'il y a de prescrit à cet égard, c'est qu'il se tienne pour chaque élection, deux assemblées générales, convoquées exprès, où rien ne se decide que par voie de scrutin, & à la pluralité des suffrages: la première des ces assemblées étant pour déterminer quel sujet on proposera au Roi notre Protecteur, & la seconde, pour l'élire dans les formes, si le Roi a donné son agrément.

Mais ce ſujet, comment le choiſir? Ou la Compagnie jettera d'elle-même les yeux ſur qui elle voudra: ou ceux qui le deſirent, ſe feront connoître à la Compagnie. Il n'y a que ces deux moyens, & il ne peut y en avoir un troiſiéme.

On pancheroit ſans doute pour le premier, ſi le tître d'Académicien étoit un ſimple tître d'honneur, & s'il étoit permis à la Compagnie de le donner au mérite, qui ſeroit le plus de ſon goût. Mais il n'en eſt pas ainſi. Outre l'honneur qu'on y attache, c'eſt un tître qui nous met dans l'obligation de participer aux travaux de la Compagnie, avec plus ou moins d'aſſiduité, ſelon que nos autres devoirs nous le permettent. Or, ſous prétexte de faire honneur à quelqu'un, eſt il juſte qu'à ſon inſçu on lui donne un tître onéreux?

Je doute que M. Pelliſſon eût aſſez fait reflexion là-deſſus, quand il dit

que *Meſſieurs* (1) de l'Académie, *lors qu'ils ont à ſe choiſir un collégue devroient toûjours nommer le plus digne, ſans même qu'il s'en doutât.* Car enfin, Monſieur, ne peut-il pas arriver que celui qu'on aura nommé, ait des raiſons pour ne point accepter? On offrira donc alors cette même place à un autre; & puis peut-être, à un autre encore. Qu'y auroit-il, & de moins convenable à la dignité de la Compagnie, & de moins flatteur pour celui à qui la place demeureroit?

Perſonne, dit M. Pelliſſon, *ne refuſeroit cet honneur.* Vous voyez, qu'il en parle toûjours, comme d'un bénéfice ſans charges. *Ou*, ajoûte-t-il, *ſi quelqu'un étoit ſi bizarre, toute la honte, & tout le blâme en ſeroit ſur lui.* Oui, s'il refuſoit avec mépris, & par caprice: mais non, s'il remercioit avec politeſſe, avec reconnois-

(1) Hiſt. de l'Acad. Tom. 1. p. 373. de l'edition faite chez Coignard, 1730.

ſance, & par un principe de probité; alléguant que ſon emploi, ou ſes infirmités, ne ſouffrent pas qu'il vaque à nos exercices, & ne voulant point contracter un engagement, qu'il n'eſt pas le maître de remplir.

Quand même cet inconvenient ſeroit peu à craindre; ne ſeroit-ce pas pour l'Académie une difficulté bien grande, ou plutôt inſurmontable, que de choiſir toûjours le plus digne? Je ne ſais s'il pourroit lui arriver, dans tout un ſiécle, de faire deux ou trois choix, dont perſonne abſolument ne murmurât, comme d'une préférence aveugle. Car la République des Lettres, ſi l'on s'en rapporte à l'idée que ſes citoyens ont d'eux-mêmes, n'eſt compoſée que de Patriciens. Tous, depuis le Philoſophe juſqu'au Chanſonnier, croient ſe valoir les uns les autres. On y paſſe même pour très modeſte, quand on croit ne valoir pas mieux qu'un autre.

TAYLOR INST. OXFORD

Tout cela, si je ne me trompe, fait voir que nécessairement il faut user du second moyen, dont j'ai parlé; c'est-à-dire, que ceux qui se proposent d'occuper une place dans l'Académie doivent lui faire connoître leur intention.

Mais, dit-on, cela occasionne des brigues. Je n'en disconviens pas. Pourquoi n'est-il pas aussi facile de les empêcher, qu'il est raisonnable de les blâmer?

Mais, dit-on encore, il s'ensuivra toûjours de là, qu'un homme modeste, quelque mérite qu'il ait, prendra le parti de se tenir à l'écart, pendant que la présomption & la hardiesse triompheront; c'est une conséquence mal tirée. Quelque modeste que soit un Orateur, un Poëte, un Savant, il n'en vient pas à un certain degré de mérite, sans être connu malgré lui: & du moment que nous les connoîtrions, en vain tâcheroit-il d'imposer silence à l'envie

que nous aurions de nous l'aſſocier. Il n'y auroit qu'un cri dans l'Académie pour avoir un Collégue ſi propre à nous faire honneur, & à nous aider dans nos travaux.

Quand vous avez été reçu, Monſieur, vous êtes-vous trouvé dans la dure néceſſité de faire quelque démarche, qui dût coûter à cette honnête pudeur, compagne inſéparable du vrai mérite? Vous étiez connu dans la Compagnie: & comment ne l'auriez-vous pas été? Pouvions-nous ignorer que le Parlement de Bourgogne poſſédoit un Magiſtrat, dans qui le ſavoir de Varron étoit réüni avec les talens d'Horace? Auſſi fûmes-nous attentifs à nos propres intérêts, quand votre Parlement vous députa ici pour ſes affaires particulières. Pluſieurs de vos amis vous obligèrent de penſer à une place qui vaquoit alors: & leur zèle, moins pour votre gloire que pour celle de l'Académie, fit toutes les avances.

Mais enfin, les visites sont-elles d'obligation ? Je répons hardiment, non : & en voici la preuve, qui est telle qu'on n'a rien à répliquer. Vous savez qui fut reçu le 25 Novembre 1723. Assurément nous ne doutons ni vous ni moi, que ce ne soit le moindre des Académiciens, *quot sunt, quotque fuere, quotque* (2) *aliis erunt in annis.* Or il fut élu dans un tems où, depuis plus de six mois, il étoit au fond d'une Province éloignée. Un homme qui est à Salins, rend-il des visites dans Paris ? On ne laissa pas de l'élire, sur ce que les amis qu'il avoit dans la Compagnie, repondirent qu'il feroit vivement touché de cette faveur.

Pour conclure, il resulte de ces raisonnemens, & de ces exemples, que l'obligation de ceux qui pensent à l'Académie, se reduit à faire savoir ou par eux-mêmes, ou par quelque

(2) *Catull.* Epigr. XLVII.

Académicien, qu'ils y penſent. Voilà, dis-je, l'obligation étroite, qui pourtant n'exclud pas ce qui eſt dicté par la politeſſe. A cela près, rien de plus odieux pour nous que les viſites intéreſſées. Je n'avois, pour le prouver, qu'à tranſcrire un endroit (3) de nos Regiſtres, qui vous

(3) Du Mardi 5 Avril 1701. Ce jour la Compagnie a de nouveau examiné ce qu'il y avoit à faire pour obvier aux inconveniens des brigues & des Sollicitations, lorſqu'il y a des places vacantes; ſon intention étant de les déférer uniquement au mérite, afin de rendre ſon choix veritablement digne de l'approbation du Roi ſon Protecteur, & de l'eſtime du public. Après une longue & exacte diſcuſſion, il a été reſolu d'un commun conſentement, que deſormais les Sollicitations des prétendans, que la coûtume avoit introduites, & qui ne ſont propres qu'à rebuter les perſonnes les plus capables de conſoler l'Académie de ſes pertes, ne ſeroient plus tolérées. Que pour en abolir l'uſage, tous Meſſieurs s'engageroient ſur leur honneur à n'avoir jamais d'égard, ni à ces ſortes de Sollicita-

paroîtra décisif. Mais pendant que vous commentez la Coûtume de Bourgogne,

tions, ni à toutes les autres qui paroîtroient avoir été recherchées & mandiées. Que de plus chacun d'eux feroit entendre dans le plublic, & déclareroit à ceux qui Solliciteroient qu'elles pourroient plûtôt nuire que servir. Qu'à la première séance publique, celui de Messieurs qui se trouveroit à la tête de la Compagnie, marqueroit la même chose dans son Discours. Qu'enfin pour donner plus de force & de vigeur à la Déliberation presente, on en rendroit compte à sa Majesté. Après quoi de peur qu'avec le tems quelqu'un de Messieurs faute d'être suffisamment instruit du present Reglement, ne manque à l'observer, on a encore resolu que toutes les fois qu'il y auroit une place à remplir dans l'Académie, le Secrétaire de la Compagnie le lira en pleine assemblée.

On voit dans l'Hist. de l'Acad. Tom. I. pag. 80, qu'en 1727. ce Réglement fut renouvellé, & même avec des clauses encore plus fortes. Car il est dit en termes formels que tout Académicien signera ce Reglement, & que sa signature lui tiendra lieu de serment.

gogne, j'ai voulu commenter auſſi le Code Académique, ſur l'article des élections.

Je ne ſais, au reſte, pourquoi vous m'exhortez tout de nouveau à continuer l'Hiſtoire de l'Académie j'ai eu l'honneur de vous expoſer déja plus d'une fois les raiſons qui m'en détournoient. Premièrement, depuis 1700, qui eſt l'année où mon Ouvrage finit, l'Académie des Sciences & celle des Belles-Lettres ont pris la forme qu'elles ont; & pluſieurs de nos Confrères ayant été membres de l'une ou de l'autre, leurs eloges ſe liſent dans les Mémoires de ces deux Académies. Quel gré me ſauroit-on, je vous prie, de redire les mêmes choſes en d'autres termes? Mais de plus, quoiqu'*étant fils d'Apollon, nous ſoyons tous égaux*, il eſt cependant vrai que le Public n'admet point cette égalité prétendue, & que la Poſterité l'admettra encore moins. Ainſi, ſuppoſé que tel de nos Confrères,

mort il y a trente ou quarante ans, n'ait rien fait de bien merveilleux ; eſt-il de quelque importance que l'Hiſtoire le reſſuſcite, & que ſi longtems après ſa mort on lui decerne des honneurs ?

Je me ſouviens d'avoir lû, que l'Ordre de Cîteaux, aſſemblée capitulairement, fit autrefois un Statut, par lequel il fût ordonné que, vû le grand nombre de leurs Religieux, qui avoient été inſcrits au Catalogue des Saints, ils n'en feroient plus canoniſer ; & cela, *ne multitudine* (4) *ſancti vilescerent in Ordine*. Peut-être que les Académies ne feroient pas trop mal d'avoir un Statut dans ce goût-là.

A la mort de nos Confrères, & le jour deſtiné à les pleurer, rien n'eſt plus

(4) Les paroles ſont rapportées par le D. Thomas le Blanc, dans l'Epître dédicatoire qu'il adreſſe à l'Abbé de Cîteaux ; & qu'il a miſe à la tête d'une *vie du R. P. Vincent Carafe*, imprimée à Lyon, 1652.

plus juste que de leur payer le tribut de louanges qui leur est dû: & même quand on passeroit un peu les bornes d'une trop scrupuleuse vérité, cela seroit excusable, parce que l'amitié & la douleur peuvent grossir les objets. Mais de vouloir que plus de trente ans après leur mort, car voilà de quoi il s'agit pour la continuation de notre Histoire, j'aille réchauffer leur panégyrique, sans avoir trouvé de nouveaux matériaux, qui méritent d'être mis en œuvre, c'est une carrière que je laisse ouverte à ceux qui auront, je ne dis pas plus de zèle, mais plus d'art que je n'en ai. Un ouvrage de cette nature demande que l'Auteur ait toûjours l'équerre & le compas à la main, pour ne s'écarter jamais, ni des égards qu'il doit à sa Compagnie, s'il est Académicien; ni des attentions qu'il doit aux familles, qui s'y trouvent intéressées; ni sur-tout du respect qu'il doit au Public, & à la verité.

Tant de circonspection devient une contrainte, qui passe mes forces. Je suis, &c.

Paris, 15 *Décembre* 1733.

LETTRE V.

Je vous envoie, Monsieur, ce qu'on vient (1) d'écrire contre vous, ou plûtôt contre la Poësie Françoise, à l'occasion de votre Préface sur le Poëme de Pétrone. Si vos Censeurs n'en vouloient qu'à vous personnellement, ils pourroient demeurer tranquiles à l'ombre de cette douceur, & de cette modestie, qui vous sont naturelles. Mais comme ils soûtiennent des opinions, dont le Parnasse est allarmé, il seroit mal de garder le silence.

Tous leurs raisonnemens portent sur ces deux paradoxes. I. *Que la Poësie peut, & même devroit se passer du vers.* II. *Que nos vers François peuvent & même devroient se passer de la rime.*

(1) Le Journal des Sçavans, Février 1737. Article VI. avec les Feuilles du Pour & Contre CXLVI, & CXLVII.

Quant au premier, c'eſt une de ces nouveautés ſpécieuſes que feu M. de la Motte eſſaya de mettre à la place des vérités reçues. Vous ſavez, qu'il étoit l'homme du monde le plus poli, & qu'aſſûrément il ne lui tomba jamais dans l'eſprit, que d'avancer des ſentimens contraires aux nôtres, ce fût nous mortifier. J'ai donc lieu de croire que lui-même ſi nous avions l'avantage de le poſſéder encore, il me pardonneroit comme à notre cher, & illuſtre Abbé (2) Fraguier, de n'adopter pas quelques-unes de ſes idées.

Toutes les fois que je l'ai preſſé de nous dire ſur quel fondement il vouloit proſcrire la verſification, j'ai vû ce qui ſe voit clairement par ſes Diſſertations imprimées, que ce qui le mettoit de mauvaiſe humeur con-

(2) On a de ce ſavant Académicien une Diſſertation ſur le même ſujet, imprimée dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, Tome VI.

tre les vers, c'étoit l'extrême difficulté d'en faire de bons. En recevant ſon principe, je rejette ſa conſéquence. Il eſt difficile de faire d'excellens vers: cela eſt vrai, & plus vrai peut-être, que notre Confrère ne ſe l'eſt imaginé. Mais, de cette difficulté même, je conclus qu'un Poëte, ni ne peut, ni ne doit écrire qu'en vers.

Qu'eſt-ce, en effet, qu'un Poëte? Horace (3) ne donne ce titre qu'à un eſprit ſupérieur; qu'à une bouche d'où ſortent des ſons capables d'élever l'âme. Puiſqu'un Poëte eſt donc un eſprit ſupérieur, c'eſt à lui qu'il eſt réſervé de vaincre les difficultés, & par conſéquent la difficulté du vers, à ne la conſidérer qu'en elle même, n'autoriſe pas un Poëte à écrire en proſe. Mais de plus, s'il eſt vrai que ces ſons harmonieux, qui doivent nous élever l'âme, réſulte principa-

(3) . . . . *Cui mens divinior, atque os Magna Sonaturum.* Sat, I. 4. 43.

lement de cette difficulté vaincue ; dès lors tout Poëte pour arriver à sa fin, doit prendre ce moyen. Sans cela, borné au langage commun, il n'est point Poëte, & il me dispense d'une admiration, qui l'eût mis dans un rang à part.

De cette dernière raison, il s'ensuit que le vers, tout difficile qu'il est, n'a été introduit dans la Poësie, que pour faciliter aux Poëtes l'exécution de ce qu'ils se proposent. Car quel est leur fin ? Horace vient de le dire. C'est d'agir sur notre ame, non seulement par la nature des objets, qu'ils nous mettent devant les yeux ; mais encore par la nature des sons, dont ils nous frappent l'oreille.

Que ces sons mélodieux soient attachés, si j'ose m'exprimer ainsi, à un certain arrangement de mots, & à une certaine mesure de syllabes, c'est ce qu'un Sophiste voudroit qu'on lui prouvât en forme. Mais, sous prétexte que la cause n'est pas suffi-

sam-

ſamment connue, on n'eſt pas reçu à conteſter un effet certain. Contentons-nous de ſavoir avec (4) Ciceron, que l'oreille, ou plûtôt l'âme, à qui l'oreille fait ſon rapport, a dans elle-même la meſure de tous les ſons: & que cette eſpèce de meſure qu'on appelle vers, fut indiquée & déterminée, non par le raiſonnement, mais par le ſentiment. Vouloir pénétrer plus avant, ce ſeroit une vaine curioſité: & ſoûtenir que ce goût univerſel pour le nombre poëtique vient d'une convention arbitraire, ce ſeroit démentir la Nature, dont les impreſſions, lorſqu'elles ſont de tous les tems & de tous les lieux, ont plus de force que tous les argumens poſſibles.

(4) *Aures enim, vel animus aurium nuntio, naturalem quandam in ſe continet vocum omnium menſionem.* Orat. Cap. 53.

Neque ipſe verſus ratione eſt cognitus, ſed naturâ, atque ſenſu, quem dimenſa ratio docuit, &c. Ibid. Cap. 55.

Pourquoi la prose, dira encore un Sophiste, ne pourroit-elle pas, avec la vivacité des images, avec la hardiesse des figures, avec la pompe de l'expression, tout ce que peut-la Poësie accompagnée du vers? Parce qu'il manquera toûjours à la prose, lui répondra-t-on, cette espèce particulière d'harmonie, qui, au jugement de l'oreille, ne peut résulter que d'une telle mesure, qu'on appelle vers; & qui est par rapport à la prose, ce qu'est le chant par rapport à la manière ordinaire de parler, ou la danse par rapport à la manière ordinaire de marcher.

Mais n'y a-t-il donc pas de l'harmonie dans la prose? Oui sans doute, il doit y en avoir, & beaucoup. Mais l'oreille met une différence du tout au tout entre l'harmonie de la prose, & celle du vers. Tellement qu'une cadence prosaïque ne déplaît pas moins dans le vers, qu'une cadence poëtique dans la prose. Aussi

l'Eloquence & la Poëſie ſont-elles deux ſœurs, qui ont chacune leur beauté propre. Veritablement on ne ſauroit décider laquelle eſt la plus belle des deux. Celui-ci ſera plus touché de l'une ; celui-là ſera plus touché de l'autre. Mais tout le monde convient qu'elles ne ſe reſſemblent nullement, & qu'il leur faut des parures tout-à-fait différentes : enſorte que ce qui embellit l'une, enlaidit l'autre.

Une proſe poëtique, ajoûtent nos adverſaires, peut réünir ces différentes beautés. Pour moi, plus je cherche à me faire ici des idées nettes, moins je trouve ce que c'eſt, ni que proſe poëtique, ni que poëſie proſaïque. Je ne vois dans l'une que d'inſipides vers. Je ne vois dans l'autre, qu'une proſe où néceſſairement ſe raſſemblent tous les vices que Longin (5) oppoſe au Sublime.

Rien de plus poëtique, quant au fond, que le Songe de Scipion. Mais,

(5) Longin, du Sublime, Chap. 3.

quant à la forme, Ciceron s'eſt bien gardé de tomber dans le poëtique, & il n'a emploié aucune des figures, aucune des images, aucune des expreſſions, qui ſont particulièrement conſacrées à la Poëſie.

On a reconnu qu'il y avoit du poëtique dans le ſtile de quelques grands écrivains: de Platon, entre autres: & il me ſemble que le P. Malebranche, à certains égards, mérite la même louange. Mais c'eſt une manière de parler, qui, réduite à ſa juſte valeur, ſignifie que ce ſont d'habiles Peintres, dont le pinceau hardi & léger, comme l'eſt celui des vrais Poëtes, donne tout à la fois, & de l'âme aux choſes matérielles, & du corps aux penſées métaphyſiques. On n'a point voulu dire qu'ils y employaſſent les couleurs reſervées aux Poëtes, & ce ſeroit leur faire grand tort, que de l'entendre ainſi. Une proſe poëtique, dans le ſens de nos Modernes, ſera-t-elle jamais autre choſe

parmi les productions de l'esprit, que ce qu'est un hermaphrodite, si l'on veut en admettre parmi les productions de la nature?

Je passe, Monsieur, à celui de vos Censeurs, qui vous fait un crime de ce que vous maintenez la rime dans le vers François. Car le sentiment de M. de la Motte ne lui ayant pas survécu, d'autres beaux-esprits ont cherché du moins à sauver quelque débris de ce naufrage. Il demandoit, Poësie sans versification. Ceux-ci, forcés d'admettre l'un & l'autre, demandent seulement que notre vers soit affranchi de la rime, pour ne conserver que la mesure. Telle est leur idée, qu'ils nous donnent pour une découverte capable de faire honneur à l'esprit philosophique de nos jours; quoiqu'elle (6) ait été vingt fois presen-

(6) On peut voir, entre autres, les *Pseautier de David, tourné en prose mesurée, ou vers libres*, par Blaise de Vigenère, 1588, & la *Sylvanire, Fable Bocagère* d'Honoré d'Urfé, 1627.

tée au Public, & toûjours rebutée depuis cent cinquante ans.

Pour nous dégoûter de la rime, ils commencent par en décrier l'origine. Quand même ce qu'ils avancent là-dessus ne seroit pas (7) combattu par des Savans du premier ordre, toûjours ne prouveroit-il rien. Venons au fond de la question.

Pourquoi donc voudroient-ils proscrire la rime? Parce que c'est, disent-ils, une contrainte inutile, & souvent pernicieuse aux véritables beautés de la Poësie. Je vais examiner ces

Tous les passages des Poëtes Grecs ou Latins, traduits & cités par Méziriac dans ses Commentaires sur les Hérodiis d'Ovide, sont en vers François non rimés.

(7) Voyez *Huetiana*, Art. 78, & la Lettre de M. d'Herbelot, insérée dans le *Traité de l'origine des Jeux Floraux*, par M. de la Loubère.

On peut voir aussi ce que j'ai cité d'Isaac Vossius, dans le *Traité de la Prosodie Françoise* pag. III.

deux propoſitions : mais la ſeconde avant la première, afin de commencer par l'eſſentiel.

1°. *Contrainte pernicieuſe.* Voyons-nous qu'en effet la rime ait été pernicieuſe à Malherbe, au grand Corneille, à Molière, à Deſpréaux, à Racine? Peut-on croire qu'ils euſſent mieux écrit, s'ils avoient écrit avec plus de liberté? Ils ne ſont pas toûjours égaux : ceux qui écrivent en proſe le ſont-ils ? Et quand la rime auroit occaſionné quelques-unes de leurs fautes, doit-on s'en prendre à elle, ou à l'Auteur? Que n'a-t-il eu la patience de chercher quelque autre tour, dans une langue auſſi riche que la nôtre? D'ailleurs, combien la rime n'occaſionne-t-elle pas de beautés? Car ne ſait-on pas que ſouvent, plus elle paroît fuir, plus la néceſſité où l'on eſt de la trouver, étend l'eſprit, le réchauffe, & fait éclorre des idées, qui ne ſeroient point venues ſans elle? Ainſi des maux qu'el-

le fait, doivent être compensés avec les services qu'elle rend.

Pour quiconque est né Poëte, la rime est une esclave dont il se fait obéir. Si cette esclave se révolte : c'est contre des gens qui n'ont nul droit de lui commander.

Et parce qu'ils ne peuvent la soumettre, ils tâchent de l'exclure. Mais il y a long-temps que Cicéron (8) nous a prévenus contre ces esprits vains, qui, faute de pouvoir atteindre à la perfection d'un état, voudroient donner pour les bornes de l'Art-même, les bornes de leur talent.

2°. *Contrainte inutile.* Pour le prouver, il faudroit me faire sentir que la rime ne contribue en rien à cette douce mélodie, à ces sens enchanteurs, que le Poëte doit me faire entendre. C'est donc encore ici une affaire de pur sentiment. Et par où s'y prendra-t-on pour détruire la con-

(8) Tuſculane II, Chap. I.

noissance que j'ai de ce qui se passe en moi, & de ce que mes organes seuls y opèrent, sans qu'ils me consultent?

Au defaut du raisonnement, car il seroit ridicule de l'employer ici, on fait valoir l'exemple des peuples qui n'ont point rimé : tels qu'autrefois tous les Grecs & tous les Romains : aujourd'hui quelques Italiens, & quelques Anglois.

Quant aux Grecs & aux Romains, vous y avez repondu d'avance, Monsieur, en faisant voir dans votre docte Préface, que cette mélodie qu'ils trouvoient dans l'arrangement cadencé de leur syllabes longues ou brèves, nous avons cherché aussi à nous la procurer dans notre langue, mais de la manière dont nous le pouvions. A l'égard des Italiens & des Anglois, il est certain que leurs plus grands Poëtes ont toûjours rimé & riment encore. Ainsi, pour ces nations-là mêmes, l'exemple de quelques particuliers n'a pas fait une loi générale. En

fera-t-il une pour nous François, qui par une longue expérience connoissons le génie de notre langue, & qui naturellement portés au changement, & n'ayant que trop changé sur beaucoup d'autres points, avons toûjours été constans pour la rime?

On insiste principalement sur l'exemple des Anglois: & peut-être ignorez-vous, Monsieur, qu'aujourd'hui c'est un mérite dans Paris, de mepriser souvérainement le Grec & le Latin, mais de savoir un peu d'Anglois. Je crois que nos Voisins s'ils étoient atteints d'une basse jalousie, ce qui n'est pas vrai-semblable, seroient charmés de nous voir prendre ainsi le change. Pourront-ils n'être pas tentés de rire, lorsqu'ils apprendront qu'en matière de Poësie, on nous renvoie à leur école? Mais enfin, puisque nous ne saurions ni vous ni moi juger de leurs Poëtes, il faut nous en rapporter au temoignage d'autrui.

Voulant donc me former une idée de leur verſification j'ai eu recours aux lumières d'un écrivain non-ſuſpect, qui, après un long détail, conclud en ces termes. *J'ai* dit-il *aſſez de connoiſſance du Parnaſſe Anglois pour trouver ce tableau très-juſte. Mais ne ſemble-t-il pas que l'Auteur à vulu peindre les efforts d'une nation nouvellement attachée aux Lettres, qui combat contre un reſte de barbarie, qui cherche des règles qu'elle ignore, & qui en eſt encore aux ſimples & brutes productions de l'eſprit & du bons ſens naturel, dont elle eſt à la vérité fort bien partagée, en attendant qu'il plaiſe au Ciel de lui inſpirer le goût de l'ordre, de l'élégance, de la douceur, & de l'harmonie.*

Vous ne devineriez jamais, Monſieur, de qui ſont ces paroles ſi outrageantes pour les Poëtes Anglois. Elles ſont (9) elles ſont de votre Cenſeur lui-même. Je les ai fidèle-

(9) Pour & Contre, Tome IX. p. 334.

ment citées. Oui, c'eſt l'Auteur du *Pour & Contre*, qui s'explique ainſi : & par conſéquent cette réformation qu'il voudroit introduire dans notre Poëſie, il la fonde ſur l'exemple d'un peuple, qui en eſt encore, ſelon lui aux ſimples & brutes productions de l'eſprit & du bon ſens naturel. En qualité de François, comment n'a-t-il pas eu honte de nous avilir, de nous anéantir, juſqu'à ce point-là. Mais en qualité de Critique, comment n'a-t-il point vû qu'il n'étoit pas d'accord avec lui-même, lorſqu'il nous donne pour modèle en fait de Poëſie, une nation à laquelle il refuſe, en ce genre, un commencement de *goût* ? Répondra-t-il que le titre de ſon Ouvrage lui permettoit de ce contredire ? A la bonne heure, ſuppoſé qu'il n'ait voulu que plaiſanter.

Peu nous importe, au reſte, que cette Satire contre le Parnaſſe Anglois ſoit bien ou mal fondée. J'ai prétendu faire un argument *ad hominem*, &

rien de plus. Car, dans une matière qui m'eſt inconnue, je ne puis que ſuſpendre mon Jugement. A la vérité, je me ſouviens qu'étant il y a douze ou treize ans à Londres, j'eus plus d'une fois l'agrément de voir M. Pope, le Deſpréaux de l'Angleterre, qui me parut très-bien connoître nos quatre ou cinq grands Poëtes François; & par ſes diſcours je compris, que, s'il avoit encore plus d'eſtime pour d'autres Poëtes, c'étoit uniquement pour les Grecs, & pour les Latins, qu'il connoît encore mieux.

Je ne reviens au *Pour & Contre*, que pour en relever une phraſe où l'Auteur, qui montre d'ordinaire plus de circonſpection dans ce qu'il écrit, me paroît oublier qu'il parle à un homme tel que vous. *Mais au nom des Muſes! ſongez donc.* (Voilà de quelle manière il apoſtrophe M. le P. Bouhier) *ſongez donc, que ce n'eſt ni la rime, ni l'agencement d'un certain nom-*

bre de ſyllabes, ni tout votre mécaniſme, qui forme proprement la Poëſie.

Permettez, Monſieur, qu'on lui reponde pour vous, & ſur le même ton. *Mais au nom du bon ſens! Songez qu'on ne vous a point dit que ce ſoit ce mécaniſme, qui forme la Poëſie. On vous a dit, & on vous le répete, que la Poëſie, dans toutes les langues qui nous ſont connues, demande la verſification: & que la verſification dans la langue Françoiſe, demande ce mécaniſme, dont la rime fait eſſentiellement partie.*

Voilà en effet la ſource de toutes ſes objections. Il s'obſtine à prendre ce terme de *Poëſie* dans un ſens reſtraint: & là-deſſus il vous accuſe de ſoutenir que la rime eſt néceſſaire a la Poëſie, en tant que Poëſie. Mais ne ſait-il pas, ou ne doit-il pas ſavoir, que *Poëſie*, *Eloquence*, ſont des termes *complexes*, qui embraſſent pluſieurs idées; & qu'on a droit de les employer abſolument, ſans être obligé à ſpécifier toûjours dans quel ſens

précis on les emploie? Ainſi, quand vous dites que la rime eſt néceſſaire dans la Poëſie Françoiſe, tout Lecteur intelligent, & de bonne foi, ſupplée de lui-même l'idée intermédiaire, qui eſt celle de verſification, renfermée ſelon vous, & ſelons les principes de ceux qui ont fait notre langue, dans le terme de *Poëſie*.

Finiſſons. Car je me reproche d'avoir trop inſiſté ſur les paradoxes de vos deux Cenſeurs: étant perſuadé, comme je le ſuis, que les principes du goût immuables, & que tout ce qui les contredit, ne peut avoir qu'un règne très-court. Mais la reconnoiſſance que je vous dois, Monſieur & l'amitié que je vous ai vouée, m'obligeoient de prendre votre défenſe, qui proprement eſt celle de notre Poëſie.

A Paris, ce 4 Mars 1737.

LETTRE VI.

Oui, Monſieur, il eſt certain que l'*Avis aux Refugiés* qui parut en 1690, & qui ſervit long-temps de prétexte à l'horrible guerre de Jurieu contre Bayle, eſt de feu M. de Larroque, intime ami de notre cher Abbé Fraguiér, chez qui je le vois preſque tous les ſoirs. Je lui ai entendu cent fois conter, que ne pouvant approuver la conduite des Refugiés, qui ne ceſſoient alors d'invectiver contre le Roi, & contre la France, avec une aigreur capable de nuire à leur retour, il compoſa cet Ouvrage dans le deſſein de leur ouvrir les yeux, & avant que d'être tout-à-fait déterminé à ſe faire Catholique. Qu'ayant été appellé à la Cour d'Hanovre, où il fut retenu neuf mois; pendant ce tems-là, M. Bayle, dépoſitaire de ſon manuſcrit, le fit imprimer de ſon aveu,

aveu, mais avec parole de ne point nommer l'Auteur. Qu'à ſon retour d'Hanovre, il vint ici faire ſon abjuration. Que, peu de jours après, s'entretenant avec le P. Verjus, Jéſuite célèbre, il apprit de lui, que M. l'Archevêque de Paris & le P. de la Chaiſe étoient indignés de l'*Avis aux Réfugiés*, dont l'Auteur, ſi ce n'étoit pas un Proteſtant déguiſé, leur paroiſſoit un fort mauvais Catholique, puiſqu'il traitoit de perſécuteurs, ou peu s'en faut, les Miniſtres du Roi.

Pour ſentir combien ce diſcours dut faire d'impreſſion ſur M. de Larroque, il faudroit l'avoir connu. Jamais homme ne fut en même temps, & plus fier, & plus timide. Riſquer un éclairciſſement avec ces deux puiſſances, cela exigeoit des démarches que ſa fierté ne lui conſeilloit pas: & c'étoit auſſi s'expoſer à des ſuites, que ſa timidité lui faiſoit appréhender. Il prit donc le parti de ſe tenir clos & couvert, en réïterant à M. Bayle

l'ordre de lui garder inviolablement le secret.

Qu'il me soit permis de faire ici une reflexion sur M. Bayle. Je le tiens pernicieux en matière de Religion. Je crois même, si pourtant j'ose prononcer là-dessus, qu'à le prendre du côté de l'érudition, il ne mérite pas, à beaucoup près, ce haut rang où les demi-Savans l'ont placé. Mais enfin, lorsque je vois sa constance à garder un secret de cette nature, & que, pour ne point commettre son ami, il soutient durant plusieurs années les attaques d'un chef de parti, l'homme du monde le plus fougeux, à qui par un seul mot il pouvoit fermer la bouche: comment lui refuser des louanges?

Peut-être aussi ne fut-ce pas vertu toute pure. Je connois, Monsieur, votre passion pour l'Histoire littéraire; & c'est ce qui m'engage à disputer ce point de Critique, qui est d'un genre si nouveau pour moi. Quand

M. Bayle alla Profeſſer la Philoſophie à Sedan, il y fut ſuivi par le jeune Marquis de Béringhen, ſon élève, qui fut mis en penſion chez M. Jurieu. Je parle de M. de Béringhen, frère de Madame la Ducheſſe de la Force, morte depuis peu en Angleterre. Vous ſaurez que, lorſqu'il alla en 1724 la voir à Londres avec le feu Duc de la Force, j'étois du voyage; & qu'ainſi j'eus tout le temps de le mettre ſur le Chapitre de Bayle ſon précepteur.

Je lui ai entendu dire que Madame Jurieu, femme de beaucoup d'eſprit, qui ſe piquoit de ſavoir ſon Horace par cœur, & qui n'étoit pas dépourvue d'attraits, goûta fort M. Bayle, âgé de vingt-ſept ans. Jurieu, enchanté du Profeſſeur, étoit bien éloigné des idées, qui nourriſſoient la malignité du diſciple. On ſupprima en 1681 l'Académie de Sedan: Madame Jurieu fut obligée de ſuivre ſon mari hors du Royaume: Bayle auroit bien voulu ſe fixer en France: mais deux

beaux yeux furent les Controverſiſtes, qui déterminèrent ce Philoſophe à quitter ſa patrie. Rotterdam ne put voir long-temps une ſi étroite union, ſans en juger mal: & l'on perſuada enfin à M. Jurieu, que lui, qui voioit tant de choſes dans l'Apocalypſe, ne voioit pas ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon. Un Cavalier en pareil cas tire l'épée; un homme de Robe intente un procès; un Poëte compoſeroit une Satyre; chacun à ſes armes. Jurieu, en qualité de Théologien, dénonça Bayle comme un impie. Tous les Conſiſtoires, tous les Synodes retentirent de ſes clameurs. Pour preuve, il alléguoit principalement l'Avis aux Réfugiés: non que ce livre contint quelque choſe d'impie, mais il ne favoriſoit pas le Calviniſme: & remarquez, je vous prie, qu'en ce tems-là Bayle n'avoit pas encore publié ſon Dictionnaire, ni tous ſes autres Ouvrages, qui n'euſſent que trop juſtifié les reproches de ſon ennemi.

Revenons donc au silence, qu'il garda en faveur de M. de Larroque. Pouvoit-il douter du véritable motif, qui allumoit le zèle de Jurieu? Pouvoit-il croire qu'au défaut de cette prétendue preuve, Jurieu n'en auroit pas bientôt imaginé une autre? Ainsi, en violant le secret, il avoit à craindre de perdre son ami; & il ne pouvoit espérer d'adoucir son ennemi. Or il me semble que, pour ne pas commettre un crime infructueux, on n'a pas besoin d'une grande vertu.

Vous me sauriez mauvais gré d'en demeurer-là sur M. de Larroque, homme d'un rare mérite, & d'autant plus digne d'être connu, qu'il a moins cherché à paroître. Il se nommoit *Daniel*, fils de *Matthieu*, dont vous avez un bel éloge dans le Dictionnaire de Bayle. Il naquit à Vitré, mais d'un père & d'une mère qui sortoient de Leirac. Aussi réünissoit-il la vivacité d'un Gascon avec la droiture d'un Breton. Il apprit parfaitement le La-

tin, & le Grec. Instruit, & guidé par son père, qui fut le plus docte Calviniste du siécle précedent, il se forma l'esprit, il se l'orna dans l'antiquité profane; & par l'étude qu'il fit de l'antiquité sacrée, rélativement aux préjugés de sa naissance, il se disposoit à remplacer dignement son père, & dans le double emploi de Ministre & d'Apologiste des Protestans. Mais l'Edit de Nantes, révoqué en 1685, dérangea ses projets. Il se retira d'abord à Londres; & pour mieux apprendre l'Anglois, il employa son loisir à traduire (1) la vie de Mahomet, écrite par le savant Prideaux. Il se rendit ensuite à Copenhague, où sa reputation & les amis de son père lui promettoient un etablissement il n'y trouva point ce qu'il cherchoit. Il passa de-là en Hollande, où il demeura jusqu'en 1690, qui est, com-

(1) Je ne sais quand cette Traduction fut imprimée pour la première fois. Je ne connois que l'édition d'Amsterdam, 1698.

me je l'ai déja dit, l'époque de ſon retour en France, & de ſon abjuration. Avant que de pourſuivre, indiquons les Ouvrages qu'il avoit juſqu'alors publiés.

I. *Le Proſelyte abuſé.* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, Mars 1684.

II. *Les véritables motifs de la converſion de M. l'Abbé de la Trappe*, avec quelques reflexions ſur ſa vie, & ſur ſes écrits. 1685.

III. *Nouvelles accuſations contre Varillas*, ou Remarques critiques contre une partie de ſon Hiſtoire de l'Héréſie. 1687.

IV. *Nouvelles de la République des Lettres*, 1687. Mars, Avril, & Mai, entier; avec les trois mois ſuivans, en partie.

V. *Matthæi Larroquani Adverſariorum ſacrorum Libri tres.* Opus poſthumum. Acceſſit *Diatriba de Legione fulminatrice: Auctore Daniele Larroquano M. Filio* 1688.

VI. *Avis important aux Refugiés sur leur prochain retour en France.* 1690.

Par l'Hiſtoire littéraire de ce tems-là, nous voyons que ceux qui n'epouſoient pas la querelle de Jurieu, & qui ſe prétendoient connoiſſeurs en ſtyle, donnoient ce dernier ouvrage à M. Pelliſſon. Rien ne pouvoit-être plus flatteur pour M. de Larroque il ſentit croître ſon courage; & ſe voyant à Paris ſans emploi, réſolu même à n'en point briguer, il entreprit d'ecrire les *Anecdotes du régne de Charles II.* Pendant ſon ſéjour en Angleterre, il avoit été à portée d'être bien inſtruit. Joignez à cela de grandes lumières en fait de Politique, & un grand zèle pour la vérité. Peut-être la diſoit-il trop clairement. Ou du moins il a toûjours cru avoir de bonnes raiſons pour ne point montrer cette Hiſtoire, & je ne ſache perſonne qui l'ait vûe, ſi ce n'eſt M. l'Abbé Fraguier, qui la re-

regardoit comme un ouvrage important pour la Postérité.

Un autre ouvrage, qui, de la manière dont on m'a parlé, n'etoit qu'un jeu d'esprit, mais capable d'offenser cruellement une personne toute-puissante à la Cour, lui suscita de fâcheuses affaires. On l'imprimoit furtivement: il en transpira quelque chose jusqu'a M. de la Reynie: & ce sage Lieutenant de Police fit arrêter l'Auteur, qui, après plusieurs mois passés dans les prisons du Châtelet, fut transféré au Château de Saumur. Je me souviens, Monsieur de vous avoir envoyé un mémoire sur l'Abbé Geneſt, où je parlois de ses liaisons avec l'illustre & savante Abbesse de Fontevrauld. Il lui vanta le mérite du prisonnier, qui déja depuis quatre ou cinq ans, étoit son voisin. Piquée de curiosité, elle demanda, & obtint qu'il pût aller jusqu'à son Abbaye. Une si belle âme comprit qu'il falloit mettre de la différence entre un galant

homme, qui a le malheur de s'oublier une seule fois dans le cours de sa vie; & ces misérables, qui n'ont ni talent ni goût que pour des libelles & qui sont incapables de se corriger. Aussi-tôt elle implora la clémence du Roi: & avec tant de zèle & de succès, que M. de Larroque non seulement fut mis en liberté, mais à quelque temps de là eut une place honorable dans les Bureaux de M. de Torcy, Ministre & Secrètaire d'Etat. Tout le reste de ses jours a été tranquile. Jusqu'à la mort de Louis XIV, il travailla dans ces Bureaux, ne quittant guère Versailles. Au commencement de la Regence, il fut nommé Secrétaire du Conseil, il eut, pour récompenses de ses services, une pension de quatre mille livres, dont il a été payé jusqu'à sa mort, arrivée le 5 Septembre 1731. Je ne puis vous dire au juste quel âge il avoit, mais, à vûe de pays, il paffoit soixante & dix ans.

Vous ne ſauriez croire combien il avoit d'illuſtres amis. Je me ſers de cette expreſſion, que la trop grande inégalité des conditions rend preſque impropre. Je doute pourtant qu'elle eût été deſavouée par M. le Comte de Toulouſe, ou par M. le Duc d'Antin. Je ne crains pas qu'elle bleſſe Madame la Comteſſe de Toulouſe, Madame la Ducheſſe de Lesdguières, M. le Maréchal de Noailles, Mademoiſelle de Tourpes. Un ſimple particulier, qui loin d'être flateur, n'étoit pas même complaiſant, ſe voyoit accueilli par tout ce qu'il y a de plus grand: & il n'avoit pour plaire, que ſa probité & ſon eſprit. Je fais l'éloge de ſes amis, plus que le ſien.

Mais, depuis ſon retour de Saumur, n'a-t-il plus écrit? Je connois de lui (2) une brochure anonyme, imprimée en 1709. dont l'exemplai-

(2) *Rémarques générales ſur un livre qui a pour titre:* Lettres, Mémoires, & Negociations du Comte d'Eſtrades.

re qui eſt à la Bibliothéque du Roi, porte qu'elle fut attribuée au plus bel eſprit, & à la meilleure plume (3) de l'Académie. Je ſais auſſi qu'en 1716. il compoſa un des grands mémoires, qui parurent au nom des Princes du Sang contre les Princes légitimés. A cela près, il n'a travaillé que ſur des matières qui ne ſont pas venues à ma connoiſſance; & ſes papiers, après ſa mort, furent enlevés par l'ordre du Roi, pour être mis au Dépôt des affaires étrangères.

Un ouvrage de ſa jeuneſſe, *la vie de Mézeray* vit le jour en 1726. mais ſans nom d'Auteur. Je profitai de cette circonſtance, pour oſer, dans l'Hiſtoire de l'Académie, décrier ce Roman Satirique. Quand mon Hiſtoire parut, il vint me voir, & il affecta de ſe répandre en de longs complimens; mais avec un embarras

(3) M. l'Abbé de Polignac, aujourd'hui Cardinal.

que je partageois. Vous auriez trop ri de voir aux prises deux amis, dont l'un étoit aussi peu fait à donner de grandes louanges, que l'autre à en recevoir. Un sourire, qui nous échappa de part & d'autre en même tems, nous décéla: il n'y eut point d'explication: nous parlâmes d'autre chose: & comme au fond il sentoit que j'avois fait mon devoir, notre amitié ne souffrit point.

A l'égard de l'*Histoire Romaine* traduite de l'Anglois d'Echard, c'est un problême. D'un côté il est certain que M. de Larroque fit cette traduction dans sa prison de Saumur: qu'ayant pris des livres chez Boudot, Libraire de Paris, il lui donna son manuscrit en payement, & que Boudot étant mort avant que d'en avoir fait usage, d'autres Libraires le confiérent à M. l'Abbé des Fontaines, on est bien fondé à croire que la Traduction imprimée lui appartient, & non à M. de Larroque. Je prendrai

lement la liberté de n'être pas
t à-fait de ſon avis ; en ce qu'il
tend que M. de Larroque ecri-
(4) *très mal*. Un homme dont
ques ouvrages furent attribués,
à M. Pelliſſon, ou à M. le Car-
l de Polignac, écrivoit-il très-
? L'examen du ſtyle ne pouvant
découvrir la vérité, ſi perſonne
plus d'intérêt que moi à la tirer
puits, elle y demeurera long-
. Quoi qu'il en ſoit, cela me
uit naturellement à votre ſecon-
ieſtion.

ous êtes curieux de ſavoir par où
e ſuis attiré l'Auteur des *Obſer-*
s ſur les écrits modernes. Peu s'en
que je ne l'ignore moi-même.
de rivalité, point de concur-
entre lui & moi. Je n'avois
ue des Traductions & l'Hiſtoire
cadémie, c'eſt-à-dire j'avois tra-
à faire honneur aux morts.

pologie de l'Abbé D. F. pag. 19.

Pour lui de ſon côté il s'appliquoit à déchirer les vivans. Je n'eus jamais la moindre envie de partager ſa proie. Au reſte, nulle liaiſon particulière. Quand on ſe rencontroit dans les rues une ou deux fois l'année c'étoient de part & d'autre les politeſſes établis par l'uſage. Voilà où nous en étions, lorſqu'en 1736, à l'occaſion d'un différend qu'il eut avec la Police, il m'écrivit: Vous me connoiſſez ſimple & crédule. J'executai trop littéralement ce qu'il ſouhaitoit de moi: & les mêmes armes qu'il m'avoit miſes entre les mains, au lieu d'être défenſives, telles que je devois les croire, ſe trouvèrent offenſives. Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, d'un plus ample détail. Mais, puiſqu'il m'attaque ſans ceſſe depuis ce tems-là, & qu'il plaiſante ſi volontiers à mes dépens; me blâmerez-vous de lui rendre la pareille?

Pour vous parler donc ſans détour,

c'eſt un homme qui joue ſur le Parnaſſe un rôle de Capitan. Otez-lui ſes éternelles railleries, dont la groſſièreté révolteroit toute la terre, ſi ce qu'elles ont de cauſtique ne leur ſervoit de paſſe-port auprès de certaines gens ; vous reduirez ſon mérite d'ecrivain à un petit caquet monotone, qui, pour l'ordinaire, ne ſignifie rien. Quelquefois il écume les réflexions du caffé, ſur les Piéces nouvelles : ſouvent on lui fournit des mémoires : & là-deſſus il babille, mais ſans principes, ſans ſolidité, & toûjours ſuivant la paſſion, qui lui commande dans le moment. Auſſi voit-on que tantôt il loue, tantôt il blâme, non ſeulement le même Auteur mais le même ouvrage. Tellement qu'occupé depuis dix ans à nous faire le portrait de tant d'Auteurs, il n'a jamais fait que le ſien.

Quant à ce qui me concerne, j'eus occaſion pour la première fois de connoître ſes diſpoſitions à mon égard,

lorſqu'il parla de mon Traité ſur la *Proſodie*. Mais, en cherchant à humilier les autres, il n'oublie point à s'exalter. Ici, par exemple: *Sans être académicien, je puis me glorifier*, diſoit-il, (5) modeſtement, *d'avoir découvert un certain nombre d'uſages analogiques, ſur leſquels je pourrois donner des règles certaines, ignorées de nos Grammairiens, & dont jai fait part à mes amis.* Qu'il ſe glorifie de tout ce qu'il voudra, & tant qu'il voudra, j'y conſens. Mais nous renvoyer à ſes amis! à ſes amis! J'euſſe fait autant de cas d'un billet payable aux Calendes Grecques.

A peine mes *Remarques ſur Racine* ont-elles paru, qu'il a renouvelé ſes actes d'hoſtilité. Mais toûjours la même ignorance. Jugez-en, Monſieur, par ce ſeul trait. A propos d'une ellipſe, ſur laquelle j'avois dit ma

(5) Obſervations, du 29 Decemb. 1736.

penſée, il cite (6) Quintilien: *Inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua neſcire.* Paſſage, qui ne fut jamais, dit-il, *mieux appliqué.* Quoi! ce ſeroit un mérite à un Grammarien, d'ignorer ſi une ellipſe eſt dans les règles? Vous decouvrez d'abord l'origine de ſon erreur. Par ce mot *Grammairiens*, il entend tout rondement ce qu'en françois nous appellons Grammairien: au lieu qu'en Latin cela ſignifie un homme qui enſeigne les Humanités, dont la Poëtique, la Fable, & l'Hiſtoire ſont partie, auſſi-bien que la Grammaire. Pourquoi, lorſqu'on ignore des choſes ſi triviales, ne pas ouvrir un Dictionnaire? Pourquoi ne pas examiner ce paſſage dans l'Original, livre premier, tout-à la fin du chapitre huit? Au lieu de ſoutenir qu'il ne fut jamais *mieux appliqué* ou auroit vu qu'il ne pouvoit l'être plus mal: puiſqu'il s'agit là

(6) Obſervations, du 23 Juin 1738.

non de la Grammaire, mais de l'Hiſtoire & de la Fable. Quintilien le dit clairement. Quand on fait lire un Poëte à des enfans, on leur doit expliquer, dit-il, les points de l'Hiſtoire & de la Fable, mais ſans pouſſer trop loin ſes recherches ; parce qu'il y a quantité de faits inutiles, ou ſuppoſés, qu'un habile maître doit ſe faire honneur d'ignorer: *ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur aliqua neſcire.* Quintilien avoit grande raiſon en cela, comme en tout le reſte. Mais on lui a fait dire une fauſſeté, une abſurdité, pour avoir le plaiſir de tomber ſur moi.

Vous ne demanderez à quel propos je vous explique Quintilien comme ſi j'oubliois que je parle ici à mon maître? Permettez moi, Monſieur, de vous repondre, que vous liſez quelquefois mes lettres dans votre petite Académie, où il ſe peut trouver des perſonnes, pour qui la phraſe de ce Rhéteur ne ſeroit pas auſſi connue,

que toute l'Antiquité l'eſt pour vous. J'ai donc cru, afin de vous épargner les fraix du Commentaire, devoir le faire moi-même.

Mais ce paſſage m'en rappelle un autre, qui m'a toûjours paru plaiſant. Athénée (7) dit, qu'*excepté les Médecins, il n'y a pas de plus grands fous dans le monde, que les Grammairiens.*

Par les Médecins, on voit aſſez qu'il vouloit dire les Charlatans. Par les Grammairiens, il entendoit, non ceux qui s'etudient à parler correctement, car il n'y a point là de folie: mais ces petits Humaniſtes, qui ſe donnent pour de grand Critiques; qui, avec une étude moins que ſuperficielle, prétendent tout ſavoir, qui ſans rien ſavoir, jugent de tout. Vouloir dans le cours d'une année, juger d'un plus grand nombre de volumes, que l'homme le plus Studieux

(7) *Lib. XV. pag. 666. Edit.* 1597.

n'en pourroit lire : ſe croire aſſez de lumières, aſſez d'autorité, pour citer tous les Savans à ſon tribunal : ſe figurer qu'un Ouvrage, dont la compoſition a peut-être coûté dix ans, ne demande qu'un coup d'œil pour en faire la cenſure : trancher, decider, ſur une infinité de matières, qu'on n'a pas même effleurées, qu'on n'eſt pas même en état d'entendre ; voilà, ſelon Athénée, le comble de la folie ; & certainement un ſot de cette eſpéce, s'il étoit dans Paris, ſeroit montré au doigt comme un prodige unique, ou d'impudence, ou de fatuité.

Pour ne pas nous tromper cependant à la valeur des termes, il ſeroit bon de ſavoir ce qu'Athenée entendoit par *folie* : Car me voilà ſur le Pont-neuf, un Charlatan promet aux paſſans la guériſon de leurs maux, s'ils veulent prendre de ſa poudre ; tous les badauts lui portent leur argent : eſt-ce donc le Charlatan, que

je traiterai de fou? Je passe du Pont-neuf sur le Quai, & là devant la boutique d'un Libraire j'entens crier.

Je suis le fameux zoïle, qu'on croyoit mort. Tout ce qui s'est dit de ma fin tragique, est une imposture. Plus effronté que jamais, & plus sûr de l'impunité, parce que j'en jouis depuis plus long-tems, je continue à être l'effroi de quiconque ose écrire. Je pourfends celui-ci j'estramaçonne celui-là. Tout m'est soumis, le Théâtre, la Chaire, le Barreau, tout me paye un tribut. Je prime dans la Chirurgie, & dans la Physique moderne. O! que j'aurois brillé dans les matières de Théologie, si l'on ne m'avoit sévèrement défendu d'y toucher, & pour cause. Puis d'un ton radouci: *Vous qui êtes sans études, sans esprit, sans goût, voulez-vous que je vous dévoile les mystères des beaux arts? Que je vous mette à portée d'apprécier le mérite de tous les auteurs? Que je fasse de vous, tout ignorans que vous êtes, un Oracle dans les belles compagnies? Et le tout en*

riant. Car mon ſpecifique eſt farci d'un nitre, qui deſoppille la rate. Vous n'avez beſoin pour cela, que d'une petite feuille, dont vous pourrez même paſſer ordinairement les trois quarts, ſans risquer de perdre autre choſe que des paroles. Venez, achetez. On y court: & Athenée me viendra dire que c'eſt-là un fou? Je n'en croirai rien. On n'iroit pas, ſi tout le monde pouvoit lire, un impôt établi tout à la fois ſur l'ignorance, ſur la vanité, & ſur malignité des hommes.

J'allois fermer ma lettre, au moment que je reçois de Madrit un paquet, où je trouve des Vers tirés d'un manuſcrit de l'Eſcurial, ſur leſquels on me prie de vous conſulter. On les croit antérieurs au ſiécle d'Auguſte. Il me ſemble qu'en effet ils ſont aſſez tournés à l'Antique. Mais je ſuis fâché d'y voir des images ſi dégoûtantes. Peut-être le perſonnage n'offroit-il pas de plus nobles idées. Quoi qu'il en ſoit, je vous ſupplie,

Monſiéur, m'en dire votre avis. Je l'attendrai, pour faire reponſe. Voici ces vers.

SCAZON.

Denas vorarat Cerberus chelydrorum
Trigas opimi flore pinguium tabi;
Ventremque, cænâ degravante, laxarat.
Udum, Megæra cum ſorore, farcimen,
Ter impiatâ, terque depſuit lævâ.
Et apta dixit verba. Terque poſtici
Immiſit oris halitum. Ter imminxit
Reciprocato palpitare concuſſu
Torpſa cæpit pulpa: quam ſinu clauſam
Procorde torvus Furius gerit pulpam.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6. Juillet 1738.

RE-

REFLEXIONS

SUR

LE GOÛT.

Par M. L'ABBÉ Gédoyn de l'Académie Françoiſe.

ET

Par Mr. Le Préſident DU GAS Prévôt des Marchands de Lyon.

REFLEXIONS

SUR

LE GOÛT.

Par Mr. L'ABBÉ Gédoyn de l'Académie Françoiſe.

J'ai été tenté pluſieurs fois d'examiner ce que c'eſt que le *goût* pris dans un ſens moral, & de traiter tout ce qui a raport à cette matière. Je ſais que c'eſt une entrepriſe délicate, ou il eſt difficile de ſe ſatisfaire ſoi-même, & plus difficile encore de ſatisfaire les autres. Mais du moins eſt-elle digne d'un homme de lettres, & digne de la compagnie pour qui j'écris. Il n'en faut pas davantage pour m'animer, je vais donc Mr. vous dire ce que la reflexion m'a pu fournir ſur ce Sujet.

Je remarque en premier lieu qu'en

latin *guſtus*, d'où vient notre mot de *goût*, ſe prend rarement au figuré. Il n'y a guère que Quintilien, qui s'en ſoit ſervi dans le même ſens que nous employons le mot de *goût*. C'eſt dans la difinition qu'il donne de l'urbanité Romaine : *proprium quemdam guſtum urbis, un certain Goût de politeſſe qui ne ſe prend qu'à Rome.* Nous au contraire, nous employons ſouvent & heureuſement le terme de *Goût*, au figuré. C'eſt ainſi qu'une langue, infiniment moins riche & moins abondante qu'une autre, peut néanmoins à certains égards avoir quelque avantage ſur elle. Cependant, diſons le vrai, ce mot de *Goût*, qui nous eſt ſi familier, ne preſente pas d'abord une idée bien nette, & ceux qui en uſent le plus, feroient peut-être embarraſſés à nous dire ce qu'il ſignifie, car il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on le penſe de bien définir le *Goût*, pris dans le ſens dont il s'agit. Temoin les définitions que nos écrivains en don-

ne. Le *Goût*, dit l'un, *eſt un ſentiment qu'on ne ſauroit apprendre ni enſeigner; il faut qu'il ſoit né avec nous. Le bon goût en matière d'eſprit*, dit un autre, *eſt un harmonie & un accord de l'eſprit avec la raiſon.* Si nous en croyons un autre. *Le bon Goût eſt un ſentiment naturel, qui tient à l'âme, & une eſpece d'inſtinct de la droite raiſon.* J'avoue M. que je ne ſuis pas content de toutes ces définitions. Examinons donc premièrement ce que, c'eſt que le *Goût*. Nous verrons enſuite, comment on acquiert le bon, & comment on ſe préſerve du mauvais.

I.

Je me ſouviens que Quintilien, voulant expliquer ce que l'on entendoit, par *Salſum*, qui veut dire *le ſel du Diſcours*, conſidère d'abord le mot au propre, d'où il tire un eſpéce de conſéquence pour le figuré. En ſuivant la même methode nous trouve-

rons peut-être ce que c'eſt que le *Goût*. Au propre c'eſt celui de nos cinq ſens, par lequel nous diſcernons les ſaveurs. Au figuré, ce ſera donc ce qui nous fait diſcerner, le bon & le mauvais, dans les ouvrages de l'eſprit & de l'art. En effet, comme les ſaveurs ſont l'objet du goût materiel & phyſique, de même les ouvrages de l'eſprit, & de l'art ſont l'objet du goût moral. Mais il faut aller encore plus loin, & voir comment il s'acquiert. Je dis comment il ſe fait en nous, & je m'explique.

Dans le phyſique, & dans le moral, il y a un goût naturel, & un goût acquis. Le goût naturel, dans l'un & l'autre, eſt un don de la nature: & le goût acquis eſt le fruit de l'expérience & de la reflexion. Que je boive, du vin de Champagne pour la première fois, je dirai bien s'il me fait plaiſir ou non. Le ſeul ſentiment ſuffit pour cela. Mais je ne pourrai pas dire ſi c'eſt de bon vin de cham-

pagne, parce que n'en ayant jamais bû, j'ignore le goût & la qualité que le vin de champagne doit avoir. Dans le moral il en eſt de même. Le goût naturel, qui n'eſt autre choſe que la droite raiſon, & ce que nous appellons le ſens commun, parce que la nature eſt cenſée l'avoir donné à tous les hommes; le goût naturel, dis-je, Suffit pour me faire juger ſi un homme parle ſenſément. Mais de connoître, ſi cet homme écrit bien, s'il a fait un bon Poëme, ou une belle Tragédie, ou un beau tableau, c'eſt l'effet d'un autre goût qui s'acquiert, & qui conſiſte, comme j'ai dit, à ſavoir diſcerner le bon & le mauvais dans les ouvrages de l'art... Ce goût acquis eſt toûjours enté ſur le goût naturel, qui en eſt comme la baſe & le fondement; mais qui du reſte ne nous mène jamais bien loin par lui-même. On comprend aiſément, qu'il ne s'agit ici que du goût acquis. Auſſi pour l'ordinaire n'eſt-il queſtion, que de celui-là.

Car, lorſqu'on dit d'une perſonne qu'elle n'a point de goût, ou qu'elle a beaucoup de goût, c'eſt toûjours du goût acquis que l'on prétend parler.

Voyons maintenant comment le goût opère en nous. Il me ſemble que c'eſt toûjours par voie de comparaiſon, & en rapportant une choſe à une autre de même genre, dont nous avons conſervé l'idée, & qui eſt la cauſe exemplaire de tous les jugemens que nous portons en matière ſemblable. Un exemple me fera mieux entendre. On me donne à boire de l'eau des Barbades. Si je la trouve bonne, & que je ne me trompe pas, ce jugement ne peut venir que du hazard, ou de ce que j'ai déja bû de l'eau des Barbades, qui étoit fort bonne, & que celle que je bois actuellement a le même goût. Je lis un poëme épique écrit en françois, par exemple, le Poëme de la ligue, j'y remarque du génie, & de grandes beautés; mais après l'avoir bien

bien examiné, je dis, ce n'eſt point là un Poëme épique. Pourquoi ? C'eſt que le Poëme de la ligue réveille en moi l'idée de l'Iliade, de l'Odyſſée, & de l'Enéïde, les ſeuls Poëmes épiques qui ſoient reçus pour des modèles, & avec leſquels je vois que le Poëme de la Ligue n'a aucune reſſemblance. Ainſi dans le phyſique & dans le moral mon goût n'opère que par comparaiſon, ou plûtôt n'eſt lui même qu'un jugement de comparaiſon.

Il ne faut donc pas s'étonner, ſi ce que nous appellons goût, les Romains l'appelloient *judicium*, terme peut-être moins expreſſif que le nôtre, mais plus clair & plus général. *Athenienſes quorum ſemper fuit ſincerum prudensque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire & elegans : les athéniens dont le goût étoit ſi bon & ſi fin, qu'ils ne pouvoient rien entendre, qui ne fût extrémement pur & élégant.* *Judicium* en cet endroit ne ſignifie autre

choſe que le goût. Il dit dans un autre *Omnes tacito quodam Sensu ſine ullâ arte aut ratione, quæ ſint in artibus prava aut recta dijudicant. Tous les hommes, par un Secret ſentiment, ſans le Secours d'aucun precepte, d'aucun art, ſavent diſcerner ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les arts.* Voila le goût naturel bien marqué. Car Ciceron ne peut entendre ici que ces beautés & ces defauts qui ſautent aux yeux, & qui, pour être ſentis, n'ont beſoin que d'un certain goût qui eſt naturel à tout homme. En effet il y a cette différence entre le goût naturel, & celui qui s'acquiert, que le premier ne nous trompe jamais, & que le ſecond eſt très-fautif. C'eſt que le premier conſiſte dans une ſenſation, ou dans un ſentiment, qui eſt l'effet d'une impreſſion certaine & invariable. Comme je diſtinguerai le doux & l'amer ſi j'ai le palais bien diſpoſé; de même, ſi j'ai du ſens & de la raiſon, je goûterai un diſcours

censé aussi nécessairement que je verrai la lumière, lorsque j'ouvrirai les yeux en plein jour. Il n'en est pas ainsi du goût acquis. Ce goût est le fruit & l'effect, non seulement de l'art, & par conséquent de la connoissance des règles, mais encore plus de la juste idée de perfection à laquelle il faut rapporter toutes les choses que nous faisons, ou dont nous jugeons. Ces conditions se trouvent rarement ensemble. Tel sait les règles d'un art, qui n'en connoît pas les finesses, & Tel en possède le règles & les finesses, qui n'a pas étudié les grands modèles, dans lesquels seuls on prend une juste idée de la perfection. Voila pourquoi le bon goût est si rare, & le mauvais si commun.

Quelques-uns s'imaginent qu'avec de l'esprit on juge bien de tout. Sans doute c'est une grande avance, que d'avoir de l'esprit, c'est même une condition nécessaire, puisque le goût acquis, comme je l'ai dit, est toûjours enté,

ſur le goût naturel. Mais l'eſprit tout ſeul ne me ſuffit pas plus pour me faire juger d'un ouvrage de l'art, que le palais bien diſpoſé ſuffit, pour me faire connoître ſi un mêts dont je n'ai jamais mangé, & un vin dont je n'ai jamais bû, ont le goût & la qualité qui leur eſt propre.

Une choſe néanmoins, paroît favoriſer le ſentiment que je combats. C'eſt que l'on voit ſouvent, & ſurtout à la Cour, des hommes, même des femmes, qui, ſans aucune connoiſſance des règles, jugent fort bien d'un ouvrage en proſe ou en vers, d'une piéce de Théâtre, d'un morceau de Muſique, & de pluſieurs autres productions de l'art. D'où l'on conclut que le goût naturel eſt ſuffiſant pour tout cela ; on ſe trompe. Le diſcernement de ces perſonnes n'eſt point l'effet de leur goût naturel : c'eſt l'effet du goût qu'elles ont acquis, non par l'étude, mais par une heureuſe expérience. Accoûtumées au

bon preſque en tout genre; elles s'en font une juſte idée, qui dirige leur jugement, & leur ſert de règle. Elles y rapportent tout ce qu'elles liſent, tout ce qu'elles entendent; &, ſi quelque choſe s'en écarte, leur goût, qui en eſt bleſſé, le refuſe auſſitôt. D'ailleurs elles ſont ſans ceſſe avec un monde poli, avec des courtiſans, dont il y en a toûjours quelques-uns qui ont l'eſprit cultivé, ſoit par la lecture, ſoit par la fréquentation des gens de lettres. Il eſt aſſez naturel que dans un tel commerce ces perſonnes acquièrent cette politeſſe aimable, cette teinture d'erudition, qu'un Auteur (Quintilien) appelle ſi bien *ſumptam ex converſatione doctorum tacitam quamdam eruditionem.* Mais ne nous y trompons pas nous-mêmes. La Cour n'eſt plus ce que nous l'avons vûe. Le bon goût n'y règne pas aujourd'huy comme il y a trente ans, ni par conſéquent à la ville. La plûpart des vieux Courtiſans, dont plu-

fieurs avoient l'eſprit orné, ſont morts. Les jeunes, qui leur ont ſuccedé, n'ont pas encore eu le tems de ſe former. Alors le commerce des hommes donnoit du poids & de la ſolidité à la converſation des femmes, & les femmes joignoient à cette ſolidité ces graces légères qui leur ſont preſque naturelles. Nous avions nos Lélies & nos Cornélies auſſi bien que l'ancienne Rome; nos Diſtimes & nos Aſpaſies, auſſi bien que la Grece. Preſentement le Démon du jeu a banni tout entretien. Les meſalliances, que l'amour des richeſſes a rendues ſi frequentes, ont encore beaucoup contribué à altérer le bon goût. Une bourgeoiſe tranſplantée à la Cour y porte ſouvent le goût du terroir où elle eſt née, une prononciation pariſienne bien pire que cette Patavinité tant reprochée à Tite-Live; en un mot, des manières & une éducation bourgeoiſe, dont on ne ſe défait preſque jamais.

Il en eſt donc du bon goût comme de l'uſage en ce qui concerne la langue. Je crois qu'il les faut reſſerrer l'un & l'autre ſelon les tems dans des bornes plus ou moins étroites. Du tems que l'Academie Françoiſe étoit nouvellement inſtituée, & qu'on la regardoit comme l'ouvrage favori d'un grand Miniſtre, à qui l'on avoit intérêt de plaire, on étudioit la langue, & il y avoit peu d'honnêtes-gens qui ne ſe piquaſſent de bien parler. Cette ambition n'eſt plus. On ſe tromperoit, ſi l'on donnoit à l'uſage la même étendue qu'il pouvoit avoir alors. Je ne ſais même, ſi l'on ne le trouveroit pas plus aiſément dans les bons écrivains du dernier Siécle, que dans ceux de nos jours. Du moins eſt-il certain que, ſi les Romains avoient ſuivi cette maxime, leur langue & leur goût n'auroient pas dégénéré juſqu'à devenir barbare, comme il eſt arrivé. Il déféroient à l'uſage & au goût de leur tems, au lieu de

s'en tenir au goût & à l'uſage du tems d'Auguſte. Et cette mépriſe a été, inſenſiblement une des cauſes principales de l'extinction des Sciences & des beaux arts.

C'eſt néanmoins ſur la bonne opinion que l'on a de ſon eſprit, qu'on ſe donne pour juge en bien de genres de litterature, où l'on eſt fort peu verſé. C'eſt ſur ce fondement, que des gens uniquement adonnés à l'étude des ſciences ſpéculatives s'arrogent le droit de décider ſur le mérite des anciens & des modernes. Parce qu'ils réüſſiſſent dans le genre d'étude qu'ils ont embraſſé, & qu'ils s'y ſont fait quelque réputation, ils croient pouvoir prononcer ſur tous les autres genres. Qu'ils ſe contentent d'exceller dans leur art; nous rendons juſtice à leur merite; mais ils préſument trop, & de leur goût naturel, & de leur eſprit, ni cet eſprit, ni ce goût, quelques bons qu'ils l'ayent, ne ſauroient les mettre

à portée de connoître les beautés des grands modèles que l'antiquité nous a laissés. Il faut pour cela un goût acquis ; & comment l'auroient-ils ce goût acquis, eux qui n'ont presque aucune habitude avec la langue Grecque & la langue Latine ? Car, s'ils veulent être de bonne foi, ils conviendront qu'ils n'en savent guère que ce qu'ils en ont appris au Collége, d'où l'on sort presque toûjours sans les savoir. Ils ne peuvent donc juger des anciens que par des traductions. Belle façon d'en juger ! C'est d'abord les dépouiller de la moitié de leur richesses ; car on sait que l'expression est tellement propre à l'original, qu'elle ne peut passer à la copie, sur tout s'il s'agit d'un Poëte. Dans Homère, dans Virgile, dans tout bon Poëte, un mot, une epithète est souvent comme un coup de pinceau, comme une teinte plus ou moins forte, qui tourne à l'avantage du tableau. Il faudroit un parfait

équivalent pour bien rendre ce mot, cette épithète ; & de parfaits équivalens, il n'en eſt point. Que l'on traduiſe la Fontaine en quelle langue on voudra, il perdra dès-lors les graces naïves de cette eſpéce d'idiome qu'il s'étoit faite.

Ce ne ſera plus la Fontaine. Le *pontem indignatus araxes* de Virgile, le *perfidum ridens Venus* d'Horace, *le lit effronté* de M. Despréaux, ſont une image que vous ne conſerverez dans aucune langue. Et c'eſt ſur-tout dans les images, que conſiſte la Poëſie.

Une autre choſe, que je ne dois pas omettre, c'eſt que nos Spéculatifs ſont accoûtumés à un goût de préciſion, qui eſt directement oppoſé au goût de l'éloquence & de la Poëſie. Il en eſt d'un Poëme & d'une Oraiſon, comme de ces objets qui veulent être vûs dans l'éloignement. La préciſion géométrique, en rapprochant ces objets, détruit le point de perſpective. Les anciens traitoient tous leurs Su-

jets éloquemment. Leur ſtile étoit nourri, ſouteru, nombreux & périodique. Le Spéculatif qui, ſous pretexte de ne vouloir que des raiſons, bannit la multitude des paroles, ne ſera pas fort touché de cette perfection, ni ne le doit être. Qu'on lui propoſe deux arrangemens différens d'une même periode, tels que Ciceron ſe les propoſe lui même, il ne ſaura pas faire la difference de l'un à l'autre. Cependant, dit Quintilien, ſi vous ſuivez le dernier arrangement, vous verrez qu'il en ſera, comme de ces traits à demi rompus, ou jettés en travers, qui, au lieu d'aller frapper le but, tombent à moitié chemin. C'eſt donc au ſentiment & au goût qu'il faut rapporter ces ſortes de choſes. Or ce ſentiment, ce goût, comment peut-on l'acquetir, qu'à force de lire les bons écrivains?

Au reſte je ne pretens pas dire qu'un homme adonné aux ſciences

Spéculatives, ne puiſſe pas avoir le goût des belles lettres, nous en connoiſſons qui ont l'eſprit auſſi orné que pénétrant & ſubtil. Auſſi n'eſt-ce point à eux que mon diſcours s'adreſſe, mais uniquement à ceux, qui, n'ayant qu'une très légère teinture des anciens Auteurs, ſe mêlent d'en parler; qui, faute de les connoître, ne les goûtent pas, & qui, fiers du progrès qu'ils ont fait dans un certain genre de ſciences, oſent non ſeulement decrier ce qu'ils ignorent, mais encore donner leur goût comme la règle à laquelle il faut s'en tenir. Après tout on conviendra que l'Encyclopédie n'eſt plus guère connue que de nom. Ces vaſtes & heureux génies, qui embraſſoient tout avec ſuccès, les Scaligers, les Grotius, les Petaus & les Leibnits, ont laiſſé peu d'imitateurs. Aujourd'hui un homme de lettres, un ſavant, s'il faut donner ce nom à ſi bon marché, ſe borne à un certain genre de ſcience ou de lit

térature, & ne fait qu'effleurer les autres. S'il ne parloit que de ce qu'il ſait, il y gagneroit beaucoup, & le public auſſi. Car le mauvais goût ne ſe repand dans le monde, que parce que des gens éclairés ſur un point le veulent paroître en tout, & qu'ils abuſent de leurs lumières qui ſont très eſtimables, très-ſûres même, ſi vous voulez, dans une matière, mais fautives dans une autre.

Je dirai plus, ſi vous y prenez garde de près, vous trouverez que les choſes purement intellectuelles ne ſont pas de la compétence du goût: il n'y a que celles où l'imagination & le ſentiment ont quelque part. A proprement parler, le gout emporte l'idée de je ne ſais quelle matérialité. Ainſi l'on dira bien qu'un homme a du goût pour les Mathématiques, pour la Géométrie, c'eſt-à-dire de l'amour, de la paſſion, de l'attrait. Mais on ne dira pas qu'il a le goût de la Métaphyſique, de la Géométrie, comme

on dit qu'il a le goût de la Poëſie, de l'Eloquence, de la bonne Latinité, de la peinture, de la dévotion même. Et c'eſt ce qui m'a fait avancer que le *judicium* des Latins étoit une expreſſion beaucoup plus générale & plus nette, que le mot de *goût* dans notre langue. Cependant chacun ſe pique d'avoir du goût. Il faut donc croire que c'eſt une qualité précieuſe, & elle l'eſt en effet. Les ouvrages de l'art font impreſſion ſur nous, ſuivant le degré de goût que nous avons, & ſont plus ou moins parfaits à proportion du goût de l'ouvrier. L'Architecture Grecque & l'architecture Gothique, l'Ecole d'Athènes & l'Ecole de Toſcane, la Flamande & la Lombarde, le Style Aſiatique & le bon ſtyle n'ont differé que par-là. Un Savant, un Antiquaire, un Hiſtoriographe, un Chronologiſte, un Critique a beau charger ſa mémoire de recherches curieuſes & ſingulières; s'il n'a du goût, il ne réüſſira, ni au

choix de ſon ſujet, ni à la diſtribution de ſes parties, ni à la façon de le traiter. On ne lui diſputera pas le nom de Savant, mais on ne l'en eſtimera guère davantage. Puiſque le goût eſt ſi néceſſaire, voyons en ſecond lieu comment on acquiert le bon, & comment on ſe préſerve du mauvais.

II.

Comparons toûjours le goût moral au goût matériel & phyſique. C'eſt, je crois, le moyen d'en raiſonner ſûrement. Pour parler donc au propre, il y a des perſonnes qui n'ont point de goût. Tout leur paroît inſipide; elles en conviennent. C'eſt le vice de l'organe, qui eſt, ou uſé, ou mal affecté. Il y en a d'autres qui ont du goût, mais elles l'ont dépravé, ſoit par une intempérie naturelle, ſoit pour s'être accoûtumées à ce qui pique trop fortement le palais. Cependant elles croient leur

goût bon, parce qu'en effet il se trouve flatté par les mêmes saveurs qui font de la peine aux autres. Ces personnes se trompent, mais leur erreur n'est pas contagieuse. Enfin il y en a qui ont le goût fin & délicat: effet naturel & de la bonne disposition de l'organe, & de l'accoûtumance au juste temperamment des choses qui font leur nourriture ordinaire. Appliquons ceci au goût moral, vous y remarquerez la même diversité.

Car on voit des Gens qui n'ont aucune sorte de goût. Le bon & le mauvais, tout leur est égal. Les choses les mieux pensées & les mieux dites, ne les affectent point. C'est l'effet de leur stupidité, leur mal est sans remède. Le goût acquis suppose toûjours le goût naturel. Où le naturel manque totalement, l'art devient inutile. Vous en voyez d'autres qui ont une sorte de goût, mais c'est un mauvais goût. Des contes d'enfans qui n'ont rien que de frivole,

le, un petit roman écrit d'un ſtyle doucereux & affété, une Comédie platte qui ne ſera relevée que par des équivoques groſſières & par des Chanſons obſcènes leur fera plus de plaiſir que tout ce qu'il y a de bien écrit. C'eſt en eux l'effet d'une mauvaiſe éducation & de l'ignorance qui en eſt la ſuite. Mais parmi les gens de mauvais Goût, il en faut diſtinguer de deux eſpèces. Les uns ont peu d'eſprit, ce ſont ceux dont je viens de parler. Ils ne ſont que pitié. Les autres au contraire ont beaucoup d'eſprit, des talens, ſont même éclairés ſur de certaines matières, & s'y ſont fait une réputation d'habileté : ceux-là ſont dangéreux, parce qu'ils ſe prévalent de leur eſprit, de leurs talens, de leurs lumières, & de leur réputation pour autoriſer leur Goût, & pour perſuader qu'ils ont raiſon en d'autres matières où il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi intelligens. Enfin nous en voyons qui ont un Goût excellent, un

Goût sûr, & qui retracent dans leurs écrits une fidèle image de ces grands modèles que le tems nous a conservés. C'est le fruit de leur application constante à les lire & à les étudier. *Vos exemplaria Græca* &c.

En effet où prendre ce bon Goût, c'est-à-dire un juste idée du beau, que dans les sources mêmes du beau & du bon? Et qu'elles sont ces sources? si ce n'est les monumens que nous ont laissés les Grecs & les Romains: ces deux nations si savantes & si polies, à qui nous devons tous les beaux arts. Il est constant que l'Architecture, la Sculpture, la Peinture & la Gravure modernes ont fait pour le moins d'aussi grands progrès que l'Eloquence & la Poësie modernes. Cependant l'Architecte, le Sculpteur, le Peintre & le Graveur croient ne pouvoir assez imiter, assez étudier le Goût Grec ou l'antique. Et l'on croira que l'Orateur, que le Poëte se peut passer des écrits de Démosthène & de Cicéron,

d'Homère & de Virgile? Il n'y a que l'ignorance & la préſomption, qui ayent pu enfanter un pareil ſentiment. Qu'elle ſera donc en matière d'Eloquence & de Poëſie la règle de notre jugement, & de notre Goût? D'où tirerons nous l'idée de perfection, à laquelle nous devons rapporter tout? Et puiſque le Goût acquis, à le bien prendre, conſiſte dans un jugement de comparaiſon, quelle ſera enfin notre piéce de comparaiſon? Car nous n'avons pas en notre langue un ſeul poëme épique qui mérite d'être lû: & ſi nos voiſins ſont plus heureux, encore faut-il avouer que leurs plus grands Poëtes ont eu moins d'art que de génie. En fait d'Eloquence, qu'avons-nous de moderne qui puiſſe fournir une grande idée? Nos Avocats ne peuvent aſpirer tout au plus qu'à la gloire d'être diſerts. L'éloquence leur eſt interdite, elle ſemble être toute réſervée pour la Chaire. Cependant parmi les Orateurs Chrétiens que nous

avons vûs de nos jours, & il y en a eu de célèbres, pas un n'a eu le pathétique en partage. C'eſt donc dans les Anciens que ſe trouvent tout à la fois & l'idée de la perfection, & l'exemple. J'oſerai le dire, & je ne crains point Mrs. que vous m'en deſavouyez: qui n'a pas lu Demoſthène & Cicéron dans leur langue naturelle, n'a pas ſeulement l'idée de l'Eloquence; & qui n'a jamais lû Virgile dans la ſienne, ne ſait pas ce que c'eſt que de beaux Vers. Quintilien dit quelque part que c'eſt avoir beaucoup profité que de ſe plaire à la lecture de Ciceron. Je dirai à ſon imitation que la marque la plus aſſûrée du bon Goût, c'eſt d'aimer à lire les bons écrivains de l'Antiquité: Comme de n'y pas prendre plaiſir eſt la marque la plus ſûre du mauvais Goût. Mais pour les lire avec plaiſir, il faut ſavoir bien leur langue; & d'on ne la ſait bien, qu'autant qu'on l'a apprife de jeuneſſe. Horace diſoit, *O ſeri ſtudiorum!*

Il y a des gens qui ont perdu leurs premières années, qui n'ont fait que de mauvaises études, & qui ensuite se remettent au Grec & au Latin. Ils en apprennent assez pour entrevoir, pour deviner ce qu'un Auteur a voulu dire, mais presque jamais assez pour en sentir les beautés : & rarement perfectionnent-ils leur Goût.

Ce qu'il faut étudier dans les bons écrivains par rapport au Goût. C'est leur façon de penser & de s'exprimer. Voila ce que l'on peut transporter en toute sorte de langues encore plus par le Goût que par l'imitation, & voila ce qui a mis quelques modernes au rang des anciens mêmes. Plus on lira les uns & les autres, plus on connoîtra que l'art ne les empêchoit point de paroître toûjours simples & naturels. Contents d'être judicieux, ils ne songeoient point à avoir de l'esprit. Aujourd'hui l'on en met jusque dans le Tragique & dans le Pastoral. Un Ecrivain croit ne pouvoir se distinguer

qu'en recherchant de ces penſées que l'auditeur paye ſur le champ par une eſpèce d'acclamation, mais qui bien examinées ſont le plus ſouvent fauſſes, ou trop ſubtiles, ou obſcures, ou font ſentir la peine qu'elles ont coûté à l'auteur, marque infaillible d'une affectation qui eſt incompatible avec le bon Goût. Pour l'ordinaire, il n'y a rien de ſi bien penſé, ni de ſi bien dit, que ce qui a un air ſi naturel & ſi aiſé, qu'il ſemble à ceux qui l'entendent, qu'ils pourroient penſer & dire de même, *Ut ſibi quivis ſperet idem, ſudet multum, fruſtraque laboret auſus idem: tantùm ſeries, junctûraque pollet; tantum de medio ſumptis accedit honoris.* Or cet air naturel & aiſé ne ſe rencontre point avec tant d'eſprit. On ne me montrera pas une ſeule penſée ingénieuſe dans tous les livres de l'Ancien Teſtament, les plus anciens livres du monde & les plus beaux, même à ne les regarder que comme un ouvrage humain. On ne

n'en fera pas voir une seule dans tout Homère, ni dans Virgile, ni dans Horace, ni dans Terence, ni presque dans pas un Auteur de la bonne & saine Antiquité. Et pour parler de nos Modernes pas une, ni dans Pelisson, ni dans Racine, les deux meilleurs écrivains que je connoisse en notre langue. Il s'en trouve quelques-unes dans Cicéron, ce n'est pas son bel endroit : beaucoup dans Ovide, dans Martial, dans Pline le jeune. Aussi ne les a-t-on jamais donnés pour des modèles. Je doute donc que ce Romain qui fut de son tems le défenseur du bon Goût dans le commencement de sa décadence, approuvât aujourd'hui le style de St. Evremont & de la Bruyère, qui ont reçu néanmoins tant d'applaudissemens. Ce qu'il disoit de Sénèque *ingentibus abundabat vitiis*, ne le diroit-il point de ceux-là & de quelques autres.

J'insiste sur ce point pour deux raisons. La première est que, quand

une fois on a pris à Goût, de n'aimer que ce qui eſt dit avec une certaine pointe d'eſprit, on ne revient plus au ſimple & au naturel, qui eſt pourtant d'un grand prix. J'ai connu des gens qui pour s'être trop accoûtumés à lire Ovide, ne pouvoient plus goûter Virgile. Les lettres de Cicéron leur paroiſſoient inſipides en comparaiſon de celles de Pline, & ils trouvoient plus de charmes aux Epigrammes de Martial, qu'à l'aimable naïveté de Phèdre & d'Anacréon.

La ſeconde raiſon eſt qu'après avoir bien lû tout ce que nous avons de mieux écrit en notre langue, particulièrement les Oraiſons funèbres, & ces diſcours qui ſont faits pour la montre & l'oſtention, j'en ai fort peu trouvé, où l'auteur ne tombe quelquefois d'une manière pitoyable dans le faux, ou dans le galimatias, uniquement pour vouloir avoir trop d'eſprit. Tant il faut ſe défier de ce que l'on appelle communément des *penſées ingé-*

génieuſes, ou ſimplement des *penſées*. Au reſte pour ne donner ici que des idées nettes, j'entens par ce mot ces ſortes de traits, qui, par je ne ſais quoi de recherché, annoncent que l'Auteur plus occupé de lui-même que de ſon ſujet, ne ſonge qu'à faire briller ſon eſprit. Je dis que c'eſt une petiteſſe que tous les grands Ecrivains ont regardée comme indigne d'eux. La preuve en eſt ſenſible. C'eſt qu'on ne voit point de ces bluettes dans leurs écrits; mais en récompenſe on y trouve un grand ſens, une manière de penſer ou forte, ou noble & élevée, ou fine & délicate, avec une expreſſion toûjours convenable.

Ce n'eſt pas aſſez de lire les bons Ecrivains, il en faut peu lire d'autres. Car ce n'eſt pas de lire beaucoup de livres qui perfectionnent le Goût, c'eſt de lire beaucoup les bons. Les Politiens, les Manuces, les Budées, les Etiennes, & tant d'autres, qui peu de tems après la renaiſſance de lettres

poſſedérent ſi bien le Grec & le Latin ; ne dûrent la fineſſe & la ſagacité de leur Goût qu'à un très petit nombre de livres. Ces prodiges de ſcience, ces Varrons modernes qui ſont venus enſuite, les Eraſmes, les Scaligers, les Caſaubons, les Grotius, les Sirmonds, les Petaus, les Saumaiſes & les Bocharts n'ont pu être aidés par des Bibliothèques comparables aux nôtres. C'eſt donc le choix des livres, & non pas le nombre qui donne la ſcience & le bon Goût. Dans ces Bibliothèques immenſes, dont on eſt aujourd'hui ſi curieux malgré le peu d'uſage qu'on en fait, combien de livres dont on pourroit dire ce que Catulle diſoit autrefois des Annales de Volufius ?

Mais les meilleurs même ſe doivent lire avec un eſprit de diſcernement. La ſagacité du Goût dans le moral comme dans le phyſique, conſiſte à ſentir le vice ou le défectueux, lors même qu'il eſt comme abſorbé par un

degré de bonté supérieur & dominant. Il n'y a personne de vous qui n'ait lu cent fois avec plaisir cette belle comparaison de Virgile.

Qualis populea mœrens Philomela sub umbrâ,
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit; at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, ac mœstis latè loca quœstibus implet.

Voilà les plus beaux Vers du monde & les plus remplis de sentiment. Mais par malheur la comparaison, la pensée porte à faux. Car le rossignol ne chante plus dès qu'il a des petits: & d'ailleurs un sentiment de tristesse ne le porte point à chanter. Il n'y a que le desir ou la joie qui puisse produire cet effet. C'est une reflexion qui échappe à tous ceux qui lisent ce bel endroit, & dont je n'ai garde de me faire honneur, la devant moi-même à un Académicien de mes amis qui est un excellent critique. Un autre a fort bien remarqué que l'Athalie de M.

Racine, pièce admirable & qu'on ne peut assez louër, porte néanmoins toute entière sur un songe, & sur un Songe dont il n'est pas dit un mot dans l'Ecriture. C'est ainsi qu'Horace qui étoit si enchanté d'Homère, ne laissoit pas d'y trouver des défauts. Un respect aveugle pour les grands Ecrivains nous fait souvent illusion. Leur nom ni leur antiquité ne doivent jamais nous imposer. Aussi quand on recommande la lecture des Auteurs Latins préférablement à toute autre; ce n'est pas parce qu'ils sont plus anciens que les nôtres, mais parce qu'ils valent mieux. Il n'est pas étrange que deux nations si universellement épriſes de l'amour des Sciences & des beaux Arts ayent produit dans une longue suite de siécles un petit nombre d'hommes qui ayent effacé les autres, & qui dans les choses où ils ont excellé, se soyent fait regarder comme l'élite du genre humain. Les partisans des modernes donnent aux

partisans des Anciens un ridicule qui n'étant nullement fondé, retombe sur eux mêmes. Car on ne s'est jamais avisé de dire qu'un homme valoit mieux qu'un autre, pour avoir été deux mille ans avant lui. L'ancienneté n'ajoûte rien au mérite. Mais les anciens dont il s'agit, tels par exemple que Demosthène & Cicéron, qu'Homère & Virgile, ont joui dès leur temps de la réputation qu'ils ont encore aujourd'hui. Nos Fernels, nos Cujas, nos Sirmonds, nos Petaus & nos Scaligers seront célèbres dans mille ans: le seront-ils à titre d'Anciens? Nullement. Ils le sont déja, & l'ont été dès qu'ils ont paru. Ils ne feront donc que se maintenir en possession de l'estime où ils sont, il en seroit de même de Corneille, de Racine, de Molière, de la Fontaine & de Boileau, si les langues vivantes étoient moins sujettes à changer.

Après la lecture assidue des bons Ecrivains, je ne vois rien de plus pro-

pre à former le Goût que le commerce des personnes qui en ont. Les consulter dans ses doutes, leur communiquer ses ouvrages, s'en rapporter à leur jugement & à leur critique, voilà le moyen d'arriver à cette finesse de discernement qui nous fait, je ne dis pas distinguer le bon du mauvais, mais appercevoir la distance délicate qu'il y a du bon au meilleur, & du meilleur au parfait. C'est ainsi qu'en usoit Terence, lorsque pour perfectionner ses Comédies, il mettoit à profit le commerce dont Scipion & Lelius vouloient bien l'honorer. Ce qui nous perd, c'est premièrement un fond de vanité qui fait que nous aimons mieux nous attirer des louanges que de les mériter. C'est en second lieu, que nous écrivons avec trop de précipitation & de facilité.

Je ne demande pas que l'on suive, ni le conseil d'Horace, ni l'exemple du Poëte Cinna l'ami de catulle *Smyrna mei Cinna &c. Catulle*; mais je

voudrois du moins que l'on se donnât le temps de châtier ses ouvrages & que libres de ce premier mouvement de complaisance qu'on a toûjours pour ses productions, on les examinât, non en auteur préoccupé, mais en lecteur attentif & dégagé de toute passion ; *Ut refrigerato inventionis amore diligentius repetitas tanquam lector expenderem*, dit Quintilien, dans l'Epître à Tryphon. Pour l'ordinaire, le succès est attaché à la peine ; & en tout genre ce qu'il y a de précieux, est aussi ce qu'il y a de plus caché. Il faut du tems pour les trouver, comme il en faut pour tirer l'or des entrailles de la terre. La nature elle-même n'employe-t-elle pas un tems plus considérable à la formation de ces animaux qui dans la suite doivent surpasser les autres en grandeur ? Ces Chênes d'éternelle durée qui portent leur tête jusqu'aux nuës ; combien ont ils été à s'affermir sur leurs racines ? Et nous croirons sans un tems raisonnable ;

ſans efforts, ſans peine, nous croirons pouvoir faire des ouvrages dignes de la poſtérité? Après un ſiécle, ou peu s'en faut, les écrits de Balzac, de Voiture, de Coſtar & de Vaugelas ſont encore excellens en notre langue, pendant qu'une infinité d'autres de même datte ſont devenus ſi barbares qu'à peine les peut-on lire. D'où vient cette différence? Si ce n'eſt que les premiers ont été compoſés avec ſoin, avec Goût, & que les deux qualités ont manqué aux ſeconds. On en dira donc ce que l'on voudra. Pour moi je ſuis perſuadé que tout ouvrage de Goût a beſoin, & de beaucoup de tems, & d'une reviſion fort exacte.

J'ai touché les principaux moyens qui peuvent nous aider à acquerir ce bon Goût ſi néceſſaire pour bien juger des ouvrages de l'eſprit & de l'art. Il me reſte à dire comment on peut ſe préſerver du mauvais, qui, par le malheur de la condition humaine, ſera toûjours beaucoup plus répandu

que le bon, comme le vice aura toûjours plus de sectateurs que la vertu. En effet d'où nous viendroit tant de bonheur, dit Quinsilien, que ce qui est bien, fût suivi du plus grand nombre.

III.

Si le bon Goût étoit de la nature de ces choses qui sont absolument incompatibles avec leurs contraires, comme la lumière & les ténèbres, cette troisiéme partie de ma Dissertation seroit fort inutile. Car dire comment on acquiert le bon Goût, ce seroit en même tems dire comment on évite le mauvais. Mais comme le bon & le mauvais se trouvent souvent dans la même personne, & que l'un n'exclut pas toûjours l'autre, je crois que je ne ferai pas mal d'examiner ici d'où naît le mauvais Goût, afin d'en donner plus sûrement le préservatif.

Le mauvais Goût au propre est un vice de l'organe, qui fait que l'on

prend du plaisir à de certaines faveurs, que la plûpart des autres hommes trouvent desagréables. Que ce vice soit naturel, ou contracté par la force de l'habitude, n'importe, il produit toujours le même effet.

Au figuré je le définis ainsi. C'est une erreur habituelle qui, dans les ouvrages de l'esprit & de l'art, nous fait prendre pour bon ce qui ne l'est pas, ou même ce qui est mauvais au jugement des connoisseurs. Il n'y a personne à qui cela n'arrive quelquefois, parce qu'il n'y a personne qui ne puisse errer & se méprendre. Aussi n'est ce point une ou deux mépriſes qui décident du mauvais Goût, mais une suite d'erreurs & de faux jugemens, laquelle ne peut venir que d'ignorance, ou du vice de l'esprit. D'ignorance, si l'on a pas étudié les grands modèles, les vrais originaux, qui seuls nous peuvent donner une juste idée de la perfection. Du vice de l'esprit, si après les avoir étudiés,

on préfère les beautés fauſſes aux véritables. On remedie à l'ignorance, en puiſant ſes idées dans des ſources pures ; en ſe mettant ſans ceſſe devant les yeux, non de foibles copies, mais les modèles les plus parfaits dans chaque genre ; & en pratiquant des perſonnes éclairées, comme je l'ai dit dans ma ſeconde partie. Pour le vice de l'eſprit, je le tiens irremédiable. Car il en eſt de l'eſprit comme du corps, on ne redreſſe pas plus aiſément l'un que l'autre. Ce ſont-là les principales cauſes du mauvais Goût, mais il y en a d'autres qui ſont moins connues, & qui jettent ſouvent dans l'erreur ceux mêmes qui ont du Goût & du diſcernement. C'eſt pourquoi je m'étendrai davantage ſur celles-ci.

La premiere eſt cette ſurpriſe que cauſe l'admiration. Si nous en croyons Horace, le grand ſecret pour vivre heureux, c'eſt de ne rien admirer.

Nil admirari prope res eſt una, Numici,
Solaque, quæ poſſit facere & ſervare beatum.

Sans doute, parce que de l'admiration naît l'estime, le desir, & du desir la recherche, qui est toûjours mêlée d'inquiétude. Appliquons cette maxime à la matière presente. Je dis moi que de se défendre de l'admiration est un fort bon moyen pour ne pas tomber dans des mépriſes qui marquent peu de Goût. En effet, qu'un homme se soit rendu célèbre pour quelques ouvrages, on est déterminé à croire que tout ce qu'il fait, est admirable. On ne songe pas qu'il peut réüſſir dans un genre, & nullement dans un autre, qu'il peut réüſſir dix fois, & échouer à la onziéme; en un mot, qu'il est homme, pas conſéquent journalier, inégal, sujet à faillir. J'ai vû une infinité de gens admirer des Sermons du P. Bourdaloue, qui n'étoient pas dignes de lui: Car les Predicateurs sur-tout sont sujets à risquer sur leur réputation, des Discours fort peu travaillés. Un médiocre connoisseur en peinture voit-il un tableau?

Si vous lui dites que c'eſt un tableau de Raphaël, il admire, il ne juge plus. *Defixis oculis, animoque & corpore torpet.* Cependant ce tableau eſt-il véritablement de Raphaël, eſt-il du bon tems de Raphaël? N'eſt-il point d'un élève, & retouché ſeulement par ce grand maître? Voila les reflexions que l'on fait, quand on ſait ſe défendre de l'admiration. Jugeons donc toûjours de l'auteur par l'ouvrage, & non de l'ouvrage par l'auteur. Ne ſoyons pas moins en garde contre les préjugés & contre les opinions de notre tems; car c'eſt encore une des cauſes les plus ordinaires du mauvais Goût. Nous jugeons le plus ſouvent d'après autrui, rarement par nous mêmes, plus rarement encore avec connoiſſance de cauſe, & c'eſt preſque toûjours la pareſſe ou l'amour propre qui nous entraîne dans ces préjugés. De là donc tant d'erreurs en fait de Goût, comme en d'autres matières plus importantes.

Pour me renfermer dans mon sujet, ne croyons-nous pas, par exemple, que nos Poëtes dramatiques ont porté le Théâtre François à la perfection, & quelle idée avantageuse ne nous faisons-nous point de nos Opera? Il y a peu de François qui ne s'imaginent que Rome & la Gréce n'ont jamais rien eu de si beau. Cette prévention est-elle bien fondée? Je ne le crois pas. Je définis pour moi notre Opera, *une assez belle exécution d'un Spectacle qui choque également le bon sens & les mœurs.* Nos Poëtes purement dramatiques sont plus à couvert de ce reproche. Ils sont même incomparablement plus réguliers, plus savans dans la pratique du Théâtre que les Poëtes des autres nations. Je rends justice à la grandeur & à la beauté de génie que l'on admire avec raison dans Corneille, dans Racine & dans Molière. Mais ont-ils porté leur art aussi loin que nous le pensons. N'ont-ils point trouvé d'obstacles insurmonta-

bles dans la pauvreté de notre langue, dans le vice de notre poésie, dans la tyrannie de nos usages & de nos mœurs? Les piéces tragiques qui roulent toutes sur la galanterie, & dont les Héros sont l'amour à la Françoise, sont-elles fort propres à élever l'âme & à la purger de ses vices, & de ses passions par l'impression de la terreur ou de la pitié? L'amour d'Andromaque dans Racine, comme celui d'Alceste dans Euripide, est un sentiment vertueux, & infiniment touchant: mais l'amour de Phèdre a-t-il jamais du être mis au Théâtre, & y produit-il un bon effet?

Les tragédies des Anciens étoient soutenues par le Chœur qui s'intéressoit aux divers événemens de la piéce, *actoris partes chorus officium que virile defendat*, dit Horace dans sa Poëtique. Le Chœur s'exprimoit toûjours par des chants ce qui faisoit un agréable mélange de musique & de recitatif. Nos tragédies dénuées de cet ouvrage

n'en souffrent-elles point ? On en peut juger par l'Esther & par l'Athalie de Racine, où les Chœurs contribuent tant à la beauté de ces piéces, tout détachés qu'ils en sont.

Nous voyons que les Grecs & les Romains avoient un idiôme tout particulier pour la Comédie. Le stile de Plaute & de Térence ne ressemble en rien au stile des Auteurs Latins qui ont écrit dans un autre genre. La La langue grecque, sur-tout celle qui se parloit à Athènes, étoit encore plus riche, & fournissoit plus abondamment ces graces naïves qui font l'agrément de la Comédie. La maniére dont Quintilien s'en explique, est remarquable. *Bien loin*, dit-il, *que nous égalions la beauté des Comédies Grecques, à peine en avons-nous l'ombre, & la langue latine me paroit si peu susceptible des graces infinies qui sont particuliéres au langage Attique, que les Grecs eux-mêmes ne les ont plus du moment qu'ils parlent un autre idiôme.*

Nous

Nous voyons auſſi qu'ils avoient une meſure de Vers pour la Comédie, & un autre meſure de Vers pour la Tragédie, toutes deux convenables à la nature de chacun de ces Poëmes, je veux dire, toutes deux faites pour l'action, & propres à exprimer ou l'entretien noble & ſoutenu des perſonnes du plus haut rang, ou la converſation ordinaire des gens du commun. Au lieu que nous n'avons, nous, que notre Vers Alexandrin pour l'une & pour l'autre; avec un ſtile ſi peu différent, que dans le Comique la diction nous paroîtroit ſouvent auſſi ſoutenue qu'elle l'eſt dans le tragique, ſi l'artifice du Comédien ne pallioit cet événement par ſa manière de prononcer. Quintilien ce Critique ſi éclairé ne pardonnoit pas à Plaute, à Cecilius, à Térence, ni aux autres Comiques de s'être permis d'autres Vers que des trimètres dans leurs Comédies. Que diroit-il donc aujourd'hui de nos Vers Alexandrins qui ne ſont

dans ce genre de piéces, guère moins ridicules, que l'abus qui règne à l'Opera, de nous repreſenter une perſonne outrée de deſeſpoir, ou accablée de douleur, qui chante en ſe donnant la mort, & quelquefois même en expirant.

Il ſuffit, je crois, de ces reflexions générales pour faire ſentir que nos meilleures piéces dramatiques ne ſont pas exemptes de mauvais Goût. Ce qui peut-être vient moins de la faute de nos Poëtes, que du génie de notre langue, & de la conſtitution de notre Poëſie. Cependant je prevois qu'un jour il y aura quelque Poëte plus hardi, qui introduira le Chœur dans la Tragédie, & qui dans la Comédie employera des Vers libres au-lieu de nos Vers Alexandrins. Alors la poſtérité ne pourra-t-elle pas dire de nous ce qu'Horace diſoit du Siécle de Plaute.

At noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavére ſales: nimium patienter utrumque

Ne dicam ſtultè mirati: ſi modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digitis callemus & aure.

Sur quel fondement a-t-on donc pu avancer ici que le Théâtre François l'emportoit autant ſur le Théâtre des anciens que les anciens eux-mêmes l'emportoient ſur ces miſerables Poëtes qui travailloient il y a deux cens ans pour le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne? En vérité on ne devroit jamais hazarder de pareilles propoſitions dans une Académie, qui veut toûjours ſe maintenir dans la poſſeſſion d'être ou le centre, ou l'aſyle, du bon Goût. Pour moi j'avoue Mrs. que je ne m'accoûtume point à voir enſemble tant d'eſprit & tant de prévention. Car quelle horrible prévention, de croire nos Poëtes dramatiques audeſſus de tout ce que les Athéniens ont admiré en ce genre, c'eſt-à-dire, la nation la plus ſpirituelle qu'il y ait jamais eu, la plus paſſionnée pour les ſpectacles, qui avoit le Goût le plus

fin, & qui s'entendoit le mieux aux choſes dont le ſuccès dépend de l'imitation ? Mais ſonge-t-on que nous n'avons qu'un échantillon du Théâtre Grec ? Que de tant de piéces qui avoient remporté le prix aux Panthenées, preſque pas une n'eſt venue juſqu'à nous ? Que de 92. Tragédies attribuées à Euripide, nous n'en avons plus que dix-neuf ? Que de 120. compoſées par Sophocle, il ne nous en reſte plus que ſept ? Que de plus de 50. Comédies d'Ariſtophane, il ne s'en eſt conſervé qu'onze ? Que toutes les piéces de Cratinus, d'Eupolis, de Philémon, & de pluſieurs autres Poëtes Comiques de merite & de reputation, ſont perdues ? Que Ménandre Auteur de la nouvelle Comédie, & le Poëte le plus eſtimé en ſon genre, avoit fait cent-huit ou dix piéces, qui toutes ont péri ? Songe-t-on que dans celles qui nous reſtent de l'ancien Théâtre il ſe trouve par le vice des manuſcrits une infinité de

paſſages corrompus, des Vers transportés, des Scènes & même des Actes ſi brouillés qu'il n'eſt pas aiſé de les démêler; qu'il y a des illuſions à de certaines circonſtances, à de certains faits dont l'ignorance jette un froid inſupportable ſur des endroits qui étoient alors très plaiſans & d'une extrême fineſſe? Songe-t-on que les beautés du ſtile, que les délicateſſes de la langue, que ces graces naïves du langage Attique, ſi vantées par Quintilien, ſont perdues pour nous, & qu'il eſt impoſſible que nous en ſoyons touchés comme l'étoient les Grecs & les Romains? D'où je conclus que nous ne pouvons juger que fort imparfaitement du Théâtre Grec, & que nous pouvons encore moins condamner les anciens dramatiques ſans une témerité extrême. La différence d'eux aux nôtres eſt une queſtion qui n'eſt nullement de mon ſujet & que je n'ai pas prétendu traiter à fond. Je me ſuis contenté de vous faire découvrir

comme d'un ſeul coup d'œil dans notre Poëſie dramatique, des défauts eſſentiels qui doivent choquer tout homme de bon ſens; un récit continuel ſans aucun mêlange de Chant ni d'inſtrumens, ou un Chant & une Symphonie continuelle ſans mêlange de récit, une neceſſité de rimer qui entraîne ſouvent de mauvaiſes expreſſions, ou des inutilités & ce qu'on appelle des *Chevilles*. Une même ſorte de Vers pour la Tragédie & pour la Comédie, qui ſont pourtant de nature très différente, enfin un ſtile qui dans l'une & dans l'autre n'a pas un caractère, une différence aſſez marquée.

Défions-nous donc de nos préjugés. Mais défions-nous auſſi des opinions règnantes. En effet de tout tems il y a eu des Goûts, qui, pour être à la mode, n'en étoient pas meilleurs. Témoins dans les Siécles de la baſſe latinité les Vers Leonins, d'où nous eſt peut-être venue la rime, qui ne

vaut guère mieux, & qui ſera un obſtacle éternel à la perfection de la Poëſie moderne. Nos pères ont vu le burlesque en règne. On en étoit infatué au point que les Libraires de Paris ne croyoient pas leurs Livres d'un bon débit, s'ils ne voyoient le titre de burlesque; & qu'en 1649 on vit paroître un ouvrage intitulé *la Paſſion de notre Seigneur en Vers burleſques.* Un Auteur de caractère le plus ſingulier qu'il y eut jamais, homme, qui, au milieu des ſouffrances en dépit de la douleur, ne ceſſoit de rire & de plaiſanter, porta le genre burlesque à ſa perfection, & trouva le moyen de plaire en donnant le ton du plus bas Comique aux choſes les plus nobles & les plus élevées. Tant il eſt vrai qu'à tout, pour y réüſſir, il n'y a que manière de s'y prendre. Pluſieurs voulurent imiter Scarron, mais ils éprouvèrent que, quiconque veut faire le plaiſant, & ne l'eſt qu'à demi,

* Peliſſon, Hiſt. de l'Académie.

n'eſt pas ſupportable. Heureuſement les bons Ecrivains d'alors réſiſtèrent au torrent, & comprirent que le genre burlesque étoit moins digne d'un honnête homme que d'un bouffon.

Balzac né ſérieux fut préſervé de la contagion par ſon propre naturel. Voiture & Sarraſin plus enjoués ſurent badiner ſans s'avilir. Quelques autres plus hardis oſèrent attaquer de front un vice que les courtiſans mêmes avoient pris ſous leur protection. Ils le combattirent avec ſuccès, & le Public en fut enfin deſabuſé.

Mais les maladies de l'eſprit, non plus que celles du corps, ne ſe guériſſent pas tout d'un coup. L'amour du facétieux & du burlesque ſubſiſta encore dans le Goût que l'on prit pour les pointes, pour les turlupinades & les quolibets, juſqu'à ce qu'enfin ce dernier Goût fut relegué aux halles & aux tavernes.

Alors il ſuccéda un nouveau Goût tout contraire, mais tout auſſi mauvais.

vais. On passa à une autre extrémité. On eut honte de parler comme tout le monde parle. On se guinda pour dire les choses les plus communes. Les mots propres parûrent bas. Pour les éviter on chercha des tours & des circonlocutions. En un mot, le langage précieux devint à la mode, & y seroit peut-être encore, si Molière n'avoit guéri son siécle de ce ridicule, ainsi que de plusieurs autres. Car pour corriger les défauts des hommes, il n'y a pas de meilleur moyen que d'y jetter du ridicule. *Ridiculum acri fortiùs* &c.

Vous voyez, Mrs. que d'âge en âge le mauvais Goût à règné sous des formes différentes, & qu'en ce qui concerne les ouvrages de l'esprit & de l'art; comme en matière de religion, il y a souvent des opinions dominantes, qui, pour être embrassées du plus grand nombre, n'en sont pas plus saines. Sans doute vous mettrez au rang de ces opinions, celle

qui, même en fait d'éloquence & de poésie, donnoit la préférence aux modernes sur les anciens, qui prétendoit dégrader Homère, opinion tant de fois proscrite, & qui pourtant de nos jours n'a pas laissé de trouver des défenseurs, malgré l'éternelle flétrissure de Zoïle son premier auteur.

Mais n'y mettrez-vous point aussi un sentiment que quelques gens tâchent d'accréditer, savoir qu'en France on écrit mieux aujourd'hui qu'on n'a jamais écrit, & que plusieurs Ecrivains ne méritent plus l'estime & la réputation qu'ils ont eue, comme par exemple Voiture & Vaugelas.

Est-il bien vrai, Mrs-, que l'on écrive à present mieux que Pascal, que Patru, que d'Ablancourt, que Pelliſſon, que l'Abbé Regnier, que le P. Bouhours, que Racine & que Despréaux? Quant à Vaugelas, il a laissé deux ouvrages, ses Remarques sur la langue Françoise, & son Q. Curce. Ses remarques sont encore

un Chef d'œuvre dans leur genre. Pour son Quinte-Curce, Ouvrage posthume, il s'y est glissé par la négligence ou par la malhabileté des Editeurs & des Imprimeurs une infinité de fautes. Mais malgré ces fautes il est plein de beautés. Son stile a une douceur & une élégance admirable; nulle affectation, ce qui est un grand point. Vous y sentez un Ecrivain qui connoît parfaitement le génie de sa langue, qui la manie en Maître, & qui emploie hardiment des Gallicismes qu'un autre moins éclairé prendroit pour des fautes. Par Gallicismes j'entends certaines finisses qui sont particulières à notre langue, certaines façons de parler qui sortent de la règle, & que l'usage autorise contre la règle même. J'ai oui dire que Mr. Racine aimoit à lire, Vaugelas sur tout à cause de ses Gallicismes, qu'il ne trouvoit plus, disoit-il, qu'en lui. Alors suivant les leçons & l'exemple de Quintilien, on usoit sans façon de tous les

mots de la langue pourvû qu'ils ne fuſſent ni bas, ni groſſiers, ni obſcènes. On ne connoiſſoit point encore la différence énorme que l'on a miſe depuis entre les mots du ſtile familier, & les mots du ſtile ſoutenu; comme ſi un mot qui entre dans le ſtile familier, ne pouvoit avoir place dans le ſtile ſoutenu; comme ſi ce n'étoit pas ce mêlange même de tous les mots de la langue, les uns plus nobles, les autres moins, qui forme un ſtile coulant, aiſé, naturel & qui ſent moins l'auteur que l'homme du monde: perfection où peu de gens atteignent.

Venons à Voiture. *Il eſt tombé*, dit-on, *il ne ſe lit plus*. L'auteur (Mr. l'Abbé de Chateaumeuf) du Dialogue ſur la muſique ancienne & ſur la muſique moderne, que j'ai connu pour un homme de beaucoup d'eſprit & de Goût, dit lui-même, *Voiture commence à ſe paſſer*. Cela eſt vrai, mais eſt ce la faute de Voiture, ou la nôtre? Et au fond mérite-t-il moins d'être lu? Vé-

ritablement ſes lettres ſont moins intéreſſantes pour nous que pour des gens de ſon tems. Mais malgré cet inconvénient toûjours inſéparable de ces ſortes d'ouvrages, quelles autres lettres avons-nous en notre langue, qui ſoient plus ſpirituelles & plus naturelles tout enſemble? Où trouvera-t-on un badinage plus leger & plus aimable, une maniére de pratiquer les Grands plus enjouée, plus libre, & plus reſpectueuſe en même tems? Maniére inconnue à nos beaux eſprits d'aujourd'hui, qui par des airs tout oppoſés s'attirent des revers ſi facheux. Où trouver ailleurs cette fine galanterie qui étoit alors le caractère de notre nation, & qui ne l'eſt plus du tout, depuis qu'en France les femmes ſe ſont laſſées du reſpect infini que les hommes avoient pour elles, & depuis qu'au lieu de polir nos jeunes gens, elles ont applaudi à leurs airs bruſques & familiers. Laiſſons donc mépriſer Voiture à ceux qui n'en ſentent pas

l'agrément, ou qui n'ont point de graces dans l'esprit, ou qui pour des raisons particulières voudroient donner ce ton à leur siécle, s'il est permis d'user de cette expression, qui est fort à la mode, & que je n'en crois pas meilleur. Loin de déférer à leur autorité, je suis persuadé pour moi que les deux plus beaux esprits que la France ait portés, ce sont Voiture & la Fontaine; comme le trois plus beaux génies sont Corneille, Racine & Molière.

Enfin Mrs. voulons-nous éviter le mauvais Goût & les faux jugemens qu'il traîne après lui? Consultons toujours la nature, cette source féconde du beau & du bon. L'art ne réüssira jamais qu'autant qu'il approchera du naturel. Tout ce qu'il y a eu de grands Artisans, Orateurs, Poëtes, Statuaires, Peintres, Graveurs Architectes, tous généralement ont dû leur succès à l'imitation de la nature. L'un en a exprimé la noble simplicité, l'autre la grandeur & la majesté, l'autre

le naïf, l'autre le riant & le gracieux, l'autre l'agitation & les nouveautés, mais tous l'ont prise pour leur modèle. Il y a cette différence entre les Artisans du premier ordre & ceux du second, que les premiers travaillent de génie, c'est-à-dire immédiatement d'après la nature, & que les seconds travaillent d'après ceux-ci, qui sont originaux à l'égard des autres, comme la nature elle-même est le grand original à l'égard de tous. Les premiers étudiant la nature, remarquent toutes les beautés éparses en plusieurs objets de même espèce, & les réünissent dans un seul tableau. Les seconds profitant de ce travail, y prennent l'idée du beau, que les premiers ont prise dans le sein de la nature. Il n'y a peut-être jamais eu de Vierge comme celle de Raphaël, ni de femme entièrement semblable à la Vénus de Médicis, parce qu'une seule personne n'a point toutes les perfections. C'est dans l'espèce qu'il

les faut chercher, & non dans l'individu. Mais la nature ne les en présente pas moins à nos yeux. Ainsi les Bergers de Théocrite, ceux de Virgile, & ceux de Mr. d'Urfé, quoique différens des nôtres, sont peints d'après la nature. Faites les parler le langage de la Cour, ou de la Ville, vous les peignez d'après votre imagination, vous suivez votre Goût particulier, & vous n'êtes plus dans le vrai. Or le Goût particulier peut bien causer de l'admiration & du plaisir par sa singularité; mais il ne plaît pas long-tems, il n'y a que le naturel & le vrai, qui soient de tous les tems. Lisez Ovide, il veut avoir de l'esprit, & il en a prodigieusement, mais bientôt il vous rassasie, il vous lasse. Lisez Tibulle, vous sentez au contraire qu'il vous attache par la vérité du sentiment.

C'est en rapportant tout à la nature, que l'on décide plusieurs questions, qui partagent les gens de let-

tres, & qui ne les partagent que, parce qu'au lieu de ſuivre leur propre lumière, ils écoutent des idées étrangères fort différentes de ces idées innées qui les dirigeroient bien mieux, s'ils vouloient les écouter. Par exemple, il y a des gens qui traitent d'arbitraires les beautés de l'éloquence & de la poëſie. Qu'ils conſultent la nature, elle repond à qui ſait l'interroger, & ſes déciſions ſont certaines. Qu'ils la conſultent donc. Ils verront que les beautés, qu'ils appellent arbitraires, ſont des beautés réelles, des beautés fondées en raiſon, & aux quelles la nature elle-même nous fraye le chemin, & nous conduit. Ils verront qu'il y a eu des Orateurs & des Poëtes longtems avant qu'on eût ſongé à réduire en art l'éloquence & la poëſie. Que par conſéquent les obſervations, les méthodes & les préceptes ſont venus après. Ils ſentiront que la nature agit plus heureuſement, plus parfaitement dans les uns que

dans les autres, & que l'art n'eſt fait que pour la ſeconder dans ceux en faveur de qui elle n'a pas voulu eſſayer toutes ſes forces. D'où il s'en ſuit que l'éloquence & la poëſie ſont originairement des preſens de la nature. Comment donc peut-on regarder les divers beautés de ces deux arts comme des beautés d'opinion & purement arbitraires.

Je dirai plus, car on ne peut trop diſcuter un point ſi important. Chaque eſpéce d'ouvrage de poëſie & d'éloquence a ſa perfection eſſentielle, préſcrite encore plus par la nature que par l'art. Dans le Poëme Epique, par exemple, l'unité d'action, le merveilleux fondé ſur le miniſtère & l'intervention des Dieux, les épiſodes, les grandes images, les comparaiſons, les ſimilitudes, l'uſage du vers héroïque, ce ſont toutes conditions de néceſſité abſolue, & nulle n'eſt arbitraire. Il en eſt de même d'une oraiſon funèbre & d'un plaidoyer. Violer les

règles que les maîtres en ont données, ce n'eſt pas mepriſer les Rhéteurs, c'eſt abandonner la nature.

Mais au moins, dit-on, faut-il avouër que dans le Poëte & dans l'Orateur, les mœurs, les beautés de l'élocution, le nombre & l'harmonie ſont des beautés de caprice. Autre erreur. Car premièrement, le Poëte ſoit épique, ſoit dramatique, eſt auſſi obligé de nous repreſenter les mœurs de ſon pays & de ſon tems, que le peintre l'eſt d'obſerver dans ces tableaux ce que nous appellons *le coſtume*. En ſecond lieu, les mœurs conſiderées en elles-mêmes ne ſont rien moins qu'arbitraires. Le fond des mœurs en tout pays, c'eſt la crainte des Dieux, c'eſt la juſtice, c'eſt l'humanité, c'eſt l'amour de nous-mêmes & de notre propre ſûreté. Dira-t-on que ces qualités ne doivent ce qu'elles ſont, qu'à l'opinion des hommes? Si par mœurs on entend les uſages, les coûtumes, les modes, le Poëte y eſt

encore assujeti dans ses ouvrages. D'ailleurs, si l'on y fait réflexion, l'on verra que la plûpart des coûtumes & des usages ont leur racine dans le génie, dans le caractère des peuples, & par conséquent dans la nature.

A l'égard de l'élocution, qui ne sent que, si un stile coulant, nombreux, périodique, & sagement figuré nous plaît, c'est parce qu'il doit nous plaire? Qui ne voit que les oreilles grossières en sont touchées comme les oreilles savantes & délicates? Ce n'est donc pas l'effet d'une institution humaine, mais d'un secret rapport qu'il a entre notre âme & la sorte de nombre ou d'harmonie qui est inséparablement attachée à toute éloquence naturelle ou artificielle.

Des mots, dit-on, qui ont un son dans une langue, & un autre son dans une autre langue, peuvent-ils avoir une beauté réelle? Je répons que les mots ont une beauté réelle non absolue, mais relative à celui qui parle

& à celui qui entend. Car en toute langue il y a des mots qui ſont plus doux, ou plus ſonores, ou plus capables de remplir l'oreille, ou plus propres, plus expreſſifs les uns que les autres. L'onomatopée particulière à quelques langues & cette euphonie ſi vantée, ſi recommandée par les Grecs en ſont une preuve, & notre expérience en eſt une autre à laquelle il n'y a point de replique.

Que ſi les mots, même pris ſéparément, ont de la beauté, à combien plus forte raiſon pluſieurs joints enſemble en auront-ils, ſur-tout dans la langue Grecque & dans la langue Latine, dont il s'agit ici particulièrement. Car les mots de ces deux langues, étant tous compoſés de longues & de brèves, on ne peut douter que de leurs divers arrangemens il ne réſultât diverſes eſpéces de nombre & d'harmonie, d'autant plus ſenſibles que les langues modernes toutes deſtituées qu'elles ſont de cet ouvrage,

ne laiſſent pas de produire je ne ſais quoi de nombreux & même d'harmonieux. Je ne vois donc pas ce que l'on peut entendre par les termes de beautés arbitraires, & pour moi je ne connois d'arbitraire dans les ouvrages de l'eſprit & de l'art, que le choix de la matière, & quelques ornemens étrangers, qui importent peu au fond. Mais il eſt tems que je finiſſe & peut-être jugera-t-on que je viens de m'écarter un peu de mon ſujet, ſi pourtant c'eſt s'en être écarté, que d'avoir traité une queſtion qui y a un rapport ſi naturel.

FIN.

SUR LE GOÛT.

Par Mr. Le Préſident DU GAS Prévôt des Marchands de Lyon.

Les Athéniens, entre tous les Grecs excelloient dans l'art de bien parler, & de bien écrire; les Romains, Maîtres du Monde, ne dédaignoient point de ſe faire leurs Diſciples, & bientôt ils devinrent leurs riveaux, j'eſſayerai de faire à cet égard un parallèle de ces deux célèbres nations & de la nôtre, & de comparer l'atticiſme & l'urbanité Romaine au Goût François. Ce deſſein pourra paroître téméraire, & je ſens que pour l'exécuter parfaitement, il faudroit une main plus habile que la mienne, mais je vous prie, Meſſieurs, de ne regarder ce que je vais vous dire, que com-

me un eſſai qui peut vous donner lieu de faire des reflexions plus juſtes & plus ſolides. Comme le ſujet eſt trop vaſte pour être renfermé dans un ſeul diſcours, je me contenterai de donner aujourd'hui l'idée & le caractère du Goût attique.

Les langues les plus riches & les plus polies n'ont pas atteint tout d'un coup le point de perfection : il faut commencer par défricher un champ, enlever le roc, arracher les ronces & les broſſailles, & le préparer par une longue culture, pour en faire un jardin agréable, qui produiſe des fleurs, des fruits, & des plantes utiles. Les langues ont leur enfance, leur adoleſcence, leur âge parfait, & enfin leur veilleſſe & leur caducité. Il ſemble que leur deſtinée eſt attachée à celle des Nations qui s'en ſervent.

On n'a jamais vû de peuple pauvre, ſans commerce, malheureux, opprimé, exceller dans l'art d'écrire. Rien n'eſt ſi ſterile que les langues des divers

vers peuples ſauvages de l'Amérique; comme ils ont à peine le néceſſaire à la Vie, ils n'ont auſſi que les termes propres, pour ſignifier ce qui tombe ſous leurs ſens, & ils ne ſauroient exprimer les choſes dont ils ne connoiſſent pas l'uſage. Il en eſt de même des idées, des ſentimens, & des divers mouvemens de l'âme parce qu'ils reflechiſſent peu, & qu'occupés continuellement de la chaſſe, ou à de longs voyages, ils ont entr'eux peu de converſation. J'ai lû dans une lettre écrite par le R. P. Lombard, Jeſuite, Miſſionnaire depuis pluſieurs années chez les Galibis, qui habitent le Continent voiſin de l'Iſle de Cajane, qu'il ne ſe trouva dans leur langue aucun terme propre à exprimer, *je croi*, en ſorte qu'il fut obligé de leur traduire ainſi le ſimbole de la foi: *Dieu eſt le père tout puiſſant cela eſt vrai; Jeſus-Chriſt eſt ſon fils unique, cela eſt vrai*, ces peuples n'expriment pas autrement leur perſuaſion d'une

vérité ; ce n'eſt donc que dans un État floriſſant, au milieu du commerce mutuel que forment entr'eux les hommes dans les divers beſoins, & la recherche des commodités, enfin dans les converſations, où la douceur de la ſocieté nous engage, qu'on s'accoûtume à faire bien entendre ſes penſées, qu'on choiſit les termes propres, qu'on donne à ſes expreſſions un tour vif & agréable. Alors ceux qui ſe diſtinguent par le talent de l'eſprit & qui jouïſſent d'un loiſir tranquile, veulent amuſer celui des autres ou les inſtruire, & par là ſe rendre utiles à la ſocieté, ils méditent, ils écrivent avec ſoin & compoſent des ouvrages dignes d'être lûs.

La Ville d'Athènes étoit dans cette heureuſe ſituation, quand elle devint la patrie des beaux Arts, le domicile des Muſes, le théâtre de l'Eloquence, & le centre de la Politeſſe ; au ſeul nom d'Athènes, toutes ces idées ſe reveillent encore dans nos eſprits ;

je parle du siécle, qui vit fleurir Socrate, Platon, Aristote, Thucydide, Euripide, Xenophon, Sophocle, Aristophane, Demosthène, Eschide, & plusieurs autres célèbres Auteurs, tous Athéniens, environ 400 ans avant la naissance de notre Seigneur. Athènes autrefois gouvernée par des Rois, ou des Tyrans, avoit depuis longtems secoué le joug, & s'étoit formée en Republique Démocratique, c'est-à-dire, où le peuple avoit la suprême autorité. Chaque particulier se croyoit souverain, & l'étoit en effet, puisqu'il décidoit par son suffrage de la guerre ou de la paix, & qu'il ne reconnoissoit d'autre superieur que des Magistrats, qu'on élisoit tous les ans. Une égalité parfaite règnoit entre tous les citoyens: on ne connoissoit ni le faste, ni le luxe, dans cette grande ville; on n'y voyoit, ni équipage, ni suite nombreuse de Domestiques: vouloir se distinguer par cet endroit, & s'élever au-dessus du

commun, ç'auroit été se rendre suspect. Un mérite extraordinaire, la vertu même, quand elle étoit trop éclatante, exposoit à de facheux inconveniens chez cette Nation jalouse à l'excès de sa liberté. Tout le monde connoît la sévère loi de l'Ostracisme, qui condamnoit au banissement les citoyens qui s'élevoient trop, & qui pouvoient être soupçonnés de viser à la tyrannie. L'injustice & l'ingratitude du peuple étoient extrême dans cette occasion. Miltiade, Themistocle, Periclés, après des victoires signalées, après de long services rendus à la Patrie, Aristide, le juste Aristide, Cimon, dont la liberalité alloit jusques à la profusion éprouvèrent ce malheureux sort.

Les Athéniens étoient courageux & braves, toûjours prêts à s'exposer au plus grand perils, quand il s'agissoit de défendre leur liberté; les célèbres victoires qu'ils remportèrent sur les Perses à Marathon & à Salamine, en

font foi, de même que les longues guerres qu'ils soutinrent contre Philippe Roi de Macedoine père d'Alexandre. Mais s'ils vouloient aussi dominer, c'est-à-dire, être les chefs de la Grèce, & tenir les premiers rangs entre les divers Etats qui la composoient, cette prééminence qu'ils vouloient conserver à tout prix, leur coûta souvent bien cher, & la fortune ne leur fut pas toûjours favorable dans les guerres qu'ils eurent avec les Megariens, avec les Lacedemoniens, & d'autres peuples du Peloponèse, célèbres dans l'Histoire.

Les plus grandes affaires se traitoient en Public, les Orateurs étoient les mobiles de toutes les délibérations. Ceux-ci dans leurs harangues, exposoient aux peuples les affaires dont il s'agissoit, proposoient les divers partis qu'on pouvoit prendre, & conseilloient ce qu'ils croyoient convenir au bien public, au bien commun. On peut juger de-là, quel crédit donnoit

l'Eloquence dans Athènes, quelle considération elle attiroit aux Orateurs, non seulement dans la Patrie, mais aussi dans les Etats qui avoient quelques intérêts à démêler avec cette République. L'amitié des Orateurs étoit recherchée, on leur faisoit des presens, & quelquefois ils se laissoient corrompre. C'est le reproche ordinaire, que les Antagonistes se faisoient même publiquement les uns aux autres. On concevra naturellement que le talent de la parole devoit être cultivé avec grand soin, aussi le vœu commun de tous les parents étoit, de voir leurs enfans devenir Orateurs, & se distinguer dans cette profession, c'étoit l'ambition des jeunes gens, quand ils se servoient des talens que la nature leur avoit donnés. Nous en voyons un exemple dans la personne d'Alcibiade, & c'est sur ce sujet que Socrate lui donne de si utiles leçons, dans les dialogues que Platon a intitulés du nom de ce jeune Athénien.

Il faut avouër que ce peuple avoit ſur nous un grand avantage; il n'employoit pas comme nous les huit ou dix années de la première jeuneſſe à apprendre des langues étrangères, toute leur Grammaire conſiſtoit à parler & à écrire correctement leur langue maternelle que l'uſage d'ailleurs, leur rendoit familière; & ils pouvoient employer à l'étude des choſes, tout le tems que nous mettons à apprendre les mots. Ajoûtons quelques reflexions ſur le génie naturel, & ſur les coutûmes des Athéniens.

Nés dans un air pur, ſous un Ciel Serain, menans d'ordinaire une vie aſſez frugale; ils avoient l'eſprit vif, ſubtil, pénétrant, des mœurs douces, de l'humanité & de la politeſſe entr'eux, & beaucoup d'affabilité pour les étrangers. Ils étoient envieux, avides des nouveautés, & même un peu legers, ſuite naturelle de la vivacité: ces defauts leur étoient reprochés par les Orateurs les plus ſenſés,

qui avoient quelquefois le courage de s'expoſer à leur déplaire pour les ramener à leurs véritables intérêts.

Preſque tous les Athéniens, ſi l'on excepte ceux qui étoient obligés de travailler pour vivre, paſſoient la plus grande partie de la journée dans les places, dans les temples, dans les portiques, c'eſt-là que ſe traitoient également les affaires politiques & les particulières, c'eſt-là qu'on s'entretenoit avec les étrangers, qu'on écoutoit les philoſophes, qui avoient chacun leurs cantons, où ils aſſembloient leurs diſciples; en un mot tout ſe paſſoit en public. Les manières étant ſimples & populaires, chacun achetoit dans les boutiques, ou dans les marchés, ce qui lui étoit néceſſaire, & ne croyoit point s'abaiſſer par-là; la police étoit exacte, on étoit ſoumis aux loix; tous avoient un intérêt égal à les faire obſerver, ce qui entretenoit le bon ordre.

Comme il n'y avoit point de différence

rence & de distinction, entre les honnêtes gens & le peuple, tous étoient égaux, ainsi que je l'ai dit, tous parloient également bien, & rien n'approche jamais de la douceur, & de la politesse du langage. Les Romains l'avouent eux-mêmes, nous pouvons les en croire. La prononciation étoit agréable & vive sans être precipitée; elle n'étoit point simple & unie comme la nôtre, mais variée par des accens; leur oreille étoit si delicate, qu'ils réconnoissoient un étranger au moindre mot qu'il prononçoit. Theophraste l'éprouva, il avoit vieilli dans Athènes, il possedoit toutes les graces & toutes les finesses du langage attique, personne n'écrivoit mieux que lui, cependant une simple femme, de qui il achétoit des herbes au marché, reconnut qu'il n'étoit pas Athénien. Etranger, lui dit-elle, je ne puis vous les donner au prix que vous m'offrez, ce mot l'étonna & le mortifia beaucoup.

TAYLOR OXFORD

S'il échappoit à un Orateur quelque mauvaiſe prononciation il étoit auſſitôt rélevé par les Auditeurs. Demoſthène le ſavoit bien, lorſque pour attirer une confuſion publique à Eſchine ſon adverſaire, il demanda au peuple qui l'écoutoit, s'il n'étoit point perſuadé, que cet Orateur étoit penſionnaire de Philippe; il plaça mal à deſſein, l'accent du mot Penſionnaire; auſſitôt il s'éleva cent voix qui repetèrent le mot comme il falloit le prononcer. Demoſthène en triompha, comme ſi c'eût été une approbation de ce qu'il avoit avancé.

Les Athéniens étoient paſſionnés pour la muſique & la regardoient comme une partie de la bonne éducation. Themiſtocle, un de leurs plus grands Capitaines, paſſa pour un ignorant, & pour un perſonnage groſſier, parce qu'il ne l'avoit point appriſe. Elle faiſoit le principal agrément de leurs repas: la lire paſſoit de main en main, & chacun à ſon tour chantoit des vers au ſon de cet inſtrument.

Athènes perdit la supériorité des armes; elle éprouva bien des vicissitudes à cet égard. Il ne lui resta plus qu'une ombre de liberté, après que les Romains eûrent subjugué la Gréce, mais elle conserva toûjours l'empire des Lettres. Les Romains qui vouloient donner à leurs enfans une éducation distinguée, les y envoyoient faire leurs études, & s'y former à l'Éloquence, & à la Philosophie. Le fils de Cicéron étudioit à Athènes, quand son père lui adressa ses trois Livres des offices. Les Athéniens, au tems de St. Paul, avoient conservé le même goût, & la même passion pour les Lettres. St. Luc, dans les Actes des Apôtres, observe que les citoyens, comme les étrangers qui se trouvoient dans cette grande ville, ne s'occupoient qu'à dire, ou entendre quelque chose de nouveau. Plus de 300. ans après, nous voyons St. Bazile & St. Gregoire de Nazianze, ces illustres Pères de l'Eglise que leur Éloquence

ſeule rendoit recommandable, aller à Athènes perfectionner leurs études.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître les mœurs, les coutûmes, le génie & les talens des Athéniens, & l'on pourroit juger de-là quel goût ils cultivoient, & quel genre d'Eloquence pouvoit leur plaire. Le vrai & le naturel dans les penſées, la juſteſſe dans les raiſonnemens, la pureté & la préciſion dans le ſtile, diſtinguoient particulièrement l'Atticiſme & le Goût attique, c'eſt à ces traits qu'on le reconnoiſſoit. *Attici*, dit Quintilien, *limati quidem & emuncti, nihil inane & redundans offerebant.* Ils ne ſouffroient, ni vuide, ni ſuperflu. Les termes étoient propres; les expreſſions juſtes, on n'uſoit point de vaines locutions, pour exprimer ce qu'on pouvoit dire ſimplement; on ne ſouffroit pas un ſynonime qui n'ajoûtoit rien. Ariſtophane dans la Comédie des Grenouïlles, introduit ſur la Scène Eſchyle & Euripide aux champs Elyſées,

qui se reprochent les défauts de leurs Tragédies; quel Verbiage que vos Prologues, dit Euripide à Eschyle : je viens & j'arrive en ce pays, entendez, écoutez mon Père, n'est-ce pas-là dire deux fois la même chose.

Les Athéniens n'aimoient pas ces figures qui ne consistent que dans les mots, & qui ne servent que d'un vain ornement; mais ils aimoient les grandes, & les véhémentes figures, quand elle naissoient du sujet & de la vive émotion de l'Orateur, tout pénétré de ce qu'il disoit; tel est le fameux Discours de Demosthène pour les mânes de ceux qui perirent à Marathon. Toute affectation leur deplaisoit, & ce qui est remarquable, on ne trouve dans leurs Auteurs aucun de ces traits brillans qu'on ne recherche que trop aujourd'hui, & qui ne produisent d'autre effet, que celui de montrer, que l'Orateur, ou l'écrivain a beaucoup d'esprit. De quel air pense-t-on que cette Nation libre, fière,

ſpirituelle, auroit écouté un Orateur, qui, dans des affaires graves, importantes, où il s'agiſſoit quelquefois du ſalut de l'Etat, ſe ſeroit aviſé de vouloir briller, de debiter des artifices, de hazarder de nouveaux mots, des expreſſions bizarres, de courir après ce qu'on appelle eſprit; ils ſe ſeroient bientôt apperçus, qu'un tel Orateur étoit moins occupé de ſon ſujet que de ſoi-même. Au contraire ils ſouffroient ſans peines les reproches & même les invectives de Demoſthène, parce qu'ils en ſentoient la juſtice & qu'ils étoient perſuadés que cela partoit d'un vrai zèle du bien public. Les Athéniens vouloient du nouveau, mais qui fût vrai, ou ſenſé; de l'agréable, mais qui fût ſolide & utile; tout ce qui étoit puérile, frivole, hors de propos, les choquoit à coup ſûr.

Le Stile Aſiatique étoit bien différent; autant l'Attique étoit exact & précis, autant l'autre étoit vague & diffus. L'un exprimoit les choſes par

les termes, & n'employoit des mots qu'autant qu'il en falloit pour bien peindre une idée, ou un sentiment. Il se contentoit d'une manière, quand elle étoit bonne, l'autre au contraire entassoit des Synonimes, repètoit en plusieurs façons une chose déja bien entendue, exprimoit par une periphrase ce qu'on auroit pû dire en un seul mot; l'un alloit au but par le plus droit chemin, & l'autre par de longs circuits. *Hi pressi & integri*, dit Quintilien, *contra inflexi illi, & inanes: in his nihil superfluum, illis judicium maximè, at modus deesset.*

Ce judicieux Auteur ne croit pas qu'on doive chercher d'autre raison de cette différence de goût, que la diversité des génies, qui se trouvoit entre ces deux Nations: l'une d'un sens droit, & d'un esprit juste; l'autre naturellement vaine, & d'une imagination peu règlée. Il ajoûte, néanmoins, que d'autre Critiques en assignoient une cause, qui me paroît

meriter beaucoup d'attention. La langue Grèque, disoient-ils, s'étant introduite peu à peu dans les villes maritimes de l'Asie, on voulut y cultiver l'Eloquence, avant que de savoir parfaitement la langue; de-là vint qu'ignorant les termes propres, ils usèrent de periphrases. Voila aussi le défaut ordinaire de la plûpart de ceux qui Ecrivent aujourd'hui en Latin; ils font des phrases, parce qu'ils ne connoissent pas l'expression juste qui conviendroit, pour rendre leur pensée; & en assemblant de grands mots, ils s'imaginent écrire élegamment. Il suit de ce même principe, que toute traduction doit être nécessairement plus longue que son original, du moins quand l'original est bon. En effet, chaque langue a ses expressions particulières, qui renferment des idées composées, & diversement modifiées; & dont on ne peut rendre toute la force dans une autre langue, sans employer plus de paroles. Com-

bien trouveroit-on parmi nous d'Orateurs & d'Ecrivains, qui ont donné dans le Stile Asiatique, pensant s'élever, qui ne sauroient rien dire simplement, & qui auroient cru s'abaisser en nommant les choses par leurs noms?

Mais il faut bien se garder de croire, que le Stile Attique fût sec & sans ornemens; ils tenoient un juste milieu entre le Stile Asiatique, dont nous venons de parler, & le Stile Laconique. Pour ce dernier, il n'a guère eu de lieu dans l'Eloquence, que les Lacedemoniens mépriſoient. Ils étoient avares de paroles, & auroient voulu s'exprimer par signes. Dans un tems de famine un peuple voisin envoya à Lacédemone demander quelque secours de grains. Les Deputés introduits au senat, firent un harangue. On l'écouta, mais on la trouva trop longue. Le President répondit, la dernière partie de votre Discours nous a fait oublier le milieu & le commen-

cement, dites en quatre mots ce que vous voulez. Nous manquons de bled, dirent les Deputés, & nous venons vous en demander. Il suffisoit, reprit-il, de montrer vos sacs. Il faut avouer, que ce peuple avoit un talent merveilleux pour les sentences, & pour les reparties, pleines de sens & d'énergie. L'Histoire nous en a conservé d'admirables.

M'est-il permis de me servir d'une comparaison familière ? Les peuples d'Asie s'habilloient pour l'ostentation, ils donnoient dans le luxe & dans le superflus, jusqu'à être embarassés de leurs ornemens. Les Lacedemoniens paroissoient craindre d'employer plus d'étoffe qu'il n'en falloit, precisément pour couvrir leur corps. Les Athéniens, propres & modestes, cherchoient principalement dans leurs habits, la commodité & l'utilité, sans negliger la bienséance, & la bonne grace. Cicéron, & après lui Quintilien, se récrient extrêmement contre la préten-

tion de certains Orateurs de leurs tems, qui se donnoient pour Attiques, parce qu'ils étoient froids, secs & sans agrément. Hé quoi, disent-ils, ce Periclès qu'Aristophane compare aux tempêtes, & à la foudre, étoit-il froid? Socrate, n'étoit-il pas orné? Ne remarque-t-on pas dans Eschine une noble audace? Mais quelle véhémence & quelle élévation dans Demosthène. Croira-t-on que ce sel Attique tant vanté, fût absolument insipide? Platon & Xenophon ne semblent-ils pas avoir voulu embellir la raison, & nous la faire paroître sous la figure des graces?

Finissons par deux passages, l'un de Ciceron, l'autre de Quintilien, qui montrent bien le sentiment de ces deux grands hommes sur le sujet que j'ai traité. Tout ce qu'est dit avec grace, tout ce qui est judicieux, est dans le Goût Attique, dit le premier. *Quidquid est salsum aut salubre in Oratione, id proprium Atticorum est.*

Croyez, dit le ſecond, que parler Attiquement, n'eſt autre choſe que parler excellemment. *Credant attice dicere, eſſe optimè dicere.*

F I N.

POËSIES DIVERSES.

De Mr. L'Abbé REGNIER DES MARAIS, Secretaire de l'Académie Françoiſe.

POËSIES DIVERSES.

Traduction de l'Ode D'HORACE.

Beatus ille &c.

Heureux qui loin du bruit & du soin des affaires,
Fait valoir par ses mains la Terre de ses Pères;
Les Clairons, les Tambours ne troublent point sa paix.
De la Mer irritée il ne craint point l'insulte;
Il fuit du noir Barreau l'approche & le tumulte;
Et peu connu des Grands il ne les voit jamais.
Quelquefois il prépare à la vigne rampante
Le terme appui d'un jeune Ormeau.
Quelquefois sur le bois d'une sauvage plante,
D'une plante plus digne il ante le rameau.
Tantôt dans le reduit d'un vallon solitaire,
Il aime à voir errer ses mugissants troupeaux;
Tantôt dans de profonds vaisseaux,
Il verse d'un miel pur la liqueur salutaire;
Et tantôt on le voit, dans l'ardente saison,
Soulager les brebis de leur molle toison.
Quand des dons de Bacchus & de ceux de Pomone

La Terre à l'envi se couronne,
Il cueille avec plaisir ses fruits & ses raisins:
Et quels ne sont point ses delices,
Quand il peut de bonne heure en offrir les prémices
Aux Dieux Protecteurs des confins.
Quelquefois, dans les bras d'une oisiveté douce,
A l'ombre d'un vieux chêne, étendu sur la mousse,
Il entend des oiseaux le chant mélodieux.
Et cependant au bruit, au murmure agréable
D'un ruisseau dont le cours serpente sur le sable,
Il sent qu'un doux sommeil s'empare de ses yeux.
Lorsque l'Hyver, parti des sept froides étoiles,
De neige & frimats a couvert les guerets,
Tantôt ardent chasseur il va dans les forets
Mettre un sanglier dans les toiles;
Tantôt avec des chiens fidéles & légers
Il va courre un lièvre qui ruse:
Tantôt moins actif il s'amuse
A tendre des filets aux oiseaux passagers.
Des chagrins où l'amour engage
Qui n'est point alors à couvert?
Que si sa chaste épouse, en femme habile & sage,
Du soin de leurs enfants, du detail du ménage
Se charge avec lui de concert:
Et si, lorsqu'il revient fatigué de la chasse,
Elle lui fait trouver un feu qui le delasse:

Si, se mettant à tout chaque jour elle fait,
Epuiser de ses mains ses brebis de leur lait :
Si de mets crûs chez lui faisant couvrir sa table,
Elle y joint la liqueur aimable
Du plus excellent vin qu'il ait,
Lui reste-il à faire encor quelque souhait ?
Pour moi de bon cœur je préfère
A la plus delicate chère
Aux plus delicieux ragoûts
L'agneau qu'on tue, & qu'on apprête
Le jour que du Dieu Terme on célèbre la Fête ;
Ou la chair d'un chevreau qu'on a sauvé des loups.
Quelle joie est celle du Maître
Lorsqu'entouré des siens il voit,
Au milieu du festin champêtre,
Ses nombreux moutons las de paître,
Se presser en bêlant à rentrer sous le toit,
Et ses bœufs rapporter sur leur cou renversée
La charrue au labour tout le jour exercée.
Un fameux usurier, en achevant ces mots,
Resolu d'aller vivre à sa Terre en repos
Court vîte retirer son argent de la Place.
Il part : mais des plaisirs qu'aux champs il se promet,
Au bout de huit jours il se lasse,
Revient en hâte & le remet

IMITATION

de cet endroit de l'Aminte du Taſſe.

O Di uſcignolo che va di ramo
In Ramo, cantando io amo, io amo.

C'eſt à l'amour belle Sylvie,
Que tout le monde doit la vie.
C'eſt à l'amour toûjours vainqueur,
Que tout le monde doit ſon cœur.
Maître de toute la nature,
De l'Hyver il fond les glaçons;
Il pare nos champs de verdure
Il charge l'Eté de moiſſons,
Et c'eſt de lui que tient l'automne
Tous les fruits dont il ſe couronne;
Il n'eſt riche que de ſes dons.
Tous les oiſeaux de ce bocage,
Dès que l'aurore eſt de retour.
Parlent d'amour en leur langage,
Ecoutez comme tour à tour
Chacun d'eux, pour lui rendre hommage,
Chante ſous cet épais feuillage
Vive l'Amour, vive l'Amour.

Description d'une Solitude.

Ici loin du monde & du bruit
A vivre en hermite réduit,
Je me fais des plaisirs qu'à Paris on ignore,
Et tous les jours soir & matin,
Au coucher du soleil, au lever de l'Aurore,
J'admire sans cesse & sans fin
Du jour qui ne fait que d'éclore,
Du jour qui tombe en l'onde more,
L'éclatante naissance, & le pompeux declin.
Pour qui sait bien lire, quel livre!
Quel spectacle pour de bons yeux!
Que le rapide cours du Soleil dans les Cieux,
Et la règle que lui fait suivre
L'Auteur du mouvement, des êtres & des lieux.
Ici l'air est doux & tranquile,
Et sous un Ciel pur & serein,
En beautés la terre fertile
Produit mille fleurs de son sein.
En quelque endroit qu'on se promène,
Le serpolet, la Marjolaine
Parfument l'air de leur odeur
Le serpolet, dont aux Bergères
Les Pastorales mensongères
Font tant de mérite & d'honneur.

A la Marjolaine odorante,
A l'odeur du fin ſerpolet
Le ſimple poëtique œillet
Joint le feu de ſa fleur brillante:
Et cent autres fleurs, dont le nom
N'eſt connu que de la nature,
Y naiſſent par tout à foiſon,
Differentes d'éclat, de teinte, de figure:
Et, par leurs divers coloris,
Y font par tout une peinture,
Telle que dans le tems de la jeune verdure
Font les ſain-foins les plus fleuris.
Ici coule une ſource claire,
Qui par la pureté de ſon eau ſalutaire
A celle de Clamart pourroit le diſputer:
Si je ne craignois de deplaire
Je dirois, & pourroit ſur Clamart l'emporter.
Sous mes murs un bois ſolitaire
Fait ma promenade ordinaire:
Et quand je ſuis las de marcher
La mouſſe touffue & légère,
Ou le gazon, ou la fougère
M'offrent un lit, pour me coucher
Plein d'une douce rêverie,
Je vois cependant les moutons
Courir, ſauter, faire cent bonds
Sur une bruyère fleurie,
Je les vois ſous l'œil du Berger

Paître à leur gré l'herbe mouillée
Des pleurs de l'Aurore éveillée.
Puis tête contre tête en cercle se ranger,
Ruminant lentement la pâture nouvelle,
Qu'à leur goût la Nature avec plaisir rappelle.
Enfin ici pour abreger,
La simple nature est si belle,
Et tant de diverses beautés,
Tant de richesses naturelles,
M'environnent de tous côtés,
Qu'ailleurs il n'en est point de telles.
Pour de l'argent nulles nouvelles:
Mais qu'en ai-je à faire aussi bien?
J'apprens des Ennemis la honteuse retraite,
Je suis riche de leur défaite,
Je ne m'apperçois plus que je manque de rien.

Les deux Mariés & le Fagot.

CONTE.

Deux nouveaux Mariés font le sujet du Conte.
Tous deux jeunes, amants tous deux;
Mais un debat s'emeût entre eux:
Il étoit vif, elle étoit promte.
Un semblable debat fut autrefois, dit-on,
Entre Jupiter & Junon.

Mais Junon de dépit saisie
Ne tarda guères à se venger,
Du jugement de Tirésie.
Une femme, pour bien juger,
Veut qu'on juge à sa fantaisie.
Nos deux jeunes époux étoient donc courroucés.
De quoi? d'être trop peu la nuit en paix laissés,
De dormir trop peu l'un & l'autre.
Est-ce ma faute? C'est la vôtre,
N'est-ce pas vous qui m'agacez?
Telle étoit chaque jour leur plainte mutuelle,
Mais ils n'avoient qu'un lit; ce n'étoit pas assez
Pour mettre fin à leur querelle.
Hé bien! pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux vous dire mot,
Mettons entre nous un fagot.
La dessus la nuit vient; seme le Ciel d'étoiles,
Et couvre l'univers de ses plus sombres voiles:
Tout invite au sommeil, & le fagot se met,
Pour garant du repos que chacun se promet:
Chacun de son côté se couche:
Et le paisible Dieu repand sur tous leurs sens,
De ses moites pavots les plus assoupissants;
Tous deux dorment comme une souche.
Mais quand de tous leurs sens l'usage suspendu,
Après un long sommeil leur eut été rendu,
L'Epouse vers l'Epoux nonchalamment tournée,

Au moins dit-elle, au moins vous ne vous
plaindrez pas,
Que de vôtre repos on ne faſſe pas cas:
Et moi repond l'Epoux vous ai-je importunée?
A la ſeconde nuit c'eſt à recommencer,
Le fagot revient ſe placer;
Bon ſoir mon cœur, bon ſoir ma mie:
Au milieu du dormir pourtant,
L'Epouſe, aſſez mal endormie,
Se tourne & ſe retourne tant,
Que le fagot la picque, & qu'elle ſe recrie,
Peſte ſoit du fagot & de qui la planté,
Et lui que le fagot n'avoit pas bien traité,
Qu'avez-vous, dit-il, je vous prie,
A tant pouſſer de mon côté?
Le fagot grace à vous m'a fort mal ajuſté.
Hé mon Dieu, dit l'Epouſe alors toute attendrie,
Que je voye; & pour voir, le fagot fut ôté.

Le Renard Confeſſeur.

FABLE.

On croit que quelque hiſtoire, ou feinte, ou
véritable,
Jadis en tout Proverbe avoit toûjours eu part.
Aller à confeſſe au Renard,
Me paroiſſoit n'avoir nul fondement ſemblable:

Voici ce qu'une veille fable,
M'en a découvert par hazard.
Un jour les Bêtes resolûrent,
De se confesser comme nous,
Et pour leur confesseur élûrent,
Un Renard le plus vieux, le plus rusé de tous.
Aussitôt pour montrer l'exemple,
Le Lion devant lui va se mettre à genoux,
Fait un préambule fort ample,
De ses forces, de son pouvoir,
Et du vieux droit de haut Domaine,
Que sa dignité souveraine,
Sur tous les animaux lui fait par tout avoir.
Puis il s'accuse, & dit, j'étois dans mon repaire,
Et la faim commençoit à me solliciter;
Non pas tant toute fois qu'elle dût me porter,
A ce qu'il m'arriva de faire.
Un Troupeau de moutons paissoit l'herbe naissante,
Je les entends; je sors; je porte l'épouvante;
Le timide Berger s'enfuit:
Alors, sans obstacle, & sans peine,
Je choisis une bête à laine,
J'en appaise ma grosse faim,
Puis j'en choisis un autre encore,
Que je dechire tout d'un train,
Et que tout d'un train je devore.
Et, lorsque mon avidité

Fut

Fut entièrement assouvie,
J'en privai cinq autre de vie,
Par pur esprit de cruauté.
Enfin, j'étois si transporté,
Que, si dans ma fureur extrême,
Le Berger se fût presenté,
Je l'eusse dechiré lui-même:
Voila, pour le present, de quoi je me souviens.
Je vous parle avec confiance,
Parlez-moi librement, sans me degnjser rien.
Seigneur, de dire vrai nul rang ne me dispense,
Repond l'Animal cauteleux.
Je vous dirai ce que je pense.
Vous êtes par trop scrupuleux.
Et que peut-on trouver à dire,
A tout ce que vous avez fait?
N'êtes-vous pas Maître en effet?
Sur tous les animaux n'avez-vous pas l'empire?
Et vous nourrir est-ce un forfait?
Vous avez fait un libre usage,
Des moutons qui paissoient dans votre voisinage;
Que ne paissoient-ils loin de vous?
Que ne gardoient-ils leur clôture?
Deviez-vous vous priver de votre nourriture,
Et les reserver pour les Loups?
Vous n'avez fait qu'user du droit de la Nature.
Vous n'en fauriez être blâmé,

Malheur à qui rencontre un Lion affamé.
Le Lion s'en alloit en secouant sa hure,
Lorsque d'un penitent prenant l'humble posture,
L'Ours crie au confesseur accord,
Père j'ai sur la conscience,
Un peché qui me pése fort,
J'ai besoin de votre audience.
Une nuit, comme il plut au Ciel,
Je grimpai dans un clos plein de ruches d'abeilles.
Ardelite avidité de miel;
Qu'est-ce qu'à l'ours tu ne conseilles?
Je prens deux ruches dans mes bras,
Je cours les porter dans mon antre;
Je reviens vîte sur mes pas,
Dans le clos de nouveau je rentre.
Enfin, pour abréger, je travaille si bien,
Que je prends tout, sans laisser rien.
Je m'en repens lorsque je songe
A quoi, dans une seule nuit,
Un pauvre laboureur par moi se voit reduit,
Et tel est maintenant le remords qui me ronge,
Que je rendrois tout volontiers,
Quand même il me faudroit jeûner les jours entiers.
Que faire dans l'état où le regret me plonge?
Apprenez-là-dessus un proverbe commun,
Dit le Directeur bénévole.
D'un essaim plus de cent, de cent essaims pas un.

Votre ſcrupule eſt trop frivole.
Le miel eſt un preſent des Cieux,
Donf ſans nuls fraix on a l'uſage,
Et dont la perte eſt le dommage
Qui peut ſe reparer le mieux:
Et, comme ſouvent il arrive
Que les eſſaims meurent l'hyver,
Qu'importe au Maître qui l'en prive,
Ou l'Ours, ou la rigueur de l'air?
Il faut au fonds que chacun vive:
Les Dieux vous ont-ils fait envain?
Jouïſſez, croyez-moi, des preſens de leur main,
C'eſt à la gent foible & craintive
A ſe laiſſer mourir de faim.
L'Ours n'eut pas achevé que le Loup ſe preſente,
La gueule encor toute ſanglante,
D'un Mouton qu'il vient d'égorger,
Et dit d'un ton de voix dolente,
Père daignez me diriger:
Je ſuis une bête perverſe,
Que rien ne ſauroit corriger,
Et nuit & jour je ne m'exerce,
Qu'à voler, qu'à tuer, qu'à faire mille maux,
Carnaſſier & cruel entre tous les Animaux.
Frère, dit le Renard, je ſai bien qui vous êtes,
Et quel fâcheux métier vous faites:
Eſt-ce vous cependant qui vous l'êtes donné?
Vous le tenez de la Nature,

Comme ceux dont vous êtes né,
Et je croirois lui faire injure,
Si je vous avois condamné.
Par elle à naître Loup vous fûtes destiné:
On ne peut, sans extravagance,
Vous imputer votre naissance,
Par elle à vivre en Loup vous fûtes façonné.
Suivez l'art où son choix vous a déterminé,
C'est pour votre forme de vivre,
La règle que vous devez suivre.
Les travaux n'en sont pas legers,
Car que n'avez-vous à tout moment à craindre,
Soit des mâtins, soit des Bergers?
Qui vit dans d'éternels dangers,
Est bien moins à blâmer qu'à plaindre:
Et quand du hasard des combats,
Où l'affreuse faim vous convie,
Vous remportez de quoi soûtenir votre vie,
La bonne chère d'un repas,
De quels jeûnes souvent n'est-elle point suivie?
Sur vos scrupules donc mettez-vous en repos;
Et pour vous en guérir retenez bien ces mots.
Quand la Nature bienfaisante,
Forma les Moutons & les Loups,
Elle fit, en Mère prudente,
L'Herbe pour les Moutons, & les Moutons pour vous.
Le Loup ablous, pour penitence,

Excuſé, compati, flatté,
Satisfait de lui-même & de ſa révérence,
N'étoit guère encore écarté,
Quand l'âne au petit pas s'avance;
Et puis, en toute humilité,
Se met à raconter ſa chance.
Je n'ai que les os & la peau;
Je gemis toute la ſemaine,
Accablé d'un peſant fardeau,
Sous lequel je reſpire à peine:
Dès que je veux reprendre haleine,
On me roule à coups de bâton:
Au retour nulle nourriture,
Que celle d'une maigre & mauvaiſe pâture:
De l'avoine & du foin je n'en ſai que le nom,
Heureux lorſque, par avanture,
Je puis trouver quelque chardon:
Voilà ma vie & ma miſère.
Du reſte à ne vous rien cacher,
Je ne ſai tout au plus qu'une faute légère,
Que je me puiſſe reprocher.
L'autre jour accablé d'une charge peſante,
Je marchois lentement le long d'un champ ſemé;
C'étoit un froment verd, en grain déja formé
Et d'une roſée abondante
Fraîchement émaillé par l'Aurore naiſſante:
De l'odeur des épics je fus tout embaumé;

Ma faim à cet aſpect devint ſi violente,
Que je ne pûs y reſiſter:
L'occaſion étoit preſſante,
Je me hâtai d'en profiter.
Méchant, dit le Renard, ſe laiſſant emporter,
A la colère de ſon zéle,
Qu'alors impunément il pût faire éclater,
Vous traitez donc de bagatelle,
De devorer en verd l'eſpoir du laboureur:
Vous traitez donc de peccadille,
Ce qui vous devroit faire horreur:
Vos dents ſont l'indigne faucille,
Qui couppe le ſoutien de toute une famille;
Et vous moiſſonnez dans la paix,
Où vous ne ſemâtes jamais:
Il vous appartient bien de pécher de la ſorte,
Vous n'êtes né que pour les coups,
Vous ne meritez pas que la terre vous porte,
Nulle abſolution pour vous.
Ainſi fut le Baudet, par l'ardent perſonnage,
Renvoyé ſans la recevoir.
La Fable là-deſſus n'en dit pas davantage,
Et l'on n'y peut rien entrevoir,
Du ſens que le Proverbe a reçu de l'uſage:
Elle preſente même un ſens ſi different,
De celui d'un commun adage,
Que je n'oſe en être garant.

La Jeuneſſe & la Préſomption.

FABLE.

On dit qu'un jour, pour être gouvernée,
A la Raiſon jeuneſſe fut donnée,
Raiſon l'aima, prit ſoin de cultiver
La jeune plante, & de bien l'élever.
De ſon côté jeuneſſe, aimable & vive,
A ſes Leçons paroiſſoit attentive,
Etoit docile, & déja la Raiſon
S'en promettoit des fruits dans leur Saiſon.
En cet Etat la ſage gouvernante,
Pour d'autres ſoins, par hazard fut abſente,
Si ce fut loin, ſi ce fut près d'ici,
Je n'en ſçais rien; je n'en dis rien auſſi:
Mais le longtems que dura ſon abſence,
D'un long voyage eut plûtôt l'apparence.
D'abord Jeuneſſe, inſtruite ſagement,
S'entretenoit dans ſon appartement,
Etudioit, s'occupoit à l'ouvrage,
Et s'amuſoit à des jeux de ſon âge.
Mais dans ſes jeux un jour s'introduiſit,
Societé qui bientôt lui nuiſit.
Préſomption, jeune emêtée & folle,
Vint s'y mêler, joua ſi bien ſon rolle,
Et ſçut dans peu tellement la charmer,

Qu'à la follie elle s'en fit aimer.
Jeuneſſe en fait ſa compagne fidelle;
Elle la mène en tous lieux avec elle;
De toute choſe avec elle reſout;
Et d'elle apprend à décider de tout.
Ceux qu'on avoit attachés à la ſuite,
Pour les charger du ſoin de ſa conduite,
Prirent alors pour un progrès heureux
L'air important qu'elle prenoit ſur eux.
Mais quand Raiſon, vers elle retournée,
Vit quelle amie elle s'étoit donnée,
Après qu'envain, pour rompre leurs liens,
Elle eut ſouvent pris de ſages moyens,
Laſſée enfin de l'air opiniâtre,
Qu'à tout moment elle avoit à combattre,
Elle la quitte; & pour punition,
Elle la laiſſe avec Préſomption.

Le Pouvoir & la Bonne Intention.

FABLE.

Pouvoir & Bonne Intention
Vécurent autrefois en grande Intelligence;
Et les fruits de leur union,
Furent la joie & l'abondance.
Elle toûjours portée au bien,
Toûjours active & ſerviable,

Ne le sollicitoit de rien,
Qui n'eût un succès favorable,
Et quoique la fierté d'un austère maintien,
Le fit paroître redoutable,
Elle avoit trouvé moyen,
De le rendre pourtant aimable,
Mais un si grand bonheur ne fut guère durable;
On les brouilla bientôt tous deux,
Et voici ce qu'en dit la fable.
Pouvoir étoit né soupçonneux:
Un jour qu'il étoit seul & n'avoit rien à faire,
Des gens attachés à lui plaire,
Et qui ne l'aimoient que pour eux,
Blamèrent devant lui la conduite innocente,
De Bonne Intention absente:
D'abord, pour mieux s'insinuer,
Ils débutent par la louer,
De la fermeté de son zèle,
Et ne feignent point d'avouer,
Qu'on ne peut en avoir plus qu'elle.
Mais d'où vient, disent-ils, Seigneur,
Que, de tout le bien que vous faites,
Elle se donne tout l'honneur?
Songe-t-elle à ce que vous êtes?
Pouvoir, qui veut surtout paroître indépendant,
Et qui plus fougueux que prudent,
D'ordinaire aisément s'emporte,

Contre elle là-dessus prend feu de telle sorte,
Que sans éclaircir leurs rapports,
Et sans garder aucuns dehors,
Il veut que sur le champ on lui ferme la porte;
Telle de leur commerce étroit,
Qui les logeoit sous même toit,
Fut la malheureuse rupture.
Pouvoir, depuis cette avanture
Dans un vaste Palais logé superbement
Peut encore le bien, mais le veut rarement:
Et Bonne Intention dans une maisonnette,
Toûjours prête à tomber à bas,
Logée étroitement seulette,
Veut le bien: mais ne le peut pas.

La faveur & le Merite.

FABLE.

Jadis faveur & mérite logèrent,
Sous même toit; & puis ils se brouillèrent.
Faveur, qu'alors la Raison dirigeoit,
A petit train chez merite logeoit.
Elle y parut quelque temps fort contente,
Toûjours modeste & toûjours bienfaisante:
Puis tout d'un coup dans la suite elle croit
Etre logée un peu trop à l'étroit:

Elle s'en plaint. L'ennemi de la pompe,
Autant qu'il peut mérite la dérompe.
Mais par malheur l'esprit de vanité,
N'est pas plûtôt dans la tête monté,
Qu'à la Raison on devient indocile:
Tout ce que dit mérite est inutile.
Faveur, qui veut toûjours tout fortement,
N'écoute rien que son entêtement,
Trouve à son gré mérite trop sauvage,
Et brusquement d'avec lui déménage.
Lui, qui par-là demeure en liberté,
La voit partir avec tranquilité.
Dès que le monde en apprend la nouvelle,
Chacun s'empresse & court au devant d'elle;
Chacun aspire au bonheur souverain,
De la servir & d'être de son train.
Vers quelque endroit qu'elle tourne la tête,
Toute la foule à la suivre s'apprête,
Sans trop savoir quel est l'heureux mortel,
Qu'elle va rendre, ou faire croire tel.
Elle l'ignore elle-même, &, conduite
Par le hazard, elle entre avec sa suite
Dans un Palais qui semble en un moment,
Etre embelli par quelque enchantement.
L'humble Seigneur la reçoit à la porte;
Sur les degrés tout le Monde se porte.
L'air somptueux, les grands appartemens,
Le nouveau Goût de divers ornemens,

Le choix exquis des meubles magnifiques,
Les beaux tableaux, & les marbres antiques,
A l'œil surpris s'offrent de toutes parts,
Et de Faveur arrêtent les regards.
En elle-même alors elle compare
Ce qu'elle voit de superbe & de rare,
Dans le Palais qu'elle vient habiter,
Avec le lieu qu'elle vient de quiter.
En elle-même elle compare encore
Tant de respects dont par tout on l'honore,
Avec l'air simple & froid, que chaque jour
Mérite avoit en lui faisant la Cour,
Et contre lui vivement indignée,
D'avoir été jusqu'alors dédaignée,
Elle promet qu'on verra rarement
Elle & Mérite en même logement.
Comme Faveur est changeante & frivole,
Elle tient peu d'ordinaire parole,
Mais jusqu'ici l'on n'a pas remarqué,
Que là-dessus elle en ait trop manqué.

L'Ignorance, l'Orgueil & la Folie.

FABLE.

Ignorance, fille de rien,
D'humeur facile & peu rusée,

Un jour dit-on fut abusée;
Mais par qui d'on ne sait pas bien.
Dans peu, quoiqu'il en soit, elle devient si ronde,
Que personne ne peut la voir,
Sans être en peine de savoir,
Quel peut-être le fruit qu'elle doit mettre au Monde.
Enfin le terme vient des secrets découverts;
Et tout d'un coup le doute en surprise se change,
On voit naître un enfant d'une grosseur étrange,
Et qui lance par tout des regards de travers.
On voit aussi que de lui-même
D'un peu de vent il se nourrit:
Et ce qui cause encore une surprise extrême,
Sur son front l'orgueil est écrit.
Là-dessus toute l'assistance,
Fait un cri: la folle ignorance,
Le prend pour acclamation,
Croit avoir donné la naissance,
Au Héros de la Nation,
Et veut avoir l'honneur d'en allaiter l'enfance.
On le met dans ses bras; il la tête à souhait,
Et suce en la tettant plus de vent que de lait.
La Mère avec plaisir le voit sur sa mamelle,
La lui redonne à chaque instant,
Et son lait, joint à l'air qu'il respire autour d'elle,
Profite si bien à l'Enfant,

Qu'en peu de tems il se fait grand.
Dès qu'il peut avoir atteint l'âge,
Où dans le Monde on s'introduit,
Plein de lui-même il s'y produit,
Comme un homme de haut étage:
Et, par sa Mère bien instruit,
Des leçons de sa Mère il recueille le fruit.
Il ne perd point pourtant courage;
Mais, quand il a tout mis vainement en usage,
Sans avoir pu venir à bout
De se faire passer pour un grand Personnage,
Il songe à faire un mariage,
Qui le mette au dessus de tout.
Orgueil croit tout ce qu'il souhaite,
Et tient toûjours pour chose faite,
Tout ce qu'il a pu projetter.
Il suffit pour lui qu'il desire,
Il n'est rien qu'il n'ose tenter,
Rien dont il n'ose se flatter;
Aux plus grands partis il aspire,
Mais par tout il échoue & se voit rebuter.
Enfin las de refus il rencontre Folie,
Elle le trouve aimable, il la trouve jolie;
Tout conspire à serrer les nœuds
De l'amour qui les concilie:
Bref, sans perdre le tems en d'inutiles vœux,
D'un éternel lien l'un à l'autre se lie;
Et de-là sont venus tant de fous orgueilleux.

Les deux choix sur la Fortune.

FABLE.

Deux hommes, voyageant un jour,
En chemin trouvèrent Mercure :
Le Dieu les attendoit au bout d'un Carrefour,
Sous son immortelle figure.
Les voila devant lui dans une humble posture,
Levez-vous, leur dit-il, & faites-moi savoir,
En quel lieu vous allez, quel dessein est le vôtre.
Nous allons, disent-ils, à Preneste pour voir,
Quel doit être le sort, & de l'un & de l'autre.
Vous pouvez, leur repond le Dieu,
Le savoir aisément, sans aller à Preneste,
Sans partir même de ce lieu :
Car je suis envoyé de la voûte celeste,
Par le Maître absolu du Destin des humains,
Pour vous faire savoir que de votre fortune,
Par une grace non commune,
Il remet le choix dans vos mains.
Mais comme la Race mortelle,
Connoît deux fortunes pour elle,
Et que les deux différens noms,
Dont parmi vous on les appelle,
Ne sont pas ceux dont nous usons.

Pour choiſir avec connoiſſance,
Ecoutez de toutes les deux
La véritable différence.
La mauvaiſe fortune a des dehors fâcheux,
Au mépris elle eſt expoſée,
Et la vie avec elle eſt dure & malaiſée:
Mais ce qu'elle a d'avantageux,
C'eſt qu'elle forme à la ſageſſe,
Que, pour la Temperance & fermeté,
C'eſt une excellente Maîtreſſe,
Qu'elle eſt contraire à la moleſſe,
Et qu'elle aime la vérité.
Quant à l'autre Fortune, à qui le Monde donne
Le nom favorable de bonne,
Elle a d'agréables dehors:
Elle diſpoſe des tréſors,
Et l'abondance l'environne;
A ſa ſuite vont les plaiſirs,
Toûjours attentifs à lui plaire,
Et toûjours prêts à ſatisfaire,
Juſqu'au moindre de ſes Deſirs.
Elle a par tout la préſéance,
Autour d'elle tout eſt ſoumis;
Mais par malheur en recompenſe,
Elle eſt ſujette à l'arrogance,
Elle n'a point de vrais amis,
Et toûjours aux flateurs livrée,

Tou-

Toûjours de l'avenir l'eſprit embaraſſé:
Toûjours du preſent enivrée,
Elle regarde le paſſé,
Comme un Phantôme vain que le ſonge a tracé.
D'ordinaire enfin, pour tout dire,
Elle n'a point de favoris,
Dont le cœur ne devienne pire,
Je n'en veux point être à ce prix,
Dit l'un des Voyageurs: l'autre dit au contraire,
J'en veux bien courir le hazard:
Et, des biens & des maux du choix qu'ils ſçurent faire,
Ils eûrent chacun d'eux dans la ſuite leur part.
Mercure, de leur choix chargé de rendre compte,
En porte la nouvelle aux Cieux:
Le bruit en même tems s'en repand en tous lieux,
Et divers jugemens des divers choix ſe firent,
A l'un les mortels applaudirent,
L'autre fut approuvé des Dieux.

De la Probité humaine, Et de la crainte des Dieux.

FABLE.

Le puiſſant Maître du Tonnerre,
Et le plus grand de tous les Dieux,

Sur les divers rapports, qu'on faiſoit dans les Cieux,
De ce qui ſe paſſoit en terre,
Voulut un jour en être éclairci par ſes yeux.
Il s'accompagne de Mercure,
Et ſous un viſage emprunté,
Il deguiſe la majeſté,
De ſon immortelle figure.
Mercure en fait autant, & de tout l'univers
Ils parcourent tous deux tous les climats divers;
Ils viſitent l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
En remarquent les mœurs, les coûtumes, les loix,
Et paſſe juſqu'en Amérique,
Deux mil ans avant le Génois.
Quand de l'un & l'autre Hemisphère,
Ils eûrent tous deux fait le tour,
Le tems venu de leur retour,
Mercure propoſe à ſon Père,
De faire encore quelque ſejour:
Il eſt, dit-il, de la ſageſſe,
De ne pas partir ſans ſavoir
Ce que penſe la docte Gréce,
Sur les Dieux & ſur leur pouvoir;
Et c'eſt ce qu'en paſſant nous n'avons pu bien voir.
Jupiter y conſent, & toute une ſemaine
Il fréquente avec ſoin les écoles d'Athènes:

Il entend tour à tour Epicure & Zénon,
Et tout Philoſophe de nom;
Et dans l'Académie à l'ombre il ſe promene
Avec les Enfans de Platon.
Mercure, qui veut tout connoître,
Chez tous les ſavans le conduit,
Et des Introducteurs le Maître,
Dans tous leurs entretiens ſans peine il l'introduit.
Là chacun diſant ce qu'il penſe,
L'un fait des Dieux une ſubſtance,
Qui cede au moindre ſouffle, & joint la transparence,
A la ſubtilité d'un corps aërien;
Et pretend que bornés au bien de leur eſſence,
Les Dieux regardent tout avec indifférence,
Et qu'ils ne ſe mêlent de rien.
Un autre plus ſenſé ſoutient leur providence,
Dit que tout eſt l'effet de leur intelligence,
Et que tout l'univers eſt par eux gouverné,
Un autre au Deſtin ſeul en donne la Regence,
Dit que le ſeul Deſtin a toute la puiſſance,
Qu'à chaque événement un autre eſt enchaîné,
Et que tout par ſon ordre eſt ſans ceſſe entraîné,
Et telle eſt de tel Grec quelquefois la licence,
Qu'ils s'entendent traiter de fable en leur preſence.
Un jour que devant eux on avoit agité,
Si la crainte des Dieux, aux Etats ſalutaire

Pour le maintien des loix de la ſocieté,
Etoit au ſage néceſſaire,
Pour garder la ſainte équité;
Un grave Philoſophe, homme d'autorité,
Dit que l'unique frein dont le ſage eût affaire,
Etoit la ſeule probité.
Mercure & Jupiter ſoutinrent le contraire,
Et d'une part & d'autre il fut fort diſputé.
Celui qui maintenoit qu'au ſage
La ſeule probité ſuffiſoit pour tout frein,
Devoit partir le lendemain,
Pour faire un aſſez long voyage.
Les Dieux qui le ſavoient le gagnent de la main,
Ils vont ſur ſon paſſage inviſibles l'attendre,
Et font que ſur ſa route au point du jour il voit
Une bourſe à ſes pieds, dans un ſentier étroit.
Il la ramaſſe pour la rendre;
Enſuite il l'ouvre, & puis ſurpris
D'y voir des diamants de prix,
Il commence à douter du parti qu'il doit prendre
Enfin de tous côtés venant à regarder,
Et, ſûr qu'il n'eſt vu de perſonne,
Il fait deſſein de la garder,
Et ſa probité l'abandonne.
Les Dieux qui obſervoient le laiſſent faire un tems,
Puis Mercure, empruntrant la forme menſongère

D'un vieux Marchand qui vient d'une terre étrangère;
De loin vers lui s'avance, & s'approche à pas lents,
L'aborde, le salue, & lui dit d'un air triste,
Seigneur, n'auriez-vous point ce matin par hazard
Trouvé sur votre route une bourse à l'écart.
L'homme grave dit non; le vieux Marchand insiste,
Et le Grec lui repond Jupiter vous assiste.
A peine achevoit-il ces mots,
Qu'à ses yeux tout à coup le vieux Marchand s'efface,
Et qu'il voit paroître en sa place,
Les deux contradicteurs de ses graves propos.
Il pâlit, tout son sang dans ses veines se glace,
Il perd à cet aspect l'usage de ses sens,
Et semble entre la vie & la mort en suspens.
Les Dieux qui ne vouloient qu'instruire le coupable,
Prennent au même instant leur forme véritable,
Ils brillent de l'éclat de leur rang glorieux,
Et pour se faire voir lui dessillent les yeux.
Il adore étonné leur Majesté suprême;
Et Jupiter lui dit en retournant aux Cieux,
Mortel apprennez par vous même,
Que tout homme a besoin de la crainte des Dieux.

VIRELAI.

Les Proverbes ſont pleins de ſens;
La ſageſſe de tous les tems
Eſt renfermée en leur ſimple langage.
Mais un de ceux qu'entre les plus ſenſés,
Je trouve plein d'une morale ſage,
C'eſt le Proverbe, ou le commun adage,
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

On nous prêche que la vengeance
N'appartient qu'à Dieu ſeulement;
Qu'il faut pardonner toute offenſe,
Etouffer tout reſſentiment:
Et que c'eſt un commandement,
Dont il n'eſt rien qui nous diſpenſe.
Les Prêcheurs ſont-ils offenſés,
N'eſperez d'eux nulle indulgence:
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

Peut-on voir ſans qu'on s'en étonne,
Diſoit un Docteur de Sorbonne,
Tant de Bénéfices placés
Sur la tête d'une perſonne,
Contre ce que l'Egliſe ordonne;
Un ſeul pour un ſeul eſt aſſez.
Par l'adreſſe dans ſa conduite,
Il en eut quatre dans la ſuite.

Qu'à ſa mort ſeule il a laiſſés :
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

Les Directeurs nous avertiſſent,
Que rien n'eſt pire que l'orgueil,
Que c'eſt le dangéreux écueil,
Où toutes les vertus periſſent.
Et que la ſeule humilité
Les met toutes en ſûreté;
D'accord: mais celle qu'on affecte,
Celle qui veut qu'on la reſpecte,
Celle qui va les yeux baiſſés,
Pour attirer les yeux ſur elle,
Comment veulent-ils qu'on l'appelle?
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

L'Apôtre dit que l'avarice
Eſt la racine de tout vice,
D'où vient cependant que tous ceux,
Qui ſont engagés par leurs vœux
A lui faire toûjours la guerre,
Paſſent pour plus intéreſſés
Que tout le reſte de la Terre?
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

J'en dirois plus: car la matière eſt ample,
Et peut fournir encore plus d'un exemple.
Aſſez de gens ſavent ſe ſignaler,

Par maintien grave, & par ſage parler,
Mais ce ſont que bien dire & bien faire,
Et par malheur rien n'eſt plus ordinaire,
Que beaux diſcours par mal faire effacés:
Les Cordonniers ſont les plus mal chauſſés.

Sur la Fortune.

La mauvaiſe Fortune abbat,
Et la bonne Fortune enivre,
Heureux ceux que le Ciel delivre,
Et de l'un & de l'autre état.

La mauvaiſe pourtant nous ſert,
Par les leçons qu'elle nous donne,
L'autre n'inſtruit jamais perſonne:
Mais ceux qu'elle aime elle les perd.

C'eſt peu qu'aux plus honnêtes gens,
Le vin frelaté qu'elle apprête
D'ordinaire monte à la tête,
Il les blaſe même au dedans.

Sur la Nature du corps & de l'Eſprit.

Mon reveil de mes ſens a rompu le lien,
Je ſuis enſeveli dans une nuit profonde,
Et ſeparé de tout le monde,
Tout le monde pour moi dans cet inſtant n'eſt rien.

Qui

Qui fuis-je? en ce moment je reſpire & je penſe,
Et ſens que ce qui penſe, & qui reſpire en moi,
N'eſt pas une même ſubſtance.

Preceptes de Santé.

Voulez-vous long-tems vivre en parfaite Santé?
Suivez les ſages loix de la ſage nature
En tout ce qui n'eſt point contre l'autorité,
De l'Etre Souverain dont elle eſt créature.
Certain que d'elle-même elle ſe porte au bien,
Accordez-lui toûjours tout ce qu'elle demande;
Mais gardez-vous auſſi (le bon ſens le commande)
De la ſolliciter de rien.
Elle eſt aiſée à ſatisfaire,
Elle eſt règlée en ſes deſirs:
Mais on l'accable d'ordinaire,
En mênageant mal les plaiſirs,
Goûtez-les (le ſage l'ordonne)
Mais évitez en les excès:
Quiconque aux plaiſirs s'abandonne,
N'en jouït guère avec ſuccès.
Defendez-vous ſur tout des excès de la Table,
Des plus fortes Santés c'eſt l'ordinaire écueil,
Moins de gens dans les eaux ont trouvé leur cercueil,
Et la guerre ſi redoutable,
A moins rempli la Cour & la Ville de deuil.

Que ſi d'humeur facile, & convive agréable,
Vous vous êtes par fois permis
Quelque excès preſque inévitable,
J'ai vêcu juſqu'en ſept cens huit,
Sinon heureux du moins tranquile:
Et maintenant je touche à ſept cens neuf qui ſuit:
Du jour je n'ai pas fais la nuit,
Le ſoir j'ai peu connu les plaiſirs de la table,
Mais à peu de vivres reduit,
J'ai ſçu, pour ménager l'eſtomac qui les cuit,
Et le mettre en état d'en faire un ſuc louable,
Lui laiſſer un tems convenable.
Je vois, je marche encore ainſi qu'en mon Printems;
Et menant une vie à mon âge ſortable,
Le cœur plein de l'eſpoir d'un bien toûjours durable,
Je ne crains point la mort, mais en paix je l'attends.

Epigramme, &c.

La docte & ſage antiquité,
A toûjours été curieuſe,
D'envelopper la vérité
Sous quelque fable ingénieuſe,
D'où l'on pût la tirer avec utilité.
Elle a feint qu'on ne pouvoit boire,
Dans les eaux du fleuve lethé,
Sans perdre auſſitôt la mémoire.

Quelle en eſt la moralité?
Le fleuve de l'oubli c'eſt la proſperité.

Chaque jour eſt un bien que du Ciel je reçois,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à perſonne.

Sur le Jubilé.

Il eſt fâcheux le Jubilé,
Il met les amours en déroute,
Je ne puis être conſolé
De trois Maîtreſſes qu'il me coûte.

Envain pour retenir Cloris,
Pour rappeller Flore & Cephiſe,
Je fais des Vers, je leur écris,
Elles ſont toûjours à l'Egliſe.

Enfin mes affaires vont mal
Depuis les ſtations ouvertes;
Mais peut-être le Carnaval
Me racquitera de mes pertes.

J'aimois depuis long-tems Climène,
Je haïſſois Zoïle au ſuprême degré,

Le Jubilé venu l'on veut bon gré malgré,
Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la haine:
Il ne faut rien faire à demi,
Puiſque je l'ai promis je tiendrai ma promeſſe.
Mais qu'on quitte aiſément une ancienne Maîtreſſe!
Qu'on embraſſe avec peine un ancien ennemi!

Le Jubilé m'ôte Amarille,
Il me rend pour ami Zoïle;
Il eſt fâcheux également,
Quand il m'ôte & quand il me rend.

Je veux faire mon Jubilé;
Il ne faut donc plus voir l'objet qui vous enflamme:
Je m'y refous mon Père, & j'en ſuis conſolé:
Mais ce n'eſt pas le tout; il faut voir votre femme:
Je ne fais plus mon Jubilé.

Vivre tranquille & vivre heureux,
Juſques à mon heure fatale,
Sont les deux points de ma Morale,
Et c'eſt pour les unir tous deux,
Qu'à des maximes courageuſes,
Je me plais à joindre toûjours
Les images délicieuſes

Des jeux, des ris & des amours.
Par-là je nourris ma Veilleſſe,
Du doux reſouvenir de l'aimable Jeuneſſe.
Par-là dans mon eſprit les plaiſirs repaſſés,
Ne ſont plus des plaiſirs paſſés,
Et par-là j'ai cet avantage
Que, dans mon arrière ſaiſon,
Je cueille encore les fleurs du beau printems de l'âge,
Avec les fruits de la Raiſon.

FIN.

CATALOGUE

DES

LIVRES,

Imprimés

Chez E. van HARREVELT.

Abregé des Principes de la Langue Françoiſe, par Mr. Reſtaut, nouvelle Edition, augmentée des Principes Généraux de l'Ortographe Françoiſe, & pluſieurs Lettres fort utile à ceux, qui font uſage de cet Abregé, 8. Amſt. 1765.

Apologues Orientaux dediés à Monſeigneur le Dauphin, par Mr. de Sauvigny, 8. Amſt. 1765.

Avanturier (l') Hollandois, ou la vie & les Avantures divertiſſantes & extraordinaires d'un Hollandois avec fig. 2 vol. 12. Amſt. 1767.

Conſiderations Philoſophiques ſur la Gradation Naturelle des formes de l'être, ou les Eſſais de la Nature qui apprend à faire l'Homme, par l'Auteur du Livre de la Nature, 1 vol. grand octavo, avec de très belles figures, Amſt. 1767.

De la Nature, 8 parties, ſavoir d'un Equilibre néceſſaire de biens & de maux dans la Nature; de la Génération uniforme des êtres; de l'Inſtinct moral; la Phyſique des Eſprits, par Robinet, 4 vol. avec fig. Amſt. 1765.

Eſſai ſur les Grands Evénemens, par les petites Cauſes, tirés de l'Hiſtoire, par Richer, 2 vol. 8 Amſt. 1760,

——— (nouvel) ſur les Grands Evénemens, par les petites Cauſes, tirés de l'Hiſtoire, 8. ibid 1760,

——— Mataphyſico-Mathématiques, ſur la Solution de quelques problèmes importans qui ſont encore à reſoudre, par Mr. de Freval, avec fig. Amſt. 1764. 8.

Gazette Litteraire de l'Europe depuis Mai 1764 juſqu'a preſent par Mr. l'Abbé Arnaud & Suard, de l'Academie Roiale des Inſcriptions & Belles Lettres, augmentée de pluſieurs Articles; qui ne ſe trouvent point dans l'Edition de Paris, ce Journal le plus complet peut-être & le plus univerſel, qui ait parû juſques ici, ſe continue exactement, & on en donne un Volume chaque mois au prix de 10 ſols, ce qui fait pour l'année entiere fl. 6. argent de Hollande.

Grammaire Françoiſe, avec des obſervations ſur l'Ortographe, les Accents, la Ponctuation & la Prononciation &c par Mr. Reſtaut, 8. Amſt. 1766.

——— Françoiſe extraite des Meilleurs Grammairiens François; où Dialogue Entre un Grammairien & ſon élève Ouvrage utile à la Jeuneſſe, par Mr R***, 8. Amſt. 1763.

Hiſtoire de l'Art chez les Anciens; par Mr J. Winckelman, Préſident des Antiquités à Rome, Bibliothécaire du Vatican, Membre de la Societé des Antiquités à Londres, de l'Académie de Peinture de St. Luc à Rome, &c. 2 vol. grand 8. aves des figu-

res qui représentent des antiques rares & curieuses qui n'avoient jamais été gravées, Amst. 1766.

Honny Soit qui mal y Pense, ou Histoires des filles célèbres, 2 vol. 12. Amst 1764.

Journal Etranger ou Notice Exacte & detaillée des Ouvrages de toutes les Nations Etrangères, en fait d'Arts, de Sciences, par Mrs. l'Abbé Arnaud & Suard, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis 1762. qui continue à Paroître chaque Mois, avec des Augmentations Considerables, qui ne se trouve point dans l'Edition de Paris, à *f* 6: — de Hollande pour l'Année.

Leonidas, par Mr. R. Glover, traduit de l'Anglois, 12. 1762.

Nature (de la) Ouvrage d'un goût tout nouveau, par J. B. Robinet, avec de très belles fig. 4 vol. 8. Amst. 1765.

Nouvel Essai sur les Grands Evénemens, par les petites Causes, tiré de l'Histoire, 8. Amst. 1763.

Oeuvres diverses de Mr. Thomas, Professeur en Réthorique, au College de Beauvais, contenant toutes ses piéces de Poésie, & d'Eloquence, qu'il a donné au public, jusqu'a present, 2 vol. Amst. 1767. 12. Nouv. Edit.

Physique (la) de l'Ecriture Sainte, ou Correspondence Philosophiques, entre deux Amis de Londres & de Paris, Ouvrage nouveau, Amst. 1767. 12.

Recueil d'Opuscules Litteraires, avec un Discours de Louis XIV. à Monseigneur le Dauphin, tirés d'un Cabinet d'Orleans, publiés par Un Anonime, Amsterd. 1767. 12.

75761453